



HAL
open science

Doctrines urbanistiques de Le Corbusier dans ses premiers textes

Guillemette Morel Journal

► **To cite this version:**

Guillemette Morel Journal. Doctrines urbanistiques de Le Corbusier dans ses premiers textes: I. Penser la ville, dire la ville. II. Annexe. [Rapport de recherche] 386/86, Ecole d'architecture de Paris-Villemin. 1986. hal-01899706

HAL Id: hal-01899706

<https://hal.science/hal-01899706>

Submitted on 19 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

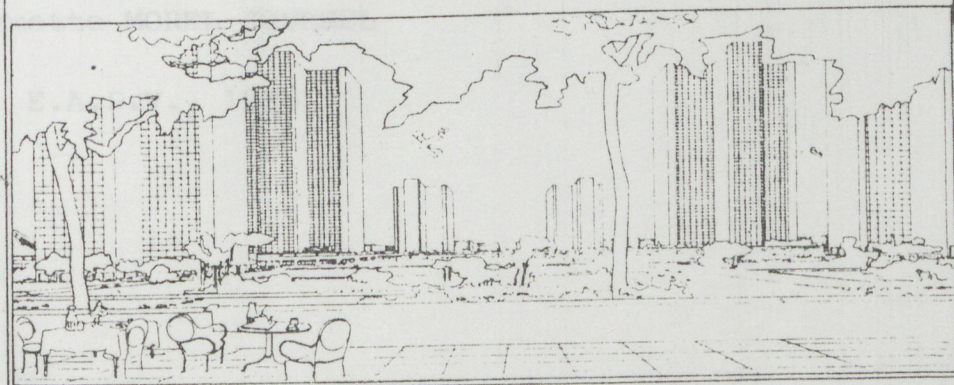
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

386I

DOCTRINES URBANISTIQUES
DE LE CORBUSIER

DANS SES PREMIERS TEXTES

DOCTRINES URBANISTIQUES DE LE CORBUSIER
dans ses premiers textes



.I.

PENSER LA VILLE, DIRE LA VILLE

DOCTRINES URBANISTIQUES DE LE CORBUSIER
dans ses premiers textes

- I -

PENSER LA VILLE, DIRE LA VILLE

Guillemette MOREL, JOURNAL

Paris, E.A.P.V., 1986

sous la direction de Bernard HAUMONT

lettre de commande n°64 577

INTRODUCTION

On croit toujours que le meurtre rituel des pères du mouvement moderne est enfin accompli, et que l'heure a maintenant sonné d'une évaluation plus sereine, moins grinçante; les fantômes enterrés, on peut regarder sans honte et sans nostalgie leur image.

Pourtant leurs fils, il est vrai désemparés par une crise du projet qui sévit peut-être plus encore en urbanisme qu'en architecture (1), cent fois sur le métier remettent leur ouvrage, et continuent à prendre position dans une réalité difficile au travers d'opinions (plus vraiment que de réflexions critiques) sur les "modernes", tant passionnées que partielles et partiales. Comme s'il n'existait pas d'espace occupable entre la béatification et l'anathème.

Si cette seconde attitude semble dominer, elle est néanmoins signifiante du terrain que continue d'occuper le mouvement moderne, faute sans doute de références de remplacement (2). Une douloureuse épine qui n'en finirait pas d'être arrachée du pied des architectes...

Pourquoi ne pas chercher plutôt à prendre seulement acte de ce qui s'est alors produit et dit, sans, dans un premier temps, s'enfermer dans une morbide recherche en paternité du désastre qui, dit-on, suivra? (3)

Et d'abord tenter un retour à la lettre:

au sens figuré, en n'analysant pas les productions à l'aune de leurs avatars de l'après-guerre, mais dans leur immanence; au sens propre, en se fondant - comme veut le faire le présent travail - sur les écrits (4).

A cet égard, il n'est pas étonnant que ce soit Le Corbusier qui soit au centre de nos regards, et un enjeu clef de ce débat. S'il est vrai que juger des thèses formulées est au moins aussi important qu'apprécier les réalisations, il est la cible désignée. Et, victime expiatoire ou idole, il le fut. (5)

Il ne nous appartient pas de juger des mérites comparés de

l'oeuvre construit, peint ou écrit de Le Corbusier. Force nous est cependant de prendre acte de la rare importance, tant quantitative - sur ce point rien ne prête au débat - que qualitative de ce dernier. (Ici, il est clair que nous entendons plus rendre compte d'une représentativité d'un moment de l'histoire de l'idéologie architecturale et urbanistique que d'une pertinence opérationnelle, au premier degré, pour la pratique d'aujourd'hui. (6)

C'est cette double perspective de "retour à la lettre" qui a organisé notre travail, qui se proposait à l'origine d'examiner les doctrines urbanistiques de Le Corbusier dans ses premiers textes.

Dans un premier temps, il s'est agi d'effectuer un repérage aussi exhaustif que possible des sources écrites disponibles; un travail essentiellement philologique donc, qui nous est apparu nécessaire, au regard des incertitudes qui existent encore çà et là pour la définition exacte du corpus corbuséen.

Au mépris de toute restitution d'un ordre chronologique de l'étude, et en vertu du caractère somme toute rébarbatif d'une telle démarche, nous placerons le fruit de cette investigation en annexe; une position marginale qui répond plus à l'économie du présent texte qu'à un statut "mineur" que nous attribuerions à cette phase du travail: elle constitue le fondement de la recherche, et il nous semble qu'elle devrait pouvoir être prolongée.

La deuxième phase de notre travail se proposait quant à elle de porter un regard critique sur des éléments doctrinaux, plus spécifiquement urbanistiques, de Le Corbusier, à l'intérieur de la période retenue: des premières traces à La Ville Radieuse.

Là encore, nous n'avons pas voulu adopter la démarche souvent empruntée qui consiste à, examinant tel texte ou projet, en déceler la congruence, ou au contraire l'incohérence, avec ce qui est donné comme le système doctrinal (doctrinaire) corbuséen, au demeurant le plus souvent présenté comme critiquable. Ainsi nous n'entrerons pas dans des débats visant à établir d'une

manière définitive, par exemple, la structure utopisante de tel projet, ou la compromission idéologique de tel autre; en effet, ils nous paraissent reposer implicitement sur le pré-supposé d'une structure idéologique forte et "une" de la pensée de Le Corbusier, pré-supposé qui resterait à démontrer.

Il nous semble aussi que l'adoption d'une telle lunette, outre sur ce pré-supposé de structure, repose sur une "prise à la lettre" peut-être trop stricte cette fois du "dit" ou du "projeté" de Le Corbusier. Alors que nombre de ses prises de position sont sans doute, plus encore que des propositions, des solutions, seulement une manière d'"occuper le terrain".

On assiste alors à une sorte de mise en abîme du contexte immédiat de production et de son adresse, qui prédispose à des interprétations parfois "déviées".

A la construction d'une figure monolithique, caricaturale et dictatoriale, nous préférons donc tenter la restitution de silhouettes hésitantes, ambiguës, il est vrai parfois équivoques, dont la recomposition - à laquelle nous ne risquons pas - pourrait fournir un portrait peut-être plus fidèle du héros (héraut) "moderne" qu'est Le Corbusier.

C'est ainsi que nous évoquerons plusieurs points, qui rendent compte de l'approche par touches successives que nous avons suivie:

Deux chapitres, qui ont plutôt trait à la "forme" du discours,
 - le premier évoquant le statut, ambigu, de l'énoncé corbuséen,
 - le second la structure poétique et l'adresse toute rhétorique de cette prise de parole,

en encadreront un autre, qui concerne plus son contenu:

un contenu que nous avons fait se déplacer entre esthétique et idéologie (tant ces deux pôles nous ont paru solidaires chez Le Corbusier) à partir du thème, retenu pour sa représentativité (mais on aurait pu en évoquer bien d'autres), de la centralité.

A l'issue de ces lignes, qui cherchent à situer le propos de Le Corbusier au sein du discours moderne en général et auprès des positions plus "officielles" des urbanistes de l'école française de l'entre-deux-guerres, on pourra peut-être mieux apprécier l'originalité - plus formelle que thématique sans doute - de celui-ci.

NOTES DE L'INTRODUCTION

- 1 A tel point que parler seulement de "projet" d'urbanisme fait figure d'acte choquant, voire "de mauvais goût". Comme si le passage d'une ère de la conception à celle de la gestion (et cela même pour les réseaux, ultime bastion de la discipline) était une question entérinée. Même les villes nouvelles ne le sont plus...
- 2 La culture architecturale n'est généralement pas le fait des praticiens de l'architecture (la place qu'occupe dans l'enseignement l'histoire en est sans doute l'écho / la cause?). Et il est vrai que ce débat, pour être encore passionné, ne passionne plus qu'eux; et que la taille du gâteau à se partager, autour duquel il a lieu, tend à rendre dérisoire la violence qu'il revêt parfois.
- 3 Une attitude qui tend parfois à se résumer en: "les ZUP, la délinquance, la perte de la ville, c'est la faute à Corbu", n'est sans doute pas d'une grande pertinence, tant historique qu'argumentaire.
En effet, ce n'est pas parce que Le Corbusier a pu proférer des slogans (formules au sens certes dangereux, mais trouvailles formelles) tels que: "la maison est une machine à habiter", "la ville est un outil de travail", ou "la liberté par l'ordre" (et la liste serait interminable), que: - il faut le prendre au pied de la lettre, - il a été écouté, et a fortiori entendu, - il a eu carte blanche pour jeter cette fameuse "nappe blanche" sur le territoire...
- 4 En cela nous nous situons dans la ligne qu'esquisse K. Frampton pointant une des spécificités de l'idéologie moderne: "...pour moi, l'histoire de l'architecture moderne traite autant de la conscience et de l'intention polémique que des constructions elles-mêmes." (voir infra notre première partie, p:22 sq.)
- 5 Nombreux sont ceux qui voient en cela le signe historique du caractère "incontournable" du personnage. Il y a là un topos presque toujours présent dans les analyses des spécialistes, qui est également évoqué par deux personnalités plus extérieures à ce débat interne, dans des circonstances fort différentes: P. Francastel, in Art et technique (Ière édition, Paris, 1956), où un réquisitoire pour le moins drastique est dressé à l'encontre du Le Corbusier théoricien (voir notamment p:32 de la réédition Denoël);
A. Malraux, dans l'oraison funèbre qu'il prononce pour lui, évoque la force toute particulière avec laquelle il a signifié "la révolution de l'architecture, parce qu'aucun n'a été si longtemps, si patiemment, insulté."
- 6 Evoquons, par exemple, l'influence des thèses corbuséennes sur certaines des positions adoptées par les C.I.A.M..
Un autre point qui ne nous paraît pas avoir été encore assez relevé serait celui de la "réussite" poétique, ou plutôt rhétorique de ces textes; un oubli que l'origine disciplinaire de la plupart de ses commentateurs (architectes, historiens d'art, sociologues) peut expliquer.

PREMIERE PARTIE
CADRE POUR UN DISCOURS

..... Car j'installe, par la science
l'hymne des coeurs spirituels
En l'attente de ma patience.
mallarmé

Avant que d'en venir à quelques aspects plus spécifiquement thématiques, il ne nous paraît pas inutile de nous attarder un moment sur les "cadres" du discours corbuséen (1).

Car s'intéresser aux conditions d'émergence d'une parole, et au statut que lui donne, explicitement ou non, le locuteur, c'est réfléchir sur la grille de lecture qu'il nous suggère. C'est dorénavant situer notre propre commentaire, prendre position, quelque part entre le lieu immédiat qu'assigne Le Corbusier à son auditoire, et celui extérieur - souvent plus (sup)posé que vraiment "établi" du critique. C'est enfin tenter de clarifier l'écoute que nous entendons proposer du discours de Le Corbusier (désormais, L.C.)

I.1 Architecture et urbanisme - Urbanisme et architecture

Un premier retour au texte nous met face à ce postulat qui fonde le discours urbanistique de L.C.: le lien indissoluble de l'urbanisme et de l'architecture.

Ici, point de mariage de raison, point de liaison, soit par conséquence - de l'élément, lieu de l'architecture, à l'ensemble, lieu de l'urbanisme; ou, réciproquement, de la règle (la ville) au cas particulier (le bâtiment) - soit par contiguïté (on passerait alors de l'un à l'autre par l'opération mentale, si chère aux planificateurs et aux pédagogues, du "changement d'échelle") Mais bien une authentique et nécessaire unité:

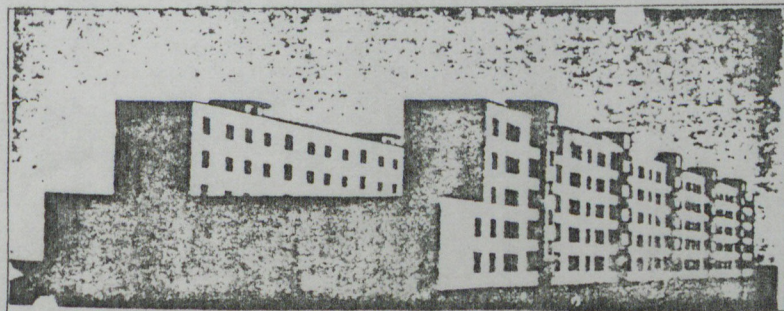
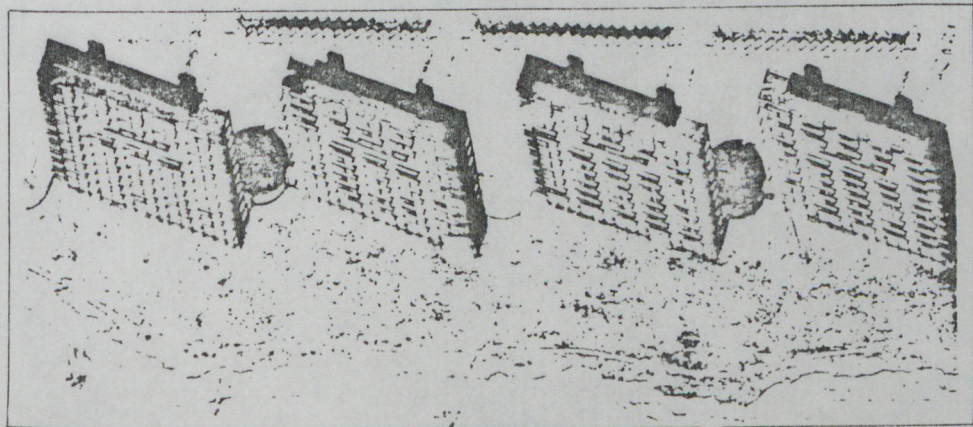
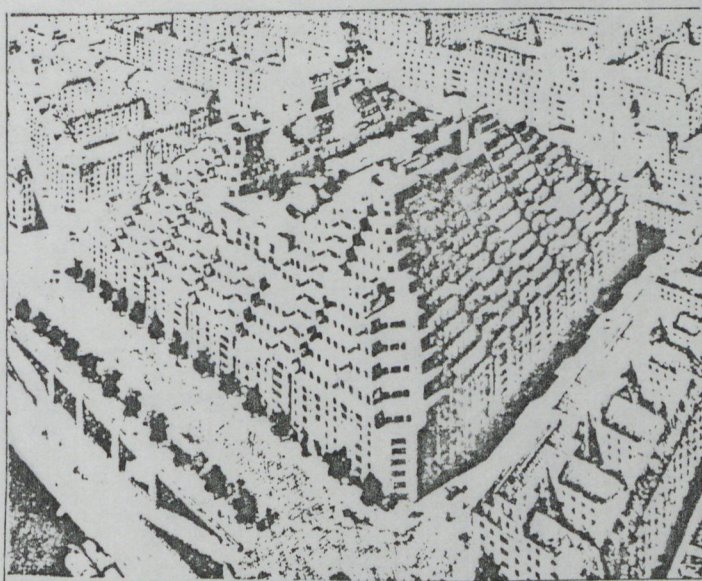
"L'urbanisme entre dans l'architecture, l'architecture
entre dans l'urbanisme." (2)

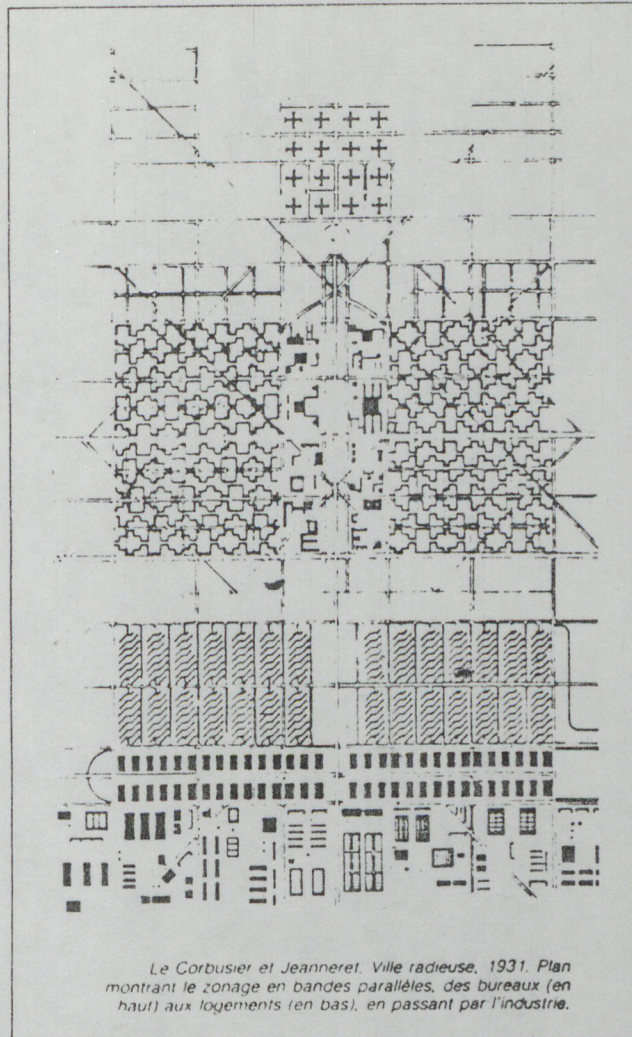
Cette union, que consacre enfin L.C., comme cristallisation de ce "moment de l'harmonie" où se rencontrent le dedans et le dehors, en une symphonie totale, pour rejoindre enfin cet axe mythique, sens et mesure de toute l'entreprise humaine, n'allait pas de soi.

Elle ne fait aucune place à l'articulation dialectique de deux pôles, plus ou moins opposés (par exemple, "la grande ville" d'une part, le problème du logement minimum des travailleurs d'autre part), articulation dont l'opérateur est généralement

trouvé dans un outil de projection (plus qu'un "concept") qui se situe entre l'immeuble collectif (l'"immeuble lamelliforme" chez Gropius), l'ilôt (pyramidal chez Sauvage) et le quartier d'habitation (Siedlung de la social démocratie; par exemple, E. May à Francfort).

En cela L.C. ne nous semble trouver un écho, au sein d'un "Mouvement Moderne" dont on a sans doute cessé de chercher l'unité, que dans la Grossstadt d'Hiberseimer (qui, par bien d'autres aspects sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, s'oppose résolument à celui-ci). (3)





Jusqu'en 1925, on a l'impression que la fusion architecture/urbanisme est encore confusion avant tout; si cette confusion est fréquente - comment ne pas entendre plutôt "aménagement" qu'"architecture" dans l'alternative "Architecture ou révolution" qui fait office de péroraison à Vers une architecture dès 1923?; ou lire "urbanisme" dans cet extrait du même ouvrage:

"Ces tours, dressées à grande distance les unes des autres, donnent en hauteur ce que jusqu'ici on étalait en surface; elles laissent de vastes espaces qui rejettent loin d'elles les rues axiales pleines de bruit et d'une circulation plus rapide. Au pied des tours se déroulent des parcs; la verdure s'étend sur toute la ville. Les tours s'alignent en avenues imposantes; c'est vraiment de l'architecture digne de ce temps." (4)

... le distinguo, quitte à être ensuite transcendé, existe toujours:

"Constitution du gîte: des cubes habitables intérieurement et accessibles extérieurement. Cellule-type, d'une part; circulation, urbanisme d'autre part."

(...)

"Ainsi donc, se conjuguent dans l'architecture et l'urbanisme des possibilités de réalisation immédiates, les facteurs indispensables à l'existence du pays;" (5)

La participation de L.C. à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, avec le Pavillon de L'Esprit Nouveau, s'inscrit dans cette marche vers l'unité. Il est en effet significatif que, dans un contexte d'"hymne à l'objet" qui est celui de l'exposition, L.C. se fixe pour programme:

"nier l'Art Décoratif. Affirmer que l'architecture s'étend du moindre objet d'usage mobilier à la maison, à la rue, à la ville, et encore au delà. Montrer que l'industrie créée par la sélection (par la série et la standardisation) des objets purs. Affirmer la valeur de l'oeuvre d'art pure." (6)

Et que ce que L.C. met devant les yeux des visiteurs, ce soit à la fois, collées solidairement l'une à l'autre, "une cellule d'immeubles-villas construite entièrement comme si elle se trouvait à 15 m au-dessus du sol", et une rotonde contenant "de vastes études d'urbanisation: deux grands dioramas de 100 m²; l'un, celui de la Ville Contemporaine de 3 millions d'habitants" de 1922, l'autre, celui du Plan "Voisin" de Paris"... (7), le tout conçu comme "une illustration objective des théories parues dans la revue L'Esprit Nouveau et dans ses éditions" (8).

Mais c'est le 8 octobre 1929 à Buenos Ayres, lors de la troisième des conférences de la tournée qu'il effectue en Amérique du Sud, que L.C. prononce la parole en quelque sorte fondatrice, qui dit enfin cette union:

"Espaces, distances et formes, espaces intérieurs et formes extérieures, cheminement intérieur et formes extérieures, et espaces extérieurs - quantités, poids, distances, atmosphère, c'est avec cela que nous agissons. Tels sont les événements en cause. Dès lors je confonds solidairement, en une seule notion, architecture et urbanisme. Architecture en tout, urbanisme en tout." (9)

Le ton solennel, le parallélisme de construction, et surtout la valeur performative que tend à prendre la déclaration "Dès lors je confonds.." font sens, d'autant plus que L.C. commence le paragraphe suivant en évoquant "Cet acte de volonté".

A partir de maintenant, L.C. ne pensera plus hors du "binôme indissociable" architecture - urbanisme, qui n'est en fait que la transposition spatialisée de cet autre couple fondateur de la problématique corbuséenne - révélé, selon l'épopée mythique de sa propre oeuvre qu'invente, de son vivant, L.C., à la char- treuse d'Ena - la "riche, périlleuse et totale équation: INDIVIDU-COLLECTIVITE" (107).

"Logis, ville, c'est tout un, une seule et même mani-
festation d'unité." (II)

Cette première notation n'était pas pure contingence. C'est une piste esquissée sur cette voie du réexamen des doctrines de L.C., notamment sur leur caractère a priori utopique.

Un a priori qui nous semble traverser des analyses aussi diverse que celles de F. Choay dans La règle et le modèle, de M. Tafuri dans Projet et utopie, et de R. Fishman dans L'utopie urbaine au XXe siècle (12).

I.2 Un projet utopique?

Afin de préciser par la bande ce que nous entendons ici par utopie, remarquons que l'arrêt d'utopie peut en fait être rendu selon trois optiques d'observation de l'objet-discours:

- dans son immanence:

C'est alors une considération sur le discours même qui fonde les conclusions; ici, deux attitudes sont possibles:

I.2.a . focalisation sur le dire, i.e. l'énonciation en elle même:

c'est la démarche qu'emprunte F. Choay, construisant 7 critères formels, dont la conjugaison signifierait une structure utopique.

- .2.b . focalisation sur le dit: c'est le contenu qui est ici en cause. Il s'agit d'apprécier, au regard de la situation politique du moment de l'énonciation, le degré de subversion, de changement, qu'induit le programme de société - explicite ou non - de l'auteur observé. Mannheim distingue ainsi l'"utopie" (connotée positivement) de l'"idéologie", qui tend plutôt à consolider la réalité existante (c'est "la pensée conservatrice"). Une attitude qu'adoptent R. Fishman et surtout M. Tafuri.

- dans son "hors texte":

- .2.c Suivant en cela le sens devenu courant du mot, on peut envisager la faisabilité du propos; dès lors estimer sa nature "utopique" à la mesure des possibilités (techniques, législatives, politiques, etc) offertes par la réalité du moment. C'est en fait l'opinion du sens commun, que peuvent avoir "à chaud" les contemporains.

La position que nous adopterons ici se voudrait intermédiaire, participant d'une synthèse de ces trois points de vue.

Cette digression nous permet de revenir sur l'importance fonctionnelle, dans la pensée corbuséenne, de l'opération de fusion architecture/urbanisme.

En général, on considère que ce qui fait la spécificité de l'urbanisme par rapport à l'architecture, c'est notamment sa distance plus grande à la réalisation. Le projet urbain ne peut prétendre, à l'instar du projet architectural, au statut d'objet à venir (même dans un contexte de crise). Il est en fait dans un ordre d'effectuation plus "second" vis à vis du réel. Cela serait vrai aussi bien chronologiquement - la ville se constituant notamment à partir d'une collection d'objets architecturaux -, qu'au regard des outils dont il dispose (13): en fait, surtout une supposée rationalité.

Ce décollement du réel indiquerait vite une tendance vers la spéculation intellectuelle, la tentation de l'utopie.

Mais chez L.C. cette inclination est enrayée: puisqu'architecture et urbanisme ont même référent: l'homme (qui est aussi mesure); et même outil: le standard (qui devient l'opérateur unifiant de leur identité); (nous reviendrons sur le rôle de celui-ci infra.)

Très brièvement, on peut également indiquer que chacun des trois "regards" partis à la quête de l'utopie corbuséenne voient leur champ obstrué par quelques obstacles:

[.2.a
(bis) Dans la perspective de F. Choay, on peut relever que le 6ème critère retenu: la situation du modèle dans une altérité spatio-temporelle (I4), n'est pas applicable.

Par delà les multiples déclarations de L.C. sur l'imminence possible de la réalisation de ses thèses (qu'il situe d'ailleurs dans un respect de la vraie ligne de l'histoire, dans une tradition à l'authenticité retrouvée (I5) - et cela à la différence d'un F.L. Wright ou d'un Hilberseimer (I6), le soin qu'il apporte au titre de ses oeuvres en atteste.

Ainsi en va-t-il de son premier grand projet urbain rendu public:

"Lorsqu'en 1922, sur la demande du Salon d'Automne, je fis le diorama d'une ville de trois millions d'habitants je me confiai aux voies sûres de la raison, et, ayant digéré les lyrismes d'autrefois, j'eus la sensation de m'accorder à celui de notre époque que j'aime. Mes intimes me dirent, étonnés de me voir si délibérément enjamber les contingences immédiates: "Vous vous occupez de l'an 2000?" Partout, les journalistes écrivirent: "la cité future". Pourtant j'avais nommé ce travail "une Ville Contemporaine", contemporaine car demain n'appartient à personne. Je sentais bien que l'événement pressait." (U p:IV)

Le mécontentement de L.C. lors de la traduction anglaise de son livre Urbanisme sous le titre The City of tomorrow, dès 1927, relève d'un souci identique.

De même, si parfois L.C. s'écarte du cas d'espèce, pour dégager les nécessaires "principes généraux" de l'urbanisme (quand il ne procède pas à partir d'un site donné pour les formuler), il

revient toujours à la localisation: Paris, Barcelone, Alger, Anvers, etc... (cela quand bien même on pourra à juste titre lui reprocher sa conception pour le moins personnelle, "artiste", du dialogue avec le site.)

"Il ne s'agit point de s'évader dans des régions d'utopie! Nous regardons notre pays et nos hommes. Région, c'est topographie et climats; hommes, c'est biologie et psychologie. C'est du pays même que nous nous occupons." (VR p:195)

1.2.b (bis) Concernant la perspective héritée de Mannheim, on peut seulement évoquer les multiples dédicaces qu'effectue L.C., tant à "l'autorité", qu'"aux industriels"... (voir infra notre 3ème chapitre) Que son projet fût plus d'accommoder le capitalisme à une sauce, sinon humanitaire, du moins humaniste, que d'inciter le peuple à une révolution autre que purement plastique ne fait guère de doute:

"Architecture ou révolution.
On peut éviter la révolution."

Cette alternative sert de significative péroraison à Vers une architecture (p:243). (voir notre annexe, p:27.)

L.C. conclut Urbanisme sur une idée du même ordre; par l'évocation de sa conception de la révolution: la solution (I7).

L'idéal social de L.C. semble plutôt résider dans une société sans conflits; donc sans classes susceptibles d'entrer en lutte, ce qui nuirait à l'efficacité du système.

"J'avais créé le type de la ville sans classes, une ville d'hommes occupés à leur labeur et à des loisirs qui devenaient désormais accomplissables." (VR p:13)

La visite de l'usine de tabac Van Nelle de Rotterdam fascine L.C. tout autant par la modernité de sa conception que par l'arrêt de mort d'une éventuelle "dictature du prolétariat" qui y est rendu:

"Comme tout le monde a bonne mine! (...) les visages portent chacun le signe de la vie intérieure: joie ou autre chose qui reflète les passions ou les difficultés. Mais ici, il n'y a pas de prolétariat. Il y a l'échelle

hiérarchique, fameusement établie et respectée. Ils ont admis pour se gérer en tribu d'abeilles travailleuses: ordre, régularité, ponctualité, justice et bienveillance." (18)

On le voit, L.C. aspire en fait plus à l'ordre (même s'il n'est pas aussi totalitaire que d'aucuns veulent le supposer), à un état d'harmonie, certes lénifiante, qu'à un bouleversement de l'ordre social actuel.

.2.c
bis) "Voilà ce qui donne à nos rêves de la hardiesse: ils peuvent être réalisés." (U p:135)

Telle est la déclaration que L.C. place en exergue du chapitre "Nos moyens", qui précède immédiatement (et cet ordre fait sens) l'exposition dans Urbanisme de "l'étude de laboratoire" qu'est "Une ville contemporaine".

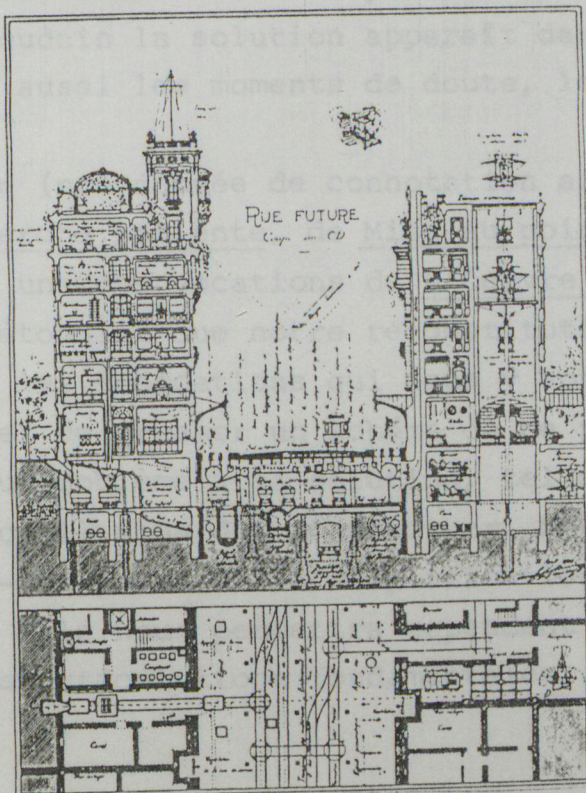
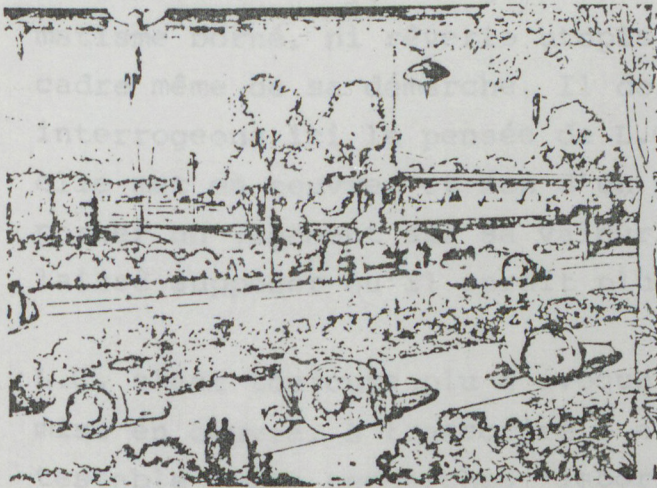
Si l'évocation de la faisabilité des solutions avancées peut paraître un topos du genre de l'écrit urbanistique, l'insistance, voire la lourdeur, dont fait preuve L.C. ne saurait être neutre. On peut par exemple évoquer l'ultime chapitre d'Urbanisme, "Chiffres et réalisation": si les comptes précis font défaut, un phasage des opérations est avancé.

D'ailleurs, l'épreuve de la lecture d'un bilan prévisionnel financier ne nous est malheureusement pas toujours épargnée: ainsi le chiffrage du projet "A" d'Alger est-il reproduit dans La Ville Radieuse, p:236 à 239. (19)

Nous voudrions pour finir, avant de suspendre cette question - dont on a vu les limites - de l'utopie corbuséenne, effectuer une petite remarque de bon sens.

Si l'on s'appuie sur les dessins (20) que fait L.C. de ses projets d'urbanisme, on doit remarquer que nul anachronisme, nulle anticipation (même marginale au projet lui-même) n'est décelable. Si le projet d'ensemble proposé est nouveau, les éléments qui le composent ne le sont pas: gratte-ciel, éléments standardisés, autostrades, parcs urbains, principes de zonage, etc. existent déjà (même si dans une moindre mesure) lorsque L.C. dessine. Ainsi, la tendance à introduire du "jamais vu", de la science

fiction (tendance qui se cristallise le plus souvent sur la représentation de moyens de locomotion imaginaires, et qui nous semble une indication de ce que le modèle proposé ne se donne pas pour solution imminente) ne se trouve jamais chez L.C.: les automobiles et les avions qu'il dessine, certes avec emphase, sont bien ceux "de l'heure": pas l'ombre d'aéroplanes abeilles, de véhicules méga-roues, de fusées inter-planétaires; seulement de bonnes Delage, de performants avions Voisin. Que l'on compare donc les amples perspectives, sereinement calmes, de La Ville Radieuse, à l'embaras du ciel des "Villes de l'Avenir" d'E. Hénard, ou à la présence insolite d'objets difficilement identifiables dans les paysages bucoliques de Broadacre City de F.L. Wright:



Nous relevions plus haut la fréquence des localisations qu'effectue L.C. pour ses thèses. Ceci nous invite à examiner un dernier point, qui concerne le fonctionnement et le statut de son édifice théorique.

I.3 Le chemin d'une pensée

Autrement dit, quelle est la voie heuristique que suit L.C.? Et, plus précisément, quelles sont les rapports théorie/pratique qui régissent son argumentation?

Notre hypothèse est qu'un va-et-vient constant du réel à la construction théorique (tels que se les représente L.C.) permet à sa réflexion de ne jamais glisser d'un côté ou de l'autre (ni pragmatisme borné, ni rêverie utopisante) - cela toujours dans le cadre même de sa démarche. Il doit en effet être clair que nous interrogeons ici la pensée de L.C. à travers les mécanismes qu'elle met en oeuvre, et non d'un point de vue qui chercherait à porter un jugement sur sa valeur épistémologique (dont tout nous laisse supposer qu'il serait plutôt négatif).

L.C. s'est toujours plu à évoquer son propre travail dans sa mise en oeuvre, à transcrire - avec une véracité parfois contestable - ses recherches "laborieuses et patientes": les instants jubilatoires où soudain la solution apparaît dans toute sa limpide clarté, mais aussi les moments de doute, les longues heures d'hésitation.

Ce propos de restitution (non dénuée de connotation argumentative de L'atelier de la recherche patiente, de Mise au point sur le travail effectué, c'est une des vocations de L'Oeuvre complète. Dès lors, il n'est pas étonnant que notre reconstitution mette beaucoup à contribution les indications qui nous y sont données. Nous voudrions ici tenter de dresser un schéma de ce parcours de la pensée de L.C., du problème à sa solution, tel qu'il l'effectue - ou plutôt tel qu'il nous dit l'effectuer. Nous sommes conscients des limites -notamment de la simplification induite- d'une telle entreprise. Elle nous permettra cependant d'indiquer des lignes de force, des articulations fondamentales, des mécanismes récurrents.

A l'origine de la réflexion de L.C., même la plus théorique, il y a toujours une commande, ou plutôt souvent une "pseudo-commande" L.C. l'indique toujours.

Car faire connaître l'origine du projet, l'événement qui a provoqué l'émergence du discours (ou du dessin), c'est préparer leur réception, fournir une manière de "mode d'emploi".

[o]: voir schéma page suivante.

Très vite, sous l'impulsion de divers facteurs, L.C. en vient à reconsidérer cette commande: il s'agit de "poser le vrai problème" [I].

Les facteurs de cette élucidation sont donnés comme strictement issus du réel. Mais, on va le voir, d'un réel qui est en fait à plusieurs vitesses:

- A) Il y a d'abord, à un niveau presque contingent, les petits phénomènes qui peuvent indiquer telle piste à suivre:
 Par exemple, l'intuition du volume à double hauteur, présentée comme survenue dans le café où L.C. déjeunait.
 Ou bien, le retour des automobiles sur Paris le 1er octobre 1924, manifestant le problème crucial de la circulation.
 On peut déjà indiquer que ce processus n'intervient pas seulement à ce stade initial de la réflexion. Ainsi, le spectacle du Vel d'Hiv fera modifier l'escalier de la villa de Vauresson.
- B) Mais, pour permettre ce regard révélateur, il faut au fond déjà posséder une intelligence du réel, un corpus d'expériences, l'outil de décodage de cela qui sinon resterait dénué de sens, chaos.

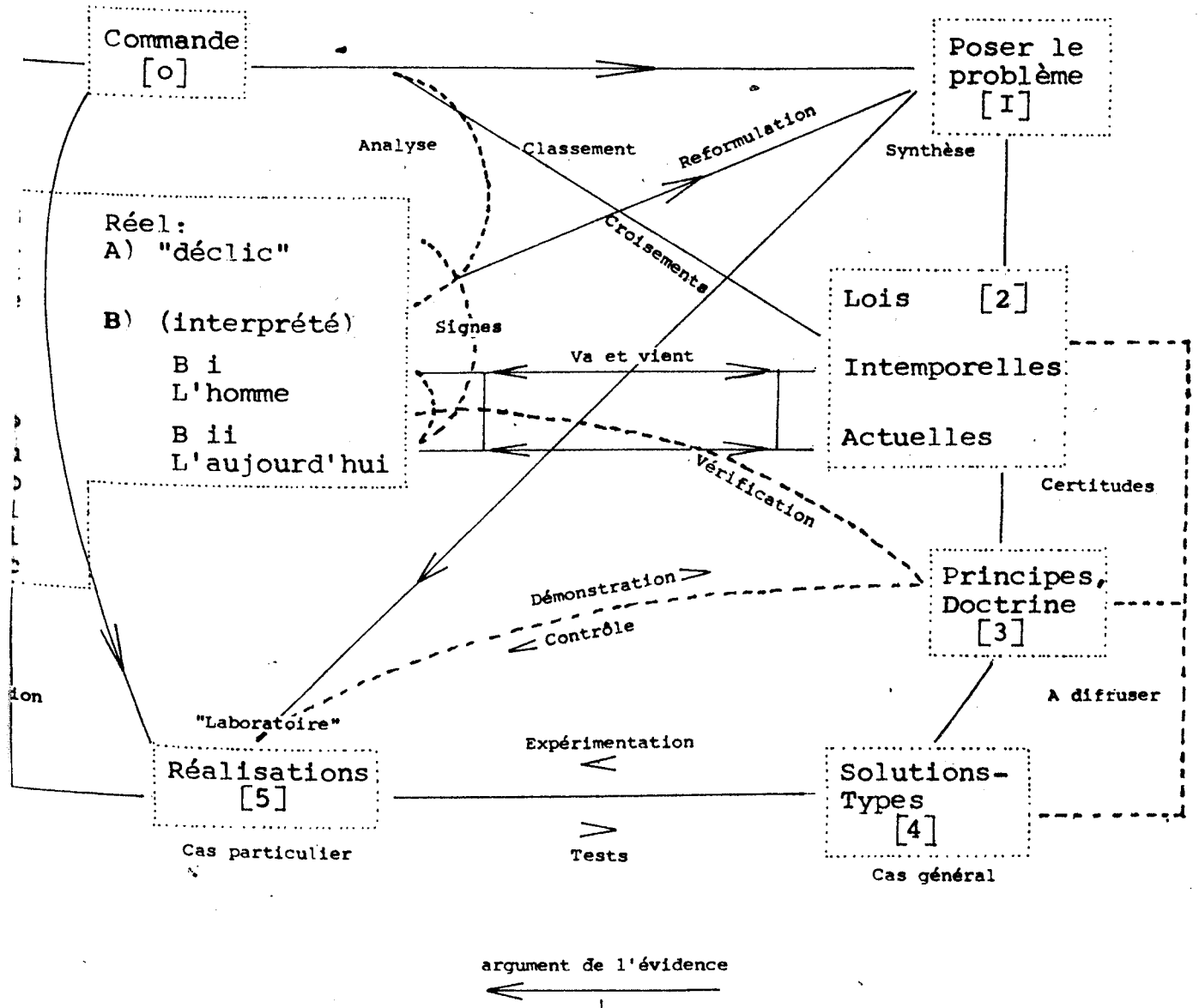
"je me sens tout proche du mouvement qui, aujourd'hui, anime le monde entier. J'analyse les éléments qui déterminent les caractères de notre temps, de ce temps auquel je crois et dont je ne cherche pas seulement à faire comprendre les manifestations extérieures, mais bien le sens profond."
 OC I, p:7

Cette réalité, qui doit toujours rester présente à l'esprit du concepteur, est en fait un premier degré de reconstruction (que L.C. refuse d'ailleurs de considérer comme telle).

Elle est de deux ordres:

- B i : un invariant, intemporel: l'homme.
 (plus tard, il sera solidaire de "la journée solaire de 24 heures")

argument de l'effort



Essai de schématisation de la démarche heuristique de Le Corbusie

"Encore et toujours, l'urbaniste met un homme devant lui, regarde son homme, parle à son homme." VR p:106

.B ii::un phénomène contemporain:

l'époque machiniste, avec ses outils: calcul, statistiques, béton, fer, standards...

Cette époque nouvelle est littéralement révélée à travers certaines productions, données comme porteuses de la quintessence de l'esprit du moment.

Ainsi, dans VA (p:65 à 118): "Des yeux qui ne voient pas: les paquebots, les avions, les autos"; de même, le Ripolin (dans L'art décoratif d'aujourd'hui, désormais, ADA) le barrage (in U) sont des exemples qui montrent la voie, indiquent la direction...

Par une démarche analytique, de décryptage des phénomènes, de classement de ceux-ci - fruit de l'interaction de ces différents niveaux de compréhension du réel sur la commande initiale -

L.C. peut donc : [I]

"élever la discussion à un niveau conforme à l'époque",
"poser le problème à une saine échelle." (U p:273)

Cependant, la conjugaison des deux certitudes sur le réel (B i et B ii) autorise L.C. à discerner les lois qui régissent l'univers (qui sont en fait l'actualisation - au regard des moyens nouveaux - des constantes de l'homme): [2]

"L'homme, produit de l'univers, intègre, à son point de vue, l'univers; il procède de ses lois, et il a cru les lire; il les a formulées et érigées en un système cohérent, état de connaissance rationnelle sur lequel il peut agir, inventer et produire. Cette connaissance ne le met pas en contradiction avec l'univers, elle le met en accord; il a donc raison d'agir ainsi, il ne le pourrait autrement." (U:p:19)

Ces lois sont donc aussi un outil synthétique, plus ou moins artificiel, pour rester en résonance avec le réel (et l'action). Parmi celles-ci, on peut citer: l'ordre; l'unité; l'angle droit; la ligne droite; l'harmonie...

La réaction de ces lois sur le problème, maintenant posé correctement, permet de dégager des principes: [3]

Principes d'action: car, L.C. y insiste, c'est l'action qui est la seule finalité de cette réflexion; il n'est pas question de

spéculation théorique pure, même provisoirement:

"Il n'y a de joie véritable que dans l'action."
(OC II p:14)

A titre d'exemples de ces principes, on peut citer: la séparation des circulations, la concentration au centre, les constructions en hauteur...

C'est l'ensemble de ces principes (fruits de raison et passion), qui constitue enfin ce corps de doctrine qui fait tant défaut à l'époque - et à l'autorité. Grâce à cette doctrine, se dégage "une ligne de conduite".

Dans un premier temps, il s'agit de s'intéresser au cas général, pour ne pas être victime du trompe-l'oeil de la contingence). (En effet, la "bonne" réalité, celle qui doit informer l'action, n'est pas immédiate: elle est déjà réinterprétation (inconsciente par l'intuition.)

Sinon, on se condamne aux pseudo-solutions, aux "recettes" qui ne résolvent pas la vraie question.

Les principes seront bien sûr vérifiés, mais seulement à l'aune de la "bonne" réalité. Par des systèmes de va-et-vient entre (B) et [3], et en se référant toujours à [1] et [2], L.C. s'assure donc d'être dans la vérité.

C'est l'ensemble de cette étape que L.C. nomme souvent - bien à tort, nous en convenons - "l'étude théorique":

"Procédant à la manière du praticien dans son laboratoire, j'ai fui les cas d'espèces: j'ai éloigné tous les accidents; je me suis donné un terrain idéal. Le but n'était pas de vaincre des états de choses préexistants, mais d'arriver en construisant un édifice théorique rigoureux, à formuler des principes fondamentaux d'urbanisme moderne. Ces principes fondamentaux, s'ils ne sont pas controuvés, peuvent constituer l'ossature de tout système d'urbanisation contemporaine; ils seront la règle suivant laquelle le jeu peut se jouer."
(U p:158)

Il est dès-lors possible de proposer des "solutions-types" [4]. Ce seront, par exemple, Une ville contemporaine., avec les immeubles villas, La Ville Radieuse, avec les redents... Mais là encore, il s'agit d'expérimenter (L.C., on le verra, s'intéresse aux méthodes fordistes, dont la diffusion commence

alors en France).

Car le type n'est pas arrêté une fois pour toute: il est travaillé et retravaillé, perfectionné.

Ainsi L.C. nous évoque-t-il les soucis causés par la conception d'Une ville contemporaine...:

"C'était, par l'analyse, le calcul et aussi par une violente intuition, l'instauration d'une nouvelle échelle dans la ville. Ces études là avaient été longues, patientes, méthodiques; le résultat était fatal; on y aboutissait. Mais alors, combien j'étais troublé! J'ai vécu des semaines angoissées. Dans ma tête, dans ma vision, dans ma notion des choses, des dimensions nouvelles étaient nées; je vivais d'elles, je sentais par elles. J'étais obligé de parcourir beaucoup Paris en tous sens, autant dans ses avenues que dans ce quartier du Temple où était l'atelier dans lequel nous exécutions le diorama. La ville tassée, ce ciel absent, ces fissures profondes, noires et cataclytiques des rues, m'étreignaient. Mais les vides immenses que je créais dans notre ville imaginaire, dominés par un ciel répandu partout, j'avais une grande angoisse qu'ils ne fussent "morts", que l'ennui ne régnât, que la panique ne saisît les habitants.

Il a fallu huit années d'inquiétude pour que je sache où aller chercher la réponse." (VR p: I05-I06)

Ces "tests" s'effectuent, notamment, dans le "laboratoire" de l'atelier (la planche à dessin - l'apologie du travail d'équipe est un thème que L.C. développe surtout après guerre); et dans l'arène du contact avec le public (une autre "réalité"): revues, livres, conférences surtout.

- [5] "Envisager dans la suite le cas d'espèce, c'est-à-dire n'importe quel cas: Paris, Londres, Berlin, New York ou une minuscule **bourgade**, c'est être maître, si l'on part des certitudes acquises, de donner une direction à la bataille qui va s'engager." (U p:158)

Il est maintenant possible de revenir au cas particulier (peut-être à la commande?).

Par une méthode constante de mise en écho des principes [4] et des certitudes de l'époque (B), avec la réalité du site - qui d'ailleurs, on aurait tort de ne pas le relever, modifie parfois totalement la solution-type dans sa formulation (mais pas dans son esprit) - un programme peut être arrêté, un plan dessiné. Ici, il nous faut relever une ambiguïté: dès lors que le plan est fixé, le processus semble se figer, et prendre une aura de

réalité:

"Il est question de créer "la Ville Radieuse". La ville radieuse est sur le papier. Lorsqu'une oeuvre de la technique est dessinée sur le papier (chiffres et épures), elle est. La certitude n'est dans l'exécution que pour les spectateurs, les badauds, les impuissants. La ville radieuse qui dissipera notre angoissant malaise, qui succédera au crépuscule régnant, elle existe sur le papier. On attend un "oui" d'une autorité qui veuille et qui veille!" (2I)

Faut-il voir dans cet amalgame plan définitif/réalisation le moyen pour L.C. d'exorciser l'épreuve de la rareté des applications de ses thèses?

En tous cas, il nous paraît significatif que ce soient les termes d'"application", "illustration", "formulation" (de la doctrine) qui reviennent inlassablement sous sa plume pour qualifier ses réalisations:

- Les deux maisons du Weissenhof sont "le prétexte à l'énoncé des "cinq points d'une Architecture Moderne". (OC I p:150)
- La construction de Pessac est un "laboratoire". (ibid p:78)
- "La démonstration d'un immeuble locatif moderne est offerte par "Clarté" et mériterait d'être poursuivie par de nouvelles réalisations incessantes." (OC 2 p:66)

La construction semble en fait jouer avant tout comme preuve de faisabilité, argument supplémentaire au service de la thèse:

"Qu'avons nous fait pendant ces années 1929-1934? Quelques bâtiments d'abord, puis beaucoup de grandes études d'urbanisme.

Ces bâtiments ont joué le rôle de laboratoires. Nous avons voulu que chaque élément construit pendant ces années-là fût la preuve expérimentale qui permettrait de prendre en toute sécurité les initiatives indispensables en urbanisme." (OC 2 p:II)

Car, faute d'autorité compétente - c'est à dire convaincue - il faut en appeler à l'opinion. Et c'est un devoir pour l'architecte que d'assurer la diffusion de son message:

"Par le chemin de l'analyse, par le chemin des chantiers considérés comme des laboratoires, par le chemin de l'urbanisme qui envisage le phénomène général, des certitudes étaient acquises, et l'on sentait palpiter (exprimé par les épures) une société nouvelle, équipée comme elle doit l'être, et dotée d'une grande part du bonheur qui peut remplir la vie quotidienne. L'architecte devient l'un des responsables du bonheur ou du

ma'heur humains. Mais de ces certitudes, à qui fallait-il en faire part?

A l'opinion, à l'autorité.

L'opinion n'est pas si rébarbative qu'on veut le croire. L'opinion accepte avec beaucoup plus d'enthousiasme qu'on l'imagine tout ce qui est raisonnable (sic), tout ce qui est généreux et beau." (OC 2 p:12)

Tout ce travail "rhétorique" n'est d'ailleurs pas une fin en soi mais bien le vecteur nécessaire pour retrouver le réel:

"Nous sommes bien obligés, nous architectes, de nous occuper de ces questions, puisque toutes les initiatives que nous avons le devoir professionnel de provoquer ne peuvent trouver leur réalisation que si les aménagements législatifs nécessaires sont faits." (OC 2 p:12)

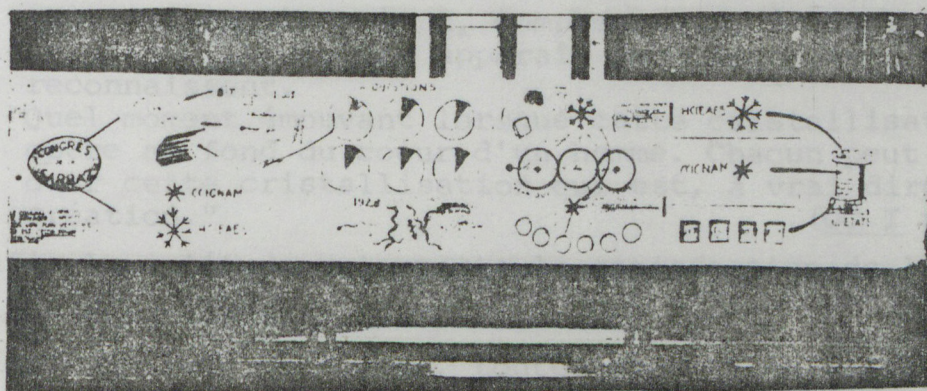
Il nous paraît significatif à cet égard que lors du Ier congrès CIAM de la Sarraz, la question de la diffusion du message ait été si importante (22).

Ainsi, elle occupe deux questions sur six du "programme de discussion" qu'établit à cette occasion L.C..

En outre, pendant le congrès lui-même:

"Un graphique en couleurs, affiché dans la salle du congrès, servit à expliquer aux 42 membres désignés par 12 pays, le but même du congrès, ses intentions et la manière dont le résultat en serait propagé."

(Nous soulignons; OC I p:175)



Enfin, la "déclaration" que signent les membres du congrès insiste également sur l'aspect "phatique" (23) du programme des CIAM; le 3ème point de celle-ci s'intitule en effet: "L'architecture et l'opinion publique"; tandis que le 4ème et dernier s'intéresse à "L'architecture et ses rapports avec l'Etat".

Au moment où il se crée une institution, le mouvement moderne

semble donc animé d'une conscience aigüe de la nécessité - toute contemporaine - d'"occuper" les médias; L.C. peut bien faire figure de cheville ouvrière d'un tel complot.

Avec cette "réalisation" - ou ce programme d'action, ce message - se referme donc la boucle qui nous ramène à la réalité, au site, au public, à la commande originale (ou à provoquer).

On doit enfin remarquer que tout au long de ce cycle, auront joué deux arguments apparemment contradictoires:

- l'argument de l'effort:

Ce sont "la recherche patiente", "le rude travail", "la fatigue écrasante", qui ont été, nous dit L.C., son lot pendant toutes ces années. Ce rappel joue comme indice d'impartialité (24), mais aussi comme gage de l'intensité de l'engagement de L.C.. Il s'applique surtout au mouvement qui va du réel à sa théorisation - même si, on l'a vu, ce mouvement n'est jamais à sens unique.

- l'argument de l'évidence:

Après les difficultés causées par la nécessaire élévation au dessus des contingences, L.C. semble enfin retrouver la sérénité. C'est l'instant où tout s'éclaire, où la synthèse "prend"

"Un ici, un là, voient, comprennent, décident et créent et ainsi la solution apparaît dans laquelle d'autres se reconnaissent.

Quel moment émouvant lorsque cette cristallisation s'opère au fond du coeur d'un homme. Chacun peut provoquer cette cristallisation qui est, à vrai dire, la création." (OC I p:7-8)

C'est enfin la quiétude qu'apporte la satisfaction de la règle de l'évidence cartésienne.

"Ces longues chaînes de raison, toutes simples et faciles" que déploie émerveillé L.C. sont à la fois apaisement de ses (éventuelles) angoisses de ne pas être dans le vrai - moment du bonheur de la création - et argument a fortiori, ici tourné vers le public, de la justesse de ses thèses.

NOTES DE LA PREMIERE PARTIE

I Par cadres nous entendons l'ensemble des conditions et caractères qui sont en amont du discours, ou qui ne lui sont pas directement immanents.

Nous nous référerons aux "cadres de l'argumentation" que s'attachai à évoquer Ch. Perelman dans la première partie du Traité de l'argumentation, Paris, Vrin, 1976. (éd utilisée, Bruxelles, 1983)

2 Urbanisme, p:267. (désormais, U)

La "figure" ici dessinée, par delà l'effet du "bon mot", semble être un outil dialectique - puis didactique - au service de la pensée.

En effet ce chiasme (figure de l'inversion) se fait expression croisée d'un réel effectivement inextricablement emmêlé.

Par un artifice pur de langage, est posée une analogie de la forme à son référent, du mot à la chose.

Ailleurs plus caricaturalement encore:

"Architecture et urbanisme. Urbanisme et architecture."

L'épanadiplose (même mot en début et en fin de phrase) renforce encore l'effet de cercle qu'amorçait la réduplication. L'impression d'unité, d'autofermeture, se trouve comme parachevée.

N.B.

Le caractère plus rhétorique que rigoureusement démonstratif du texte corbuséen - sur lequel nous reviendrons tout au long de ces pages - rend délicat le choix des citations: on peut en effet leur faire dire ce que l'on veut; relever, ici la redite, là le sens radicalement opposé de telle phrase à telle autre...

Notre lecture sera donc plutôt synthétique, "reconstructrice", quand nous chercherons à dégager une ligne - nécessairement moyenne, tant le discours de L.C. n'est pas si homogène et assuré qu'on veut bien le croire, mais plus souvent hésitant - de la manière de penser corbuséenne.

En revanche, quand il s'agira de repérer tel trait stylistique faisant sens, c'est bien à la formule précise et localisée qu'on reviendra.

Le "rendu" de notre lecture de L.C. oscille donc entre la tentative de reconstruction d'un discours conceptuel souvent flottant, en perpétuelle évolution (la phrase citée a alors valeur d'exemple, d'illustration), et la restitution fidèle, à la lettre, d'une verbalisation beaucoup plus systématique (la "citation" a alors valeur d'objet en soi).

3 Nous suivons en cela l'analyse qu'en fait M. Tafuri au début du chapitre "Architecture radicale et ville" de Projet et Utopie (Rome, 1973; puis Paris 1979).

Mais chez L.C. une telle pensée "une" et "totale" de la grande ville ne signifiera pas l'effacement, même momentané, de l'architecture.

Pour autant, cette "consubstantiation" (et la dénotation mystique ne nous éloigne peut-être pas tant de L.C.) n'est pas réduction, enfermement dans l'édifice, comme impossibilité à penser la "métropole". Ni refuge dans une conception du projet urbain comme "processus agrégatif et cumulatif" (à partir de la villa).

Tel est peut-être le cas de figures plus "classiques" du mouvement moderne (mais ce n'est certes pas notre propos d'en décider); ce ne peut être, selon nous, celui d'un L.C., incapable de concevoir "le passage de l'architecture à l'urbanisme comme le procès cumulatif d'une répétitivité sérielle dans un continuum technologique". Puisque "hanté" par une co-identification, une fusion, rebelle à toute pensée en terme de passage, de différence (même dans la continuité), d'accumulation. Ici nous nous démarquons donc de l'analyse présentée dans Projet et Métropole, de A. Arvois, Paris, 1985.

Rappelons ici que nous ne jugeons pas, pour autant, de la pertinence (théorique comme pratique) de la fusion opérée par L.C.. Nous nous contentons d'en repérer la mise en place, le fonctionnement dans la pensée corbuséenne, et ses éventuelles incidences.

Sur Hilberseimer, voir le vol I de la maîtrise d'art que lui a consacré en 1984 C. Mengin (Paris I): "Présentation des projets théoriques de cadre urbain élaborés par Ludwig Hilberseimer entre 1919 et 1938".

4 Vers une architecture (désormais, VA), p:44.

En poursuivant le raisonnement, on en arriverait à la conclusion que seule l'architecture qui est urbanisme (i.e., inclut dans son processus de conception la pensée de la ville), est de la vraie architecture contemporaine.

On pourrait également interpréter la position de L.C. à la lumière du contexte professionnel d'alors. L'institutionnalisation de la nouvelle discipline - notamment au travers de l'élaboration d'un appareil législatif plus conséquent, et de la création de structures d'enseignement - entraîne des redistributions de rôle, une nouvelle division du travail. Chaque "corporation" veut sa part du gâteau. Dès lors à chacun est assignée une place, qu'il n'est pas censé étendre sur les plates-bandes de son voisin.

Mais il ne nous paraît pas évident de voir dans l'attitude, pour le moins expansionniste, de L.C. l'expression d'une stratégie professionnelle consciente: son propos est manifestement ailleurs (du côté de l'esthétique); puis, la très relative assurance de sa conscience politique l'autorisait-elle à seulement discerner de telles luttes?

Concernant "l'instauration disciplinaire" de l'urbanisme en France, voir deux ouvrages de J.P. Gaudin:

L'aménagement de la société: politiques, savoirs, et représentations dans la production de l'espace au XIXe et XX siècle, Paris, éd Anthropos, 1979 (surtout la deuxième partie).

L'avenir en plan, technique et politique dans la prévision urbaine 1900-1930, Seyssel, éd Champ Vallon, 1985.

5 Extraits (p:5) du premier article de L.C. dans le n°154 de septembre 1926 que la revue Science & Industrie lui ouvre largement. (Voir infra dans l'annexe les autres contributions dans ce n°.) Le titre du présent article nous paraît symptomatique du calme aplomb du propos de L.C.:

"La ville moderne ne répond plus aux besoins actuels.
Ce qu'il faut faire, par Le Corbusier."

(ce sous-titre en caractères tout de même plus petits!)

- 6 Oeuvre complète de Le Corbusier & P. Jeanneret, 1910-29, vol. I, (Ière édition, Zurich, fin 1929), désormais, OC I, p:98.
Un tel programme aurait pu être revendiqué par le Bauhaus. On sait pourtant qu'il faut attendre 1928-29, et la venue de Mart Stam ou L. Hilberseimer, pour qu'un enseignement d'urbanisme y soit prodigué. Le rôle dans ce sens de Hannes Meyer est probable; voir articles de C. Schnaidt à ce sujet, notamment in: L'influence du Bauhaus sur l'architecture contemporaine, Saint-Etienne, 1976; et L. Richard: Encyclopédie du Bauhaus, Paris, 1985.
- 7 ibid p:98; c'est L.C. qui souligne.
A + U, sept. 1980, n°120, articles de S. Cassara & G. Gresleri. Concernant les réactions de la presse aux propositions urbanistiques de L.C. exposées dans le pavillon de l'E.N., voir:
Clarté, n°73, avril 1925
Revue théosophique, août, p:237-240
L'opinion, 26 septembre, p:17-18
L'Europe nouvelle, 31 octobre, p:1454
Le quotidien, 5 novembre
L'opinion, 14 novembre, p:23-24
Action française, 19 novembre
Le petit journal, 1925.
Rendant compte de débats plus spécifiquement architecturaux:
Le jeu des modèles, les modèles en jeu, Villers lès Nancy, 1980, par J.C. Vigato.
- 8 Almanach d'architecture moderne, Paris, Crès, 1926, p:130.
relevé par M. Gauthier, Le Corbusier ou l'architecture au service de l'homme, Paris, éd Denoël, 1944. (voir page suivante)
Nous reviendrons plus loin sur cet aspect de la construction comme preuve.
- 9 Tout cela semble bien confus. La cénésthésie évoquée relève en fait beaucoup de la synesthésie. C'est que rien n'est isolable, tout est emmêlé, synthèse:
"le problème, du dedans au dehors, et du dehors au dedans, ricoche mille fois; ce sont autant de réalités qu'il faut dégager et faire vivre."
La Ville Radieuse, Paris, 1e éd 1935.
Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme, 1ère éd. 1930, Paris, éd Crès; p:71.
Le titre même de l'ouvrage, réunissant les deux phénomènes, nous paraît symptomatique de ce souci d'unification.
- 10 La Ville Radieuse, (désormais, VR), p:181.
Désormais, et jusqu'à la fin de sa vie, L.C. développera et glosera à l'envi ce principe; on le retrouve ainsi dans l'ultime écrit paru en 1966: Mise au point, (micro carnet Forces Vives), p:22:
"Tout est dans tout: cohésion, cohérence, unité.
Architecture et urbanisme conjugués: un seul problème, réclamant une seule profession."
- 11 VR p:104. (souligné par L.C.)

130

INAUGURATION

L'ESPRIT NOUVEAU

TELEPHONES
 04-11
 04-12
 04-13

LE NUMERO FRANÇAIS : 6 FR. -
 ETRANGER : 7 FR. -
 ABONNEMENTS FRANÇAIS : 10 FR. -
 ETRANGER : 12 FR. -

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE DE L'ACTIVITÉ CONTEMPORAINE

35, Rue de Sévres

REVUE INTERNATIONALE

PARIS (9^e)

EXPOSITION INTERNATIONALES DES ARTS DÉCORATIFS DE 1925

 PAVILLON de " L'ESPRIT NOUVEAU "
 Société Anonyme
 Revue Internationale de l'Activité Contemporaine

 SITUATION: Jardins du Grand Palais , sur le Cours La Reine

 Ce pavillon reproduit rigoureusement l'une des cellules
 d'un grand immeuble locatif qui sera construit à Paris à partir
 de fin 1925.

Ce pavillon servira de démonstration

Ce pavillon par lui-même, constitue en soi, une villa qui
 sera érigée après l'exposition en banlieue avec la presque tota-
 lité des éléments conçus démontables et transportables.

Ce pavillon constitue une démonstration saisissante des
 transformations radicales qui doivent être apportées dans la con-
 ception et dans les moyens constructifs du bâtiment; il est une
 illustration objective des thèses parues dans la Revue L'ESPRIT
 NOUVEAU et dans ses éditions.

Ce pavillon sera vendu par adjudication au cours de l'expo-
 sition.

Suivant les conventions antérieures, les participants ap-
 portent leur concours gratuit, c'est à dire qu'ils fournissent
 gracieusement et abandonnent à la Société de L'ESPRIT NOUVEAU
 tout ce qui concerne leur collaboration.

Fac simile d'une (pseudo?) circulaire adressée aux industriels
 et actionnaires de l'Esprit Nouveau, appelant leur participation
 Lors de l'allocution que prononce L.C. à l'inauguration du pavil-
 lon (en présence du ministre de Monzie), cet appel aux entrepre-
 neurs est évoqué:

"Nous leur avions dit: de toute l'activité contemporain
 le bâtiment seul n'est pas industrialisé; voulez-vous
 être avec nous dans la recherche de la solution? (...)
 Ces entrepreneurs (quelques uns seulement parmi de nom-
 breux que nous avions ainsi harangues) [sic, c'est nous
 qui soulignons] ont accepté." (Almanach., p:133)

- I2 ... Paris, Seuil, 1980; Paris, Dunod, 1985 (1ère éd. Rome, 1973); et Bruxelles, Mardaga, 1979 (1ère éd. New York, 1977). Notre propos n'est pas de remettre en cause telle ou telle analyse, mais de déplacer le débat. Au lieu d'établir telle caractéristique (thématique, politique..) du projet corbuséen - par exemple ici sa nature utopique (et cela que ce soit dans un sens positif, pour voir en LC un authentique penseur/acteur du changement, ou négatif, décelant chez lui une tendance schizophrénique à la fuite hors du réel dans une "fausse conscience") - c'est le fonctionnement de son discours, dans sa spécificité, qu'on veut analyser. Par exemple, à partir de tel "concept" à l'oeuvre dans la doctrine de L.C., dégager comment il s'articule avec le propos, en quoi il est opérateur, dans quelles circonstances il est invoqué; plutôt que décrire avant tout les facettes -sans doute innombrables- dont il est composé. Car il est vrai que L.C. étant un peu la Samaritaine des déclarations doctrinales modernes, on peut se servir aisément de lui comme support à des interprétations très diverses. L'absence de tout consensus critique sur lui en est pour nous l'écho.
- I3 Cela est surtout vrai pour l'urbanisme "généraliste" (donc celui, difficile à "penser" aujourd'hui, qui s'occupe du projet urbain dans sa plus large globalité; mais une telle pensée "totalisante" était assez fréquente dans l'Entre-deux-guerres). Chaque discipline sectorielle (transports, assainissement, etc) peut en effet invoquer une logique et des techniques qui lui sont propres. Tandis que l'urbanisme généraliste ne repose que sur une idéologie de la rationalité, au service d'un non moins hypothétique concept d'"intérêt général". Nous suivons ici les analyses de J. Dreyfus in L'urbanisme comme idéologie de la rationalité, "le refus de l'ordre de la différence", Paris, CREDOC, 1974.
- I4 "la société modèle est située hors de notre système de coordonnées spatio-temporelles, ailleurs", op cit p:46. R. Ruyer, plus historiciste en cela que K. Mannheim, voit dans cette non pensée dialectique du temps - plus encore que de l'espace - l'indice de la structure réifiée et schizophrénique de la conscience utopique. Il est vrai que chez L.C. on trouve parfois des traits de reconstruction mythique de l'histoire (et notamment de l'origine), et une fixation presque étouffante sur le possible, qui sont des symptômes de la même psychose. Mais il ne nous appartient pas d'établir un diagnostic de la santé mentale de L.C. ...
- I5 Concernant ce thème de la vraie histoire selon L.C., voir: C. Forget: "Poétique de Le Corbusier", mémoire de diplôme, Paris, U.P.I., 1984; plus spécialement, "Le chemin du regard", p:43 sq.
- I6 "On ne peut m'accuser de proposer un plan d'application immédiate", disait Wright en 1940 in sa revue Taliesin, n°1. (cité par R. Fishman, op cit, p:77)
- "On ne peut opposer au chaos de la grande ville d'aujourd'hui que des essais de démonstration théorique. Leur tâche est de

dégager, de façon purement abstraite, les principes fondamentaux de l'urbanisme ..." Hilberseimer, Grossstadtarchitektur, Stuttgart, 1927, p:13, cité par C. Mengin, mémoire cité.

Il indiquerait également en conclusion du même ouvrage que son projet se veut démonstration théorique et non prototype à réaliser. Dès lors, ses propositions ne sont ni croquis de ville ni essai de normalisation:

"Les deux sont impossibles, car il n'y a pas de ville en soi. Les villes sont des individualités, dont la physionomie dépend de la nature du paysage, et des habitants, de leur fonction dans la vie de l'Etat et de l'économie."

Par delà la différence de statut par rapport à l'action du projet présenté, on voit que chez Hilberseimer, à la différence de chez L.C. la ville n'est pas une sorte d'"essence" aux déterminismes historiques pour le moins vagues. D'autres points, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, séparent encore les deux hommes.

I7

"On ne révolutionne pas en révolutionnant. On révolutionne en solutionnant." (U p:284)

Cette péroraison est un véritable catalogue de figures de mots fondés sur la répétition.

La première phrase repose sur une antanaclase de "révolution", dans laquelle la première occurrence est connotée positivement (la révolution comme en fait mise en conformité avec l'époque), et la seconde négativement ("en révolutionnant" indiquant l'attitude de ceux, négativistes, sont systématiquement contre tout; et, peut-être, le combat des prolétaires, que L.C. n'approuve pas), bref sur la polysémie possible du signifiant "révolution".

La seconde phrase propose quant à elle la paronomase (jeu sur une similitude phonique) révo/so-lution. Et ce rapprochement indique la bonne connotation du mot sur lequel tout repose: la bonne révolution est celle qui se contente de fournir la solution (technique, et non politique, comme nous l'indique la phrase qui précède celle-ci) idoine au dysfonctionnement repéré.

Ces jeux de mots ne sont pas pur cabotinage. La distinction entre bonne et mauvaise révolution, effectuée fort économiquement par l'antanaclase, est complétée par le rapprochement paronomastique avec la solution. Le jeu rhétorique sur la similitude est ici un véritable outil de la pensée, puis artifice argumentaire du "programme d'action" qui est ainsi formulé.

En effet ces figures ne se contentent pas d'accrocher l'attention et de stimuler la mémoire. Elles ont une valeur persuasive par le sentiment d'une vraisemblance (et la vraisemblance, C. Perelman y insiste, est le lieu de la rhétorique): celle de l'illusoire relation signifiant/signifié, qui provoque ici un sentiment de la nécessité du rapport des termes qu'elles ont rapprochés.

L'harmonie phonique tend ici à prouver l'existence d'une harmonie "juste" des signifiés.

I8 VR p:179.

De telles remarques ont du faire bondir, et donner mauvaise conscience à Mart Stam, (qui fut architecte d'opération de l'usine) lui qui fut membre du groupe A.B.C., apôtre de la Neue Sachlich-

24 La quantité de travail fournie atteste alors de la volonté de dépasser les a priori et cette sorte d'intuition qui se fonde sur le désir, que repérait Pascal dans les Pensées:

"les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; et ainsi il en juge par ce qu'il y voit."

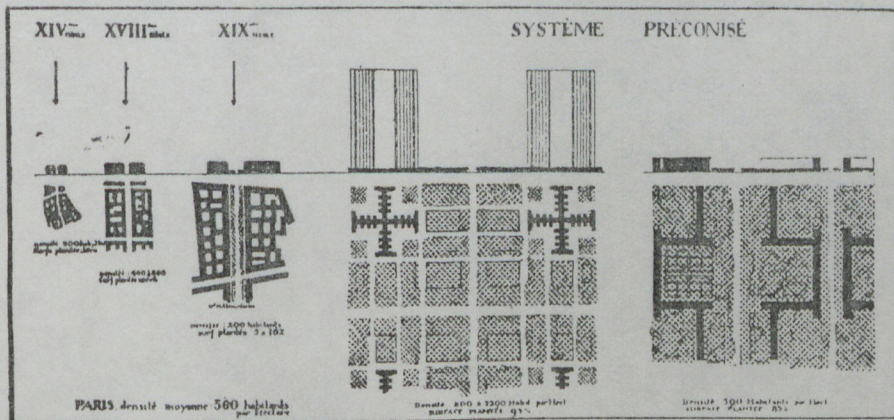
cité in C. Perelman, op cit p:80.

Concernant cette nécessité pour l'architecte de s'adresser au peuple, faute d'autorité compétente, cette "vocation prophétique" voir infra notre troisième chapitre.

DEUXIEME PARTIE

ESTHETIQUE / IDEOLOGIE :

LA CONCENTRATION AU CENTRE



La doctrine urbanistique de L.C. opère une singulière focalisation sur le centre (I). Tout semble se passer comme si c'était sur cette zone à forte densité que doivent se concentrer - par un mécanisme d'analogie entre le fait et le pensé - les efforts et la réflexion.

C'est donc par là que commencera le travail:

Dans la présentation d'Une ville contemporaine que fait L.C. (in OC I p:35), le centre est porteur des "réalités irrécusables" qui vont fonder le propos:

DES RÉALITÉS IRRÉCUSABLES

1° *L'état de choses ancien :*

Le centre des villes est occupé par le réseau de rue le plus fin, restes de la ville ancienne.

2° *L'état de choses nouveau :*

Dans le centre des villes se précipite une foule immense qui s'écrase dans le réseau très ténu des rues.

C'est encore lui qui initie les 4 "principes fondamentaux" du plan: "1° Décongestionnement du centre des villes" (2)

De même, il nous semble significatif que lorsque L.C. est invité - sans doute pour la première fois - à prendre la parole dans une assemblée d'édiles et de professionnels "traditionnels" - le congrès qu'organise à Strasbourg en 1923 la S.F.U. - il en appelle, fort civilement, à réfléchir sur le centre:

"Les municipalités et les édiles des grandes villes s'occupent aujourd'hui du problème des grandes banlieues et cherchent à attirer au dehors les populations qui se sont précipitées dans les capitales avec la force d'une invasion; ces efforts sont louables; ils sont incomplets; ils laissent de côté le fond du problème qui est celui du centre des grandes villes. On soigne les muscles de l'athlète, mais on ne veut pas s'apercevoir que son coeur est malade et que sa vie est en danger." (3)

Cette focalisation est donc en fait un déplacement: elle procède de ce moment primordial de la réflexion corbuséenne (voir supra p:17) qui consiste à poser le vrai problème.

En l'occurrence, il s'agit de dépasser cette apparence, qui fait croire - sous l'emprise de l'état d'urgence - que le problème de la grande ville concerne avant tout la banlieue, pour découvrir ou'en fait - et ici le recours à l'image anthropo-

morphique, si chère aux aménageurs, fait sens - c'est le coeur qu'il faut d'abord traiter. Plus grave que l'étalement anarchique des banlieues, il y a l'étouffement du centre (d'ailleurs ceci explique cela).

II.I Le centre inamovible

Mais, maintenant que le problème est localisé, il n'est pas question de le déplacer; ici, L.C. semble singulièrement attaché à l'existant, au site. Si le centre des villes est en train d'étouffer, de devenir "un outil inutilisable", il n'est pas pour autant possible d'en créer un autre ailleurs. C'est sur place que doit s'effectuer la mutation, par la table rase salvatrice. Car son emplacement est le fruit du croisement de déterminismes (historiques, géographiques, économiques, sociologiques, etc) qui échappent à la seule volonté du planificateur:

"Un centre est conditionné, il n'existe que par ce qui l'entoure, et il est fixé de très loin, par des convergences innombrables, de tous genres, et qu'on ne saurait changer; déplacer l'essieu d'une roue, c'est s'obliger à déplacer toute la roue. (...) L'essieu de la roue est contraint d'être fixe. (...) Par rapport à la roue, (chemins de fer, faubourgs, banlieue et grandes banlieue, routes nationales, métros, tramways, centres administratifs et commerciaux, zones industrielles et d'habitations), le centre ne bouge pas. Il est demeuré. Il doit demeurer. (...) Le centre doit être modifié sur lui-même. Il s'effrite et se reconstruit au cours des siècles, comme l'homme change de peau tous les sept ans et l'arbre de feuilles toutes les années. Il faut s'attacher au centre de la ville, et le changer, ce qui est la solution la plus simple, et, plus simplement, la seule solution." (U p:91)

Par delà la superbe pétition de principe, qui clôt le raisonnement (et L.C. ne craint pas de la souligner!) le travail sur place, respect du conditionnement du lieu, est aussi inscription dans le cycle mort/renaissance qui caractérise selon L.C. le "vrai" cours du temps, la vie.

A ce déterminisme biologico-historico-géographique, s'ajoute un second argument, certes prosaïque, mais en conformité avec ce point de doctrine fondamental, selon lequel:

"Urbaniser, c'est valoriser. Urbaniser n'est pas dépenser de

l'argent, mais gagner de l'argent, faire de l'argent." (4)

Pour apporter une preuve de faisabilité (financière) à ce programme d'action sur place, il faut aussi prendre conscience du gisement, à exploiter, constitué par le centre actuel des villes:

"Le centre des grandes villes représente une valeur foncière formidable qui peut être décuplée puisque la technique moderne permet de bâtir sur 60 étages et non plus sur 6 étages. Il y a donc au centre des grandes villes une mine de diamants (...). Le centre de Paris, actuellement menacé de mort, menacé d'exode, est en réalité une mine de diamants. Le centre de Paris doit se reconstruire sur lui-même, phénomène biologique et géographique." (5)

Enfin, à titre subsidiaire, L.C. ne peut s'empêcher d'évoquer un dernier argument, à la scientificité peu probante: transporter ailleurs le centre serait comme un acte de lâcheté; dans la bataille (6) - ô combien exaltante - qu'il s'agit de mener contre le chaos urbain, une désertion: tout le contraire de cette ardeur virile et sereine qui doit animer l'action du planificateur.

Voici donc fixé le lieu de l'intervention. Quels en sont les enjeux?

Pour répondre, examinons la vocation, la raison d'être, de la grande ville (le centre en étant en quelque sorte la quintessence):

"La grande ville n'est pas que 4 ou 5.000.000 d'individus réunis par un hasard en un endroit déterminé; la grande ville a une raison d'être. (...)
La grande ville est le lieu de contact des éléments agissants du monde." (U p:89)

La vocation urbaine par excellence, c'est donc le contact, l'échange. Très vite la crise va survenir. Car il y a un paradoxe à la clé: le contact exige en effet à la fois une matière (à échanger) et une fonction (l'échange). Il faut donc en même temps, concentration (densité, (7)), et circulation (fluidité). Comme le remarque L.C., "on va à l'impasse", c'est l'aporie: car condenser et décongestionner ensemble, on ne sait pas faire. Plutôt, on croit ne pas savoir faire.

C'est qu'on a oublié cette réalité contemporaine: le machinisme. Grâce à lui - source de la crise actuelle - on va pouvoir poser le problème comme il convient. Et comprendre qu'on doit soigner le mal pour le mal: le machinisme a précipité les foules dans les villes anciennes, inaptées à les recevoir; c'est lui encore qui, triant, classant, ordonnant tout cela va les sauver par la raison.

Pour combattre la trop grande densité des centres, l'augmenter encore.

Pour lutter contre l'invasion de l'automobile, lui dédier un plan, faire d'elle une clé du programme.

II.2 Circuler

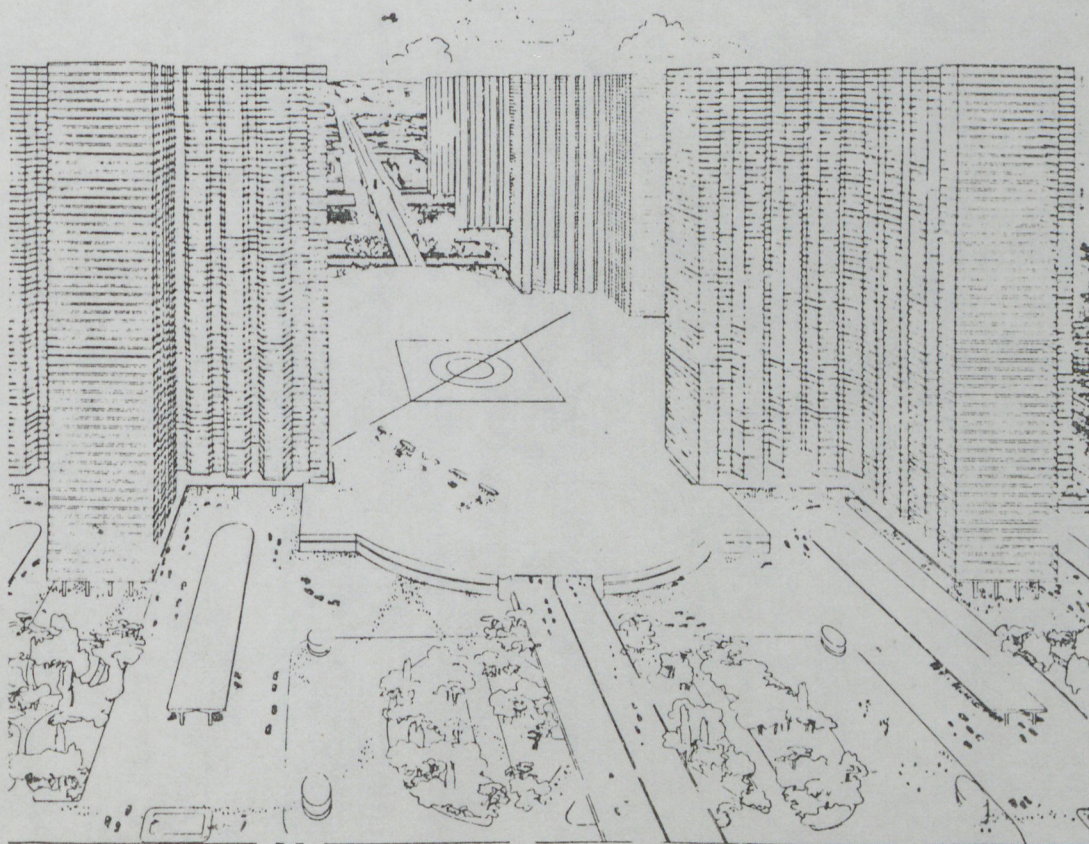
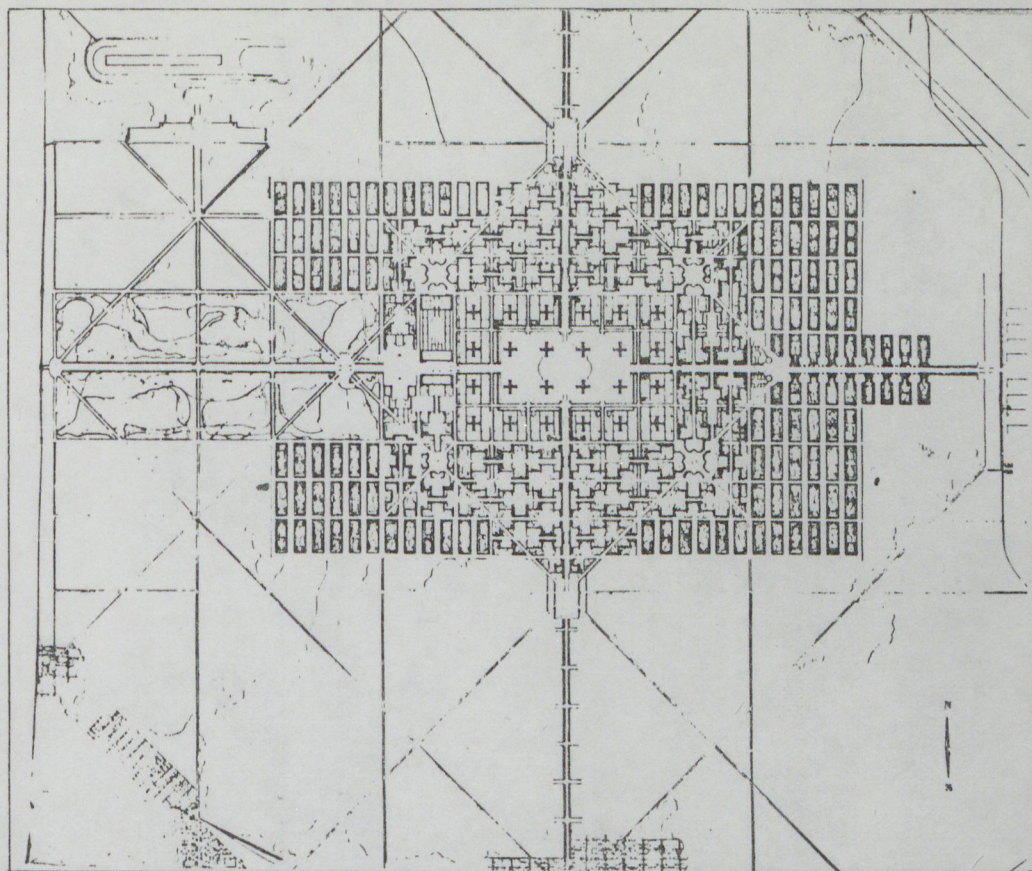
On l'a vu, l'emplacement du centre est une donnée, immuable.

Mais paradoxalement, ce lieu immobile n'est pas celui du séjour, mais celui du mouvement. Tout se passe comme si cet espace n'était qu'un vaste échangeur: théâtre d'incessantes "ruptures de charges", c'est l'endroit où personnes, idées, marchandises, circulent, se rejoignent, irrésistiblement animées de ce mouvement centripète qui est la vie:

"De loin accourent vers ces centres d'action ceux qui sentent en eux le vide des vies étriquées et l'assoiement des ambitions. Depuis peu, des moyens matériels accessibles drainent et canalisent innombrablement ces espoirs vers les centres. Les centres se gonflent, s'étalent; on y accourt, on s'y presse, on y travaille, on y lutte, on vient souvent s'y brûler à la flamme indifférente. (...) La grande ville vibre et s'agite, écrasant les faibles, hissant les forts." (8)

Ce fantastique et incessant mouvement fascine L.C. tout comme les futuristes ou d'autres "modernes". Mais ici, le professionnel de l'organisation qu'est l'architecte se doit d'intervenir. Même exaltant, ce grouillement, ce foisonnement de la vie, fait un peu désordre. D'autant qu'à force, le mouvement empêche le mouvement, "la circulation tue la circulation" (U p:110).

Il s'agit donc de rationaliser ces flux, en approchant au plus près de cet idéal de fluidité qu'est le fleuve: sens uniques, plus de croisements, plus de conflits, c'est la fin des retards. On en arrive à ce paradoxe que le "centre du centre" (lieu par excellence de la concentration) ne peut être qu'un vide: la



Dans "Une ville contemporaine", en plan comme en perspective, on sent se creuser le vide au centre: afin que tout circule, il doit ne rester presque plus rien.

gare, qui bien vite ne sera plus qu'une "station de passage", où rien ne doit venir interrompre le flux, la vitesse, dont on perçoit qu'ils sont devenus des valeurs en soi: (9)

"La vitesse n'est-elle pas en deça d'un rêve, la brutale nécessité. Je tranche par ceci: la ville qui dispose de la vitesse dispose du succès - vérité des temps."

Cet idéal de la fluidité, du libre mouvement, c'est aussi celui que sert le pilotis. De même que la gare centrale d'"Une ville contemporaine", qui empile sur 6 niveaux des réseaux qui ainsi ne se croisent jamais, il nous indique que la solution du problème nécessite de penser la troisième dimension: avec l'élévation, adviendra la solution.

"L'urbanisme est un phénomène synthétique de composition sur le sol et au-dessus du sol. Ce qui fait avorter bien des solutions, c'est qu'on a pensé à plat et non pas synthétiquement en étendue et en élévation, c'est-à-dire en sol à sillonner de tous les outils de vitesse et en cubes de bâtisse à remplir d'hommes dans les conditions optimales de santé et de joie." (10)

C'est ici qu'intervient à nouveau la technique moderne, et avec elle la possibilité de construire en hauteur:

"La technique moderne permet de bâtir dix fois plus haut que jusqu'ici; de rassembler le centre de la ville sur une surface bâtie de 5%; de donner ainsi 95% à la circulation et à la respiration; de payer à pleine valeur d'expropriation, et même davantage, les propriétaires actuels." (11)

On le voit, une véritable panacée!

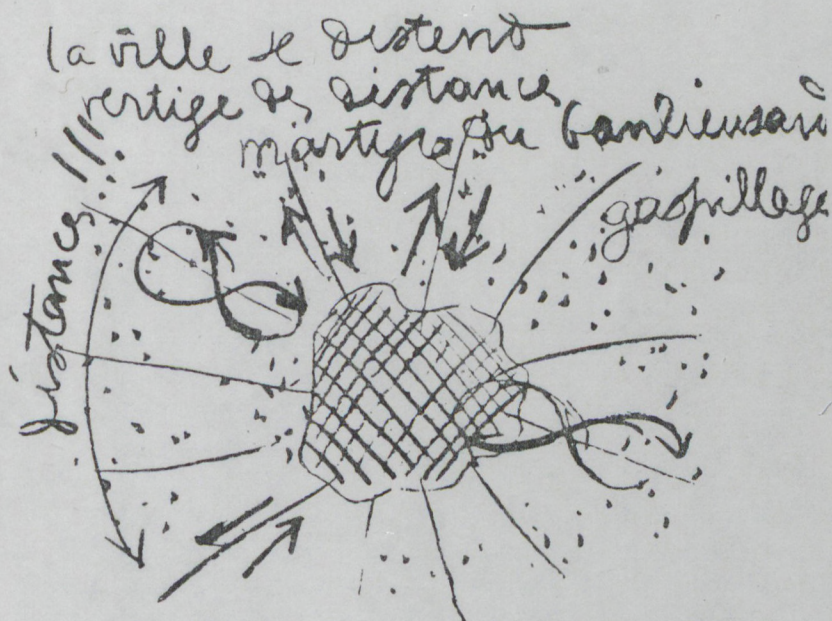
Avec ce postulat de l'investissement de la dimension "hauteur", L.C. pose l'alternative, sur ce problème clé de la nécessaire croissance des villes, qui scinde les professionnels en deux camps: soit l'extension à l'horizontale, autour (faubourgs) ou à côté de (cités-jardins) la ville; soit la densification, à la verticale, donc contenue en étendue.

C'est le problème du "lotissement rationnel" qu'étudie le 3ème CIAM de Bruxelles. Pour L.C., la question se pose en ces termes:

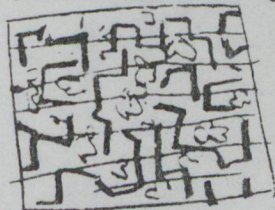
"les cités-jardins opposées à la concentration urbaine.
De ces deux états contradictoires, il faut choisir celui

UN HOMME = UNE CELLULE, DES CELLULES = LA VILLE 155

153



la ville doit se resserrer
par la valorisation de son sol



adaptation des services communs
à la vie moderne

La ville peut devenir
une VILLE VERTE

154

Un choix pour la ville:
distention / resserrement
distances / présence
gaspillage / valorisation
Précisions p:155

qui évite le gaspillage (de temps, d'énergie, d'argent, de territoire)."
(VR p:38)

Dans ce combat mythique qui oppose olympiens et chtoniens (I2), on aura deviné quel est le camp de L.C.: contre la mollesse las-cive et anarchique de l'étalement, ce sera la fermeté mâle et décidée de la concentration.

II.3 S'élever

Pour étayer un tel choix, plusieurs arguments sont convoqués:

- l'économique: la question des distances rejoint ici celle de la disponibilité de terrains et de la rationalisation des réseaux. Ici, il suffit d'un schéma:

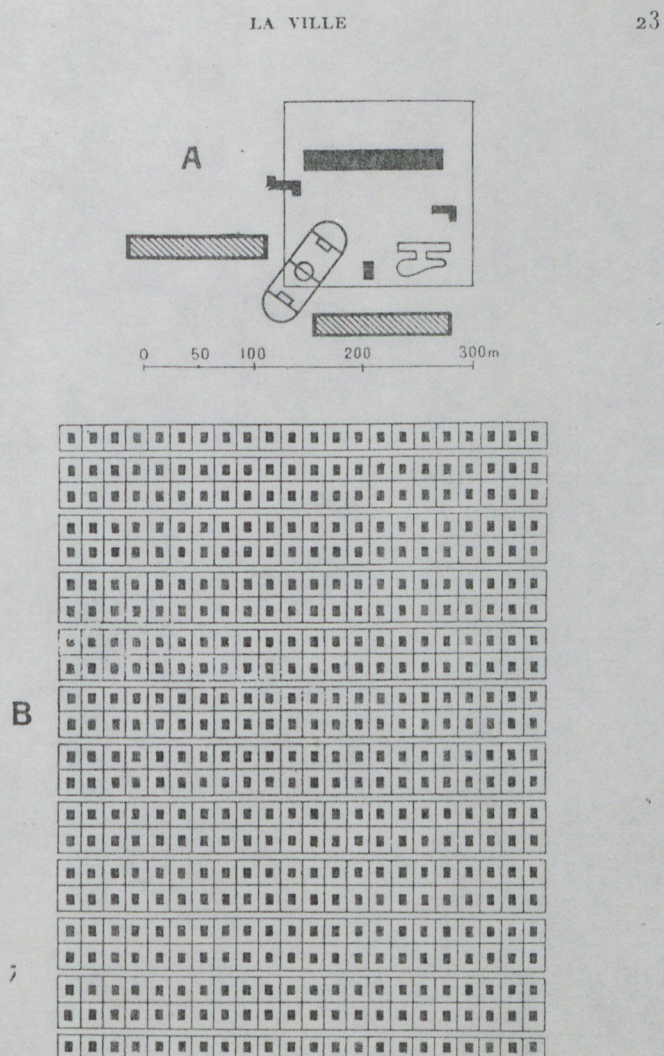


FIG. 2.

- A) 500 logis groupés en un immeuble muni des services communs.
B) 500 logis en maisons isolées.

(I3)

- le socio-politique: avec ce débat, nous retrouvons le binôme individu/communauté; et l'inertie du passéisme contre l'adhésion au progrès libérateur:

"La cité-jardin conduit à l'individualisme. En réalité à un individualisme esclave, à un isolement stérile de l'individu. Elle entraîne la destruction de l'esprit social, la déchéance des forces collectives; elle conduit à l'anéantissement d'une volonté collective; matériellement, elle s'oppose à l'application féconde des conquêtes scientifiques, elle limite le confort; augmentant le temps perdu, elle porte atteinte à la liberté."

.....

"Je pense, au contraire, qu'il faut augmenter les densités actuelles des villes qui sont de 300, 400, voire 600 (quartiers surpeuplés) et les porter à 1.000 par les ressources prodigieuses des techniques modernes. C'est alors que les services communs pourront être multipliés, apportant des libérations effectives au sein de la vie de famille, des libérations à la place de l'esclavage domestique." (VR p:38)

Nous reviendrons plus loin sur cette dialectique esclavage/discipline librement consentie, et sur la valorisation de l'esprit "communautaire" (I4).

- esthétique:

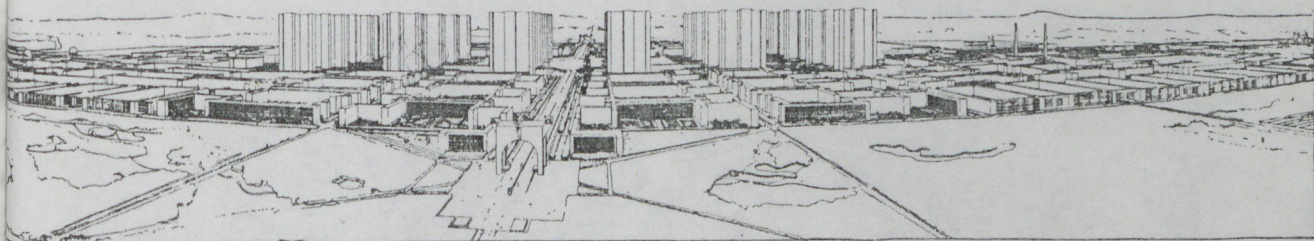
Notre propos est ici de montrer que la solution que préconise L.C. pour le problème des centres, par delà l'argument de rationalité économique explicitement invoqué, sous-entend en fait des présupposés de type socio-politiques (une communauté en ordre, de travail et de loisirs, fondée sur la famille), et surtout un idéal esthétique, celui de la symphonie synthétique des verticales et des horizontales.

L'extrait suivant de La Ville Radieuse nous semble bien illustrer cet amalgame de valeurs de registres différents:

"Quelle est cette lèpre qui ronge les champs et les bois, quelle est cette lamentable zone éruptive, - moisissure, pourriture, - tout à l'entour immense de nos villes, à nous, comme une ignoble maladie de peau? Pourquoi la ville s'infiltré-t-elle en guenilles vers les terrains qu'elle conquiert? Pourquoi ne se dresserait-elle pas à pic, nette et étincelante, droite et pure, calme et sûre, dominant les

routes d'asphalte ou de fer qui conduisent sa substance vers d'autres horizons?
 Pourquoi pourri?
 Pourquoi pas un entier, formel et conçu, honnête, droit?
 (15)

Cette description mythique de la ville faisant front vaillamment, en ordre, aux limites claires et définies, fait penser au diorama d'Une ville contemporaine:



Le geste corbuséen pour la ville sera donc celui du demiurge (16) qui, dans un acte certes fonctionnel, mais tout autant esthétique et moral (17), relève, hisse enfin l'humanité hors du magma:

"Désormais, en lieu et place d'une ville aplatie et tassée (...) se dresse une ville en hauteur offerte à l'air et à la lumière, étincelante de clarté, radieuse."
 (.....)

... "tout ce grouillement accroché jusqu'ici sur le sol comme une croûte aride, est râclé, enlevé et remplacé par des cristaux purs de verre, montant à 200 mètres de hauteur et à grande distance les uns des autres, leur pied étant entouré des frondaisons des arbres. Cette ville qui, rampante jusqu'ici, se dresse d'un coup dans l'ordre le plus naturel, dépasse momentanément notre imagination limitée par des accoutumances séculaires."
 (U p:266-267)

Le vocabulaire manichéen de cette opposition rappelle celui des hygiénistes, fonctionnant sur le même registre de couples tels que sombre/lumineux, tassé/aéré, pervers/pur...

Par delà l'instauration des conditions d'aération et "de nature" (hygiéniques tant physiquement que socialement), on peut interpréter cette restitution de la verticale comme une restauration du geste primitif, de ce moment premier de l'humanité: celui de

la géométrie, de l'angle droit (I8):

"La loi de la pesanteur semble résoudre pour nous le conflit des forces et maintenir l'univers en équilibre; par elle nous avons la verticale. A l'horizon se dessine l'horizontale, trace du plan transcendant de l'immobilité. La verticale fait avec l'horizontale deux angles droits. Il n'y a qu'une verticale et il n'y a qu'une horizontales; ce sont deux constantes. L'angle droit est comme l'intégrale des forces qui tiennent le monde en équilibre. Il n'y a qu'un angle droit, mais il y a une infinité de tous les autres angles; l'angle droit a donc des droits sur les autres angles: il est unique, il est constant. Pour travailler, l'homme a besoin de constantes." (U p:20)

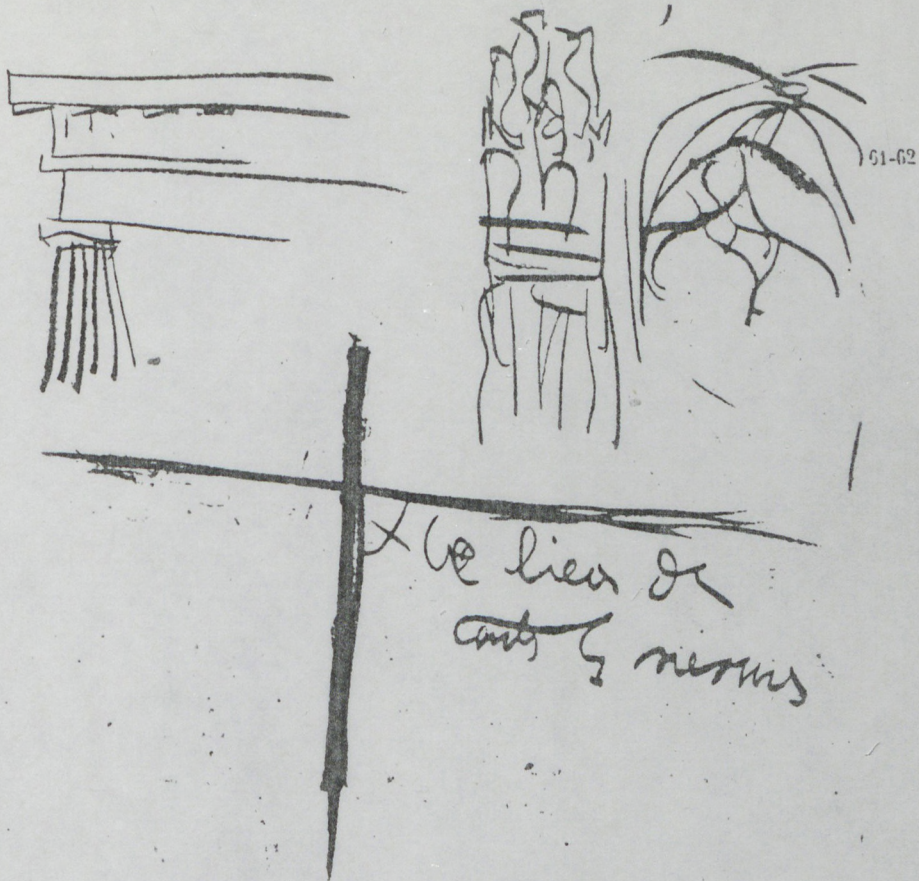
Le raisonnement repose en fait, implicitement, une fois de plus, sur un jeu de mots; ici, l'antanaclase sur droit(rectiligne) et droit(licite). Il met également en jeu le lieu de l'unité, de la synthèse, qui, nous le verrons plus loin, est caractéristique de la pensée de L.C.. (I9)

Ce jeu plastique de l'horizontale et de la verticale, originel et nécessaire, nous le retrouvons dans telle expérience bretonne que relate L.C. dans Précisions, p:76:

"cette ligne pure est la limite de l'océan sur le ciel; un vaste plan horizontal s'étend vers moi. J'apprécie comme une volupté ce magistral repos. (...) Je marchais. Subitement je me suis arrêté. Entre l'horizon et mes yeux, un événement sensationnel s'est produit: une roche verticale, une pierre de granit est là debout, comme un menhir; sa verticale fait avec l'horizon de la mer un angle droit. Cristallisation, fixation du site. Ici est un lieu où l'homme s'arrête, parce qu'il y a symphonie totale, magnificence de rapports, noblesse. Le vertical fixe le sens de l'horizontal. L'un vit à cause de l'autre. Voilà des puissances de synthèse."

Grâce à cette signification de la figure et du geste premiers de l'angle droit, "le lieu de toutes les mesures", le paysage, et partant la vie, prennent un sens. (20)

Mais la verticale enfin retrouvée n'est pas une valeur suffisante. Il s'agit aussi de l'ordonner, de l'harmoniser, afin de ne pas reproduire le mauvais exemple, le paradoxe qu'est en



63

J'évoque le Parthénon, son entablement sublime qui est une puissance écrasante (60). Je pense, par contraste, par comparaison, à ces œuvres pleines de sensibilité, mais comme avortées, non abouties : la Tour de Beurre de Rouen (61), les voûtes flamboyantes où tant de génie « amenuisé » s'est dépensé sans atteindre à l'éclat, à l'éclat des trompes d'airain du Parthénon sur l'Acropole (62).

Alors je dessine par deux traits seulement ce « lieu de toutes les mesures », et je dis, ayant comparé dans mon esprit nombre des œuvres humaines, je dis : « Voici, cela suffit. »

Quelle pauvreté, quelle misère, quelles limites sublimes ! Tout est là-dedans, clef des poèmes de l'architecture. Étendue, hauteur. Et c'est suffisant (63).

Ai-je su me faire comprendre ?

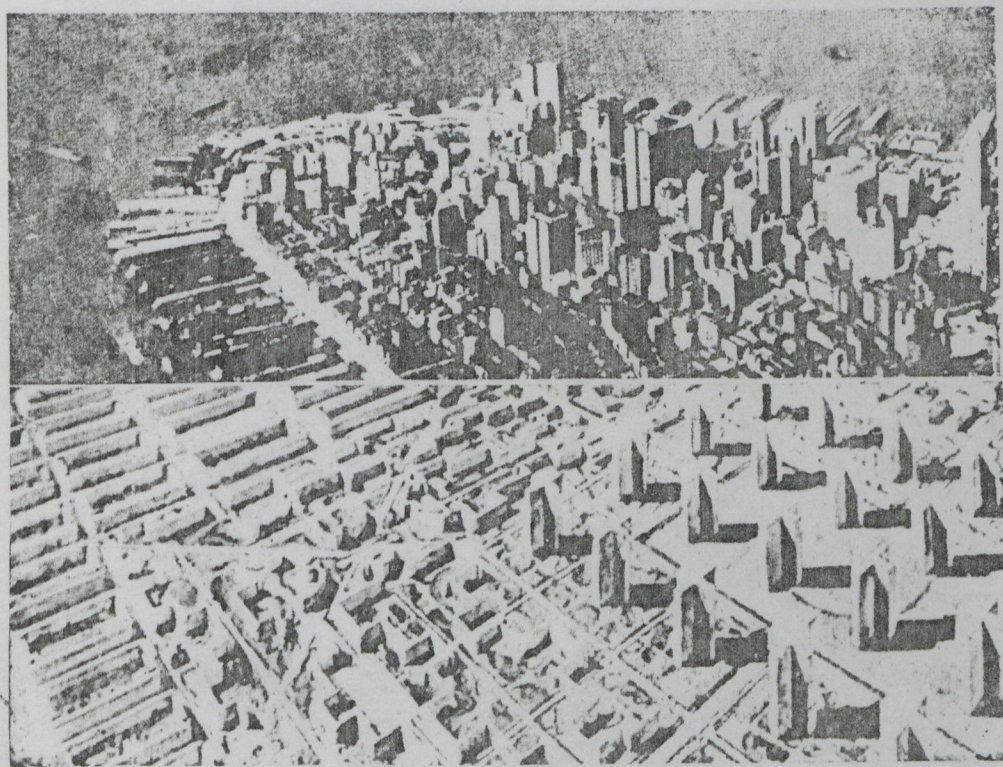
Étendue, hauteur ! Me voici parti à la recherche de vérités architecturales plus vastes. Je perçois que l'œuvre que nous élevons n'est ni seule, ni isolée ; que l'atmosphère alentour en constitue d'autres parois, d'autres sols, d'autres plafonds, que l'harmonie qui m'a arrêté net devant le rocher de Bretagne, existe, peut exister partout ailleurs, toujours. L'œuvre n'est plus faite seulement d'elle-même : le dehors existe. Le dehors m'enferme dans son tout qui est comme une chambre. L'harmonie prend ses sources au loin, partout, en tout. Que nous sommes loin des « styles » et du dessin joli sur le papier !

fait le gratte-ciel new-yorkais: un "organe de décongestion" devenu, "par suite d'un déséquilibre désastreux, le plus absolu perturbateur de la circulation" (U p:173). (21)

C'est que le "pile" du problème, que résoud le gratte-ciel, n'a pas été pensé là-bas conjointement au "face": la décongestion de la rue.

Plus grave encore semble-t-il, Manhattan symbolise le désordre, l'indiscipline, le romantique, l'irrationnel.

La juxtaposition d'une photographie de celle-ci et d'une perspective d'Une ville contemporaine à même échelle (procédé pédagogique cher à L.C., (22)) révèle le caractère radicalement opposé des deux solutions:



1922

Les deux thèses en présence: New York n'est pas une ville de la civilisation machiniste. On oppose à New York, la ville cartésienne, harmonieuse et lyrique.

(VR p:202)

(voir aussi: U p:164
OC 1 p:37)

(Il est significatif que la légende de cette illustration mette en avant des critères plastiques et non strictement fonctionnels.

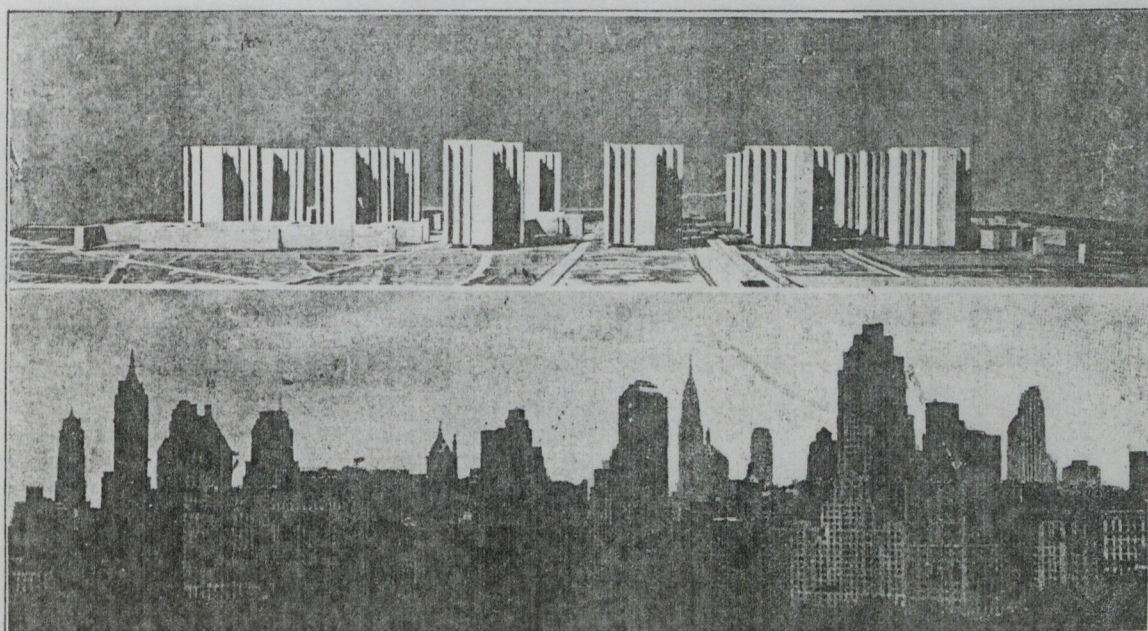
Grâce à L.C., on peut en venir au vrai problème, à savoir l'énoncé de la "raison d'être du gratte ciel": "Décongestionner le centre des villes en accroissant la densité pour diminuer les distances"; ou, pour donner un programme plus développé:

Constituer le centre d'affaires de la région ou du pays; par une concentration inconnue jusqu'ici (superdensités), raccourcir les distances, gagner du temps (dans le cycle quotidien du régime solaire); restituer la totalité du sol à la circulation (décongestion); à vrai dire, instituer un rapport entièrement neuf entre les superdensités et le sol nécessaire à la circulation. Aider au classement des vitesses: immobilité (bureaux), vitesse simple (piétons innombrables); vitesses vingtimes ou trentimes (autos, tramways, métro). Apporter à ce lieu de travail intense, le silence, l'air pur, la pleine lumière, de vastes horizons (de larges vues, « voir loin »). Apporter la décence et une ambiance radieuse, là où tout n'est que pourriture, saleté, tumulte, vacarme, désordre, retardement, fatigue, usure, démoralisation. Instituer la noblesse, la grandeur, la dignité sereine de la proportion. Manifester dans le sublime (fruit à maturité d'une évolution machiniste) la puissance contemporaine. Restituer le ciel. Voir clair. Air, lumière, joie.

(VR p:I28)

II.4 Mettre en ordre

Après l'alternative étalement/concentration (dont on a vu que la résolution ne faisait pas appel à de seuls critères fonctionnels), voici posé le dilemme anarchie/ordre, qu'illustre la confrontation New York/Paris:



(VR p:I33)

Face à New York, à Chicago, nous dressons le gratte-ciel cartésien,
limpide, net, élégant luisant dans le ciel d'Ile-de-France.

47

Au lieu d'un hérisson et d'une image dantesque, nous proposons un corps organisé, serein, fort, aéré, en ordre. D'en bas, ce peut être sublime. D'avion (nous allons apprendre à voir les villes d'en haut), ce sera un *signe de l'esprit*. Ce sera la ville des temps nouveaux : autre échelle. J'insiste sur cette notion d'ordre opposée au lyrisme disgracieux et caricatural (« d' ») prêcheurs de vie » pour qui la vie, c'est l'accident. Pour moi, la vie c'est la réussite, non la ratée. C'est la maîtrise, non l'avortement. C'est la fécondité (splendeur totale de la conception claire) et non la stérilité (le borbier où vous nous avez plongés, amateurs inconsidérés de la misère des grandes villes).

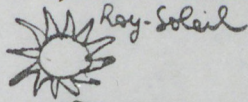
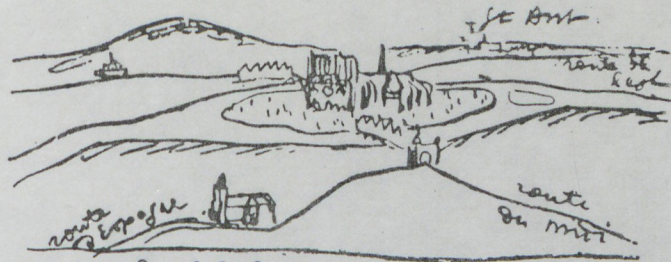
← Contre New-York (magnifique clameur turbulente de l'adolescent géant du machinisme), je propose la cité cartésienne ; j'instaure « *les gratte-ciel horizontaux* » (qu'on regarde les images jointes, on me comprendra). Paris, *ville de la droite et de l'horizontale* (l'homme vit sur plan horizontal), poursuit dans sa ligne le style de son architecture.

(VR p:134)

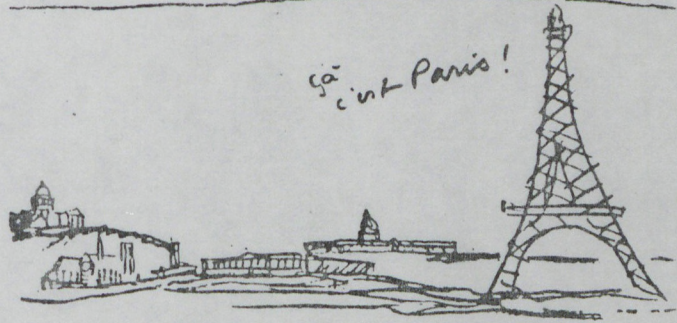
Voici donc advenu le retour à ce fameux "esprit français" qui est d'ordre et de raison - une "valeur" qu'on a plus l'habitude de rencontrer dans les discours officiels que dans les "divagations internationalistes" des dits modernes (23) - via la solution d'origine américaine. Ici L.C. fait preuve d'un oecuménisme troublant avec la formule savoureuse du "gratte-ciel cartésien".

En vertu du principe du "trop n'a jamais manqué", L.C. n'hésite pas à risquer la redondance, et justifie encore son propos d'ordre et d'élévation en le situant - par un de ces raccourcis historiques saisissants dont il a le secret - dans la vraie tradition parisienne.

(Voir in Urbanisme, ch. "Médecine ou chirurgie", 9ème conférence de Précisions et ch. "Menace sur Paris" de La Ville Radieuse. Les schémas que nous reproduisons page suivante sont systématiquement repris dans les ouvrages de L.C. évoquant le cas de Paris, et ce même après guerre.)



Petite histoire
de Paris (la
grande) selon
Le Corbusier



C'est l'académisme dit. Non!

II.5 Le spectacle de la ville

Dès lors, fort des certitudes irrécusables que lui ont apportées graphiques, statistiques, nouvelles techniques, fresques historiques et autres postulats sur la nature humaine, L.C. peut dérouler en toute quiétude ses plans, et composer d'amples hypothèses (pendants des vastes perspectives), qui entraînent, le long des rampes de lancement de la circulation automobile et des chemins bucoliques sur le sol rendu aux piétons et à la nature, le lecteur conquis:

"Partout le ciel domine, étale loin. L'horizontale des toitures en terrasse découpe des plans nets frangés des verdure que font les jardins suspendus. (...) Déjà adoucis par l'azur au loin, les gratte-ciel dressent leurs grands pans géométriques tout en verre. Dans le verre qui habille leurs façades du haut en bas, l'azur luit et le ciel étincelle. Eblouissement. Prismes immenses, mais radieux." (U p:168)

L'oeil de l'observateur est porté de ci, de là. Peu à peu il s'élève, pour contempler toujours la même harmonie, le même jeu serein des horizontales et des verticales, sur fond de nature et de circulation ronronnante:

"Puis l'esplanade du piéton s'élève en rampe douce, nous arrivons à une terrasse qui fuit à mille mètres devant. (...) Mais une seconde rampe nous a portés sur une nouvelle rue surélevée (...) Et la troisième rampe vous porte sur un promenoir (...) (24) c'est une mer d'arbres; et ici et là et là-bas, plus loin, toujours le cristal majestueux en prismes purs, gigantesques et limpides. Majesté, sérénité, joie, allégresse. (...) Ces trois terrasses successives qui sont des jardins de Sémiramis et des rues de repos, tirent de bien ravissantes lignes horizontales et menues entre les grands cristaux verticaux." (OC I p:II4)

Grâce aux prismes radieux, ce sentiment diffus d'élévation va pouvoir se concrétiser; ici encore, le matériel se mêle avec le spirituel, et l'ascension s'accompagne d'une lévitation de l'âme:

"si j'escalade les plates-formes de la tour Eiffel, j'acquiers en montant un sentiment d'allégresse; l'instant devient joyeux - grave aussi; au fur et à mesure que l'horizon s'élève, il semble que la pensée soit projetée en trajectoires plus étendues: si, physiquement

tout s'élargit, si le poumon se gonfle violemment, si l'oeil envisage des lointains vastes, l'esprit s'anime d'une vigueur agile; l'optimisme souffle."
(U p:176)

L'univers est ici tout de "correspondances" sereines. Mais le gratte-ciel n'apporte pas seulement la fascination (depuis le sol) et l'élévation. Il permet aussi la contemplation. Spectacle bienfaisant que celui de la ville déployée - l'urbanisme peut maintenant "faire tableau":

"La nuit est tombée. Comme un essaim de météores à l'équinoxe d'été, les autos tracent des traits de feu au long de l'autostrade. A deux cents mètres au-dessus, sur les "toits-jardins" des gratte-ciel (...) l'électricité répand une joie quiète; la nuit fait plus profond le calme; des fauteuils, des causeurs, des orchestres, des danseurs. A ce même niveau de deux cent mètres, d'autres jardins, très loin, partout autour, ont l'air de plats d'or suspendus."
(OC I p:115)

Comment ne pas entendre un écho de cette symphonie calme et étoilée dans le happening nocturne que saisit le Kodak du "pays" favori de L.C., Blaise Cendrars, en 1924, sur un tout autre "roof-garden":

I. ROOF-GARDEN

Pendant des semaines les ascenseurs ont hissé hissé des
caisses des caisses de terre végétale
Enfin
A force d'argent et de patience
Des bosquets s'épanouissent
Des pelouses d'un vert tendre
Une source vive jaillit entre les rhododendrons et les
camélias
Au sommet de l'édifice l'édifice de briques et d'acier
Le soir
Les waiters graves comme des diplomates vêtus de
blanc se penchent sur le gouffre de la ville
Et les massifs s'éclairent d'un million de petite lampes
versicolores
Je crois Madame murmura le jeune homme d'une voix
vibrante de passion contenue
Je crois que nous serons admirablement ici
Et d'un large geste il montrait la large mer
Le va-et-vient
Les fanaux des navires géants
La géante statue de la Liberté
Et l'énorme panorama de la ville coupée de ténèbres
perpendiculaires et de lumières crues

II.6 Traité du bon fonctionnement

Mais ne l'oublions pas, cette cité de gratte-ciel dont les toits, le soir venu, accueillent les ébats des cadres dynamiques, est le théâtre, le jour, d'une fièvre laborieuse parfaitement réglée, efficace - qui est d'ailleurs sa raison d'être. Car ce centre est peu à peu vidé de ses habitants (25), pour faire place nette aux seules affaires. Or:

"Travail signifie concentration, rapidité des communications, ordre." (26)

En effet, la vision ludique (nocturne) que nous venons d'évoquer n'est qu'un "plus", certes charmant, apporté à la vocation première de la City: concentrer, ordonner, optimiser l'activité tertiaire à laquelle elle est consacrée. Le centre, c'est bien "le poste de commandement" de la nation (en tout cas de la région).

Dès lors, le spectacle de la ville en ordre et en mouvement qu'aperçoivent de leurs bureaux les 400 000 employés de la Cité (du plan Voisin) n'est qu'un reflet de ce monde tout aussi réglé et rapide qu'ils constituent. Ici encore, un effet de miroirs, de mutuelles influences, d'Unité:

"De ces bureaux de travail nous viendrait donc le sentiment de vigies dominant un monde en ordre. En fait, ces gratte-ciel recèlent le cerveau de la Ville, le cerveau de tout le pays. Ils représentent tout le travail d'élaboration et de commandement sur lequel se règle l'activité générale." (U p:177)

On retrouve en fait dans ces gratte-ciel un idéal typiquement corbuséen, celui de la condensation (qui "fonctionne" dans sa logique comme bien en soi (qu'on se rappelle la formule: "l'oeuvre d'art va se concentrant") - par delà l'efficacité, par la rapidité, attribuée à la concentration):

"Tout s'y concentre: des appareils y abolissent le temps et l'espace, téléphones, câbles, radios; les banques, les opérations commerciales, les organes de décision des usines: finance, technique, commerce." (U p:177)

Là aussi, on ne peut manquer d'être frappé par l'affinité de ce spectacle de ruche bureaucratique avec cette vision de

Cendrars: (27)

IV. OFFICE

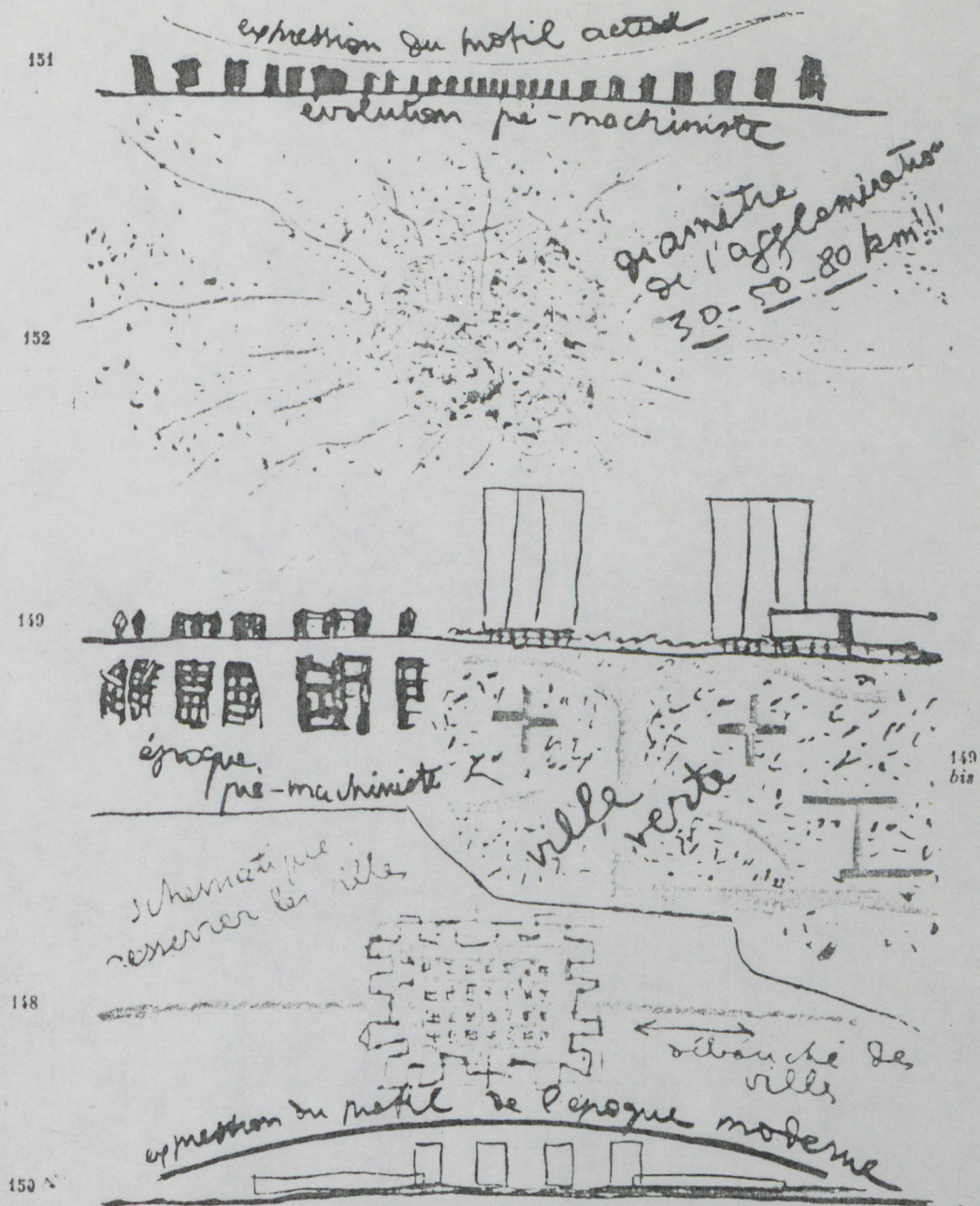
Radiateurs et ventilateurs à air liquide
 Douze téléphones et cinq postes de T.S.F.
 D'admirables classeurs électriques contiennent les
 myriades de dossiers industriels et scientifiques sur
 les affaires les plus variées
 Le milliardaire ne se sent vraiment chez lui que dans
 ce cabinet de travail
 Les larges verrières donnent sur le parc et la ville
 Le soir les lampes à vapeur de mercure y répandent
 une douce lueur azurée
 C'est de là que partent les ordres de vente et d'achat
 qui culbutent parfois les cours de Bourse dans le
 monde entier

Si le fonctionnement du centre doit être si parfaitement réglé, c'est qu'il joue, socialement et politiquement, le rôle de sommet de la pyramide, que le combat permanent de la vie (et celui que mène l'urbanisme en fait partie), la sélection, érigent. Il est le poste de commandement, le lieu des décisions:

"Siège du pouvoir (dans le sens le plus étendu du mot) capitaines d'affaires, d'industrie, de finance, de politique, maîtres de la science, de la pédagogie, de la pensée, porte-parole de l'âme humaine, artistes, poètes, musiciens, etc., etc.), la ville aspire toutes les ambitions, se pare dans un mirage éblouissant de toutes les féeries; des foules s'y précipitent. Ceux du pouvoir, les conducteurs, siègent au centre de la ville. Puis leurs auxiliaires jusqu'aux plus modestes, dont la présence est nécessaire à heure fixe au centre de la ville, mais dont la destinée limitée tend simplement à l'organisation familiale." (U p:93)

Là encore, le profil convexe de la ville de l'époque moderne (voir reproduction page suivante) se fait image de sa réalité sociale et politique hiérarchisée. (28)

Depuis le sommet du gratte-ciel, le spectacle n'est pas sans similitude avec celui offert depuis l'avion: une certaine négation de la rigidité des rapports espace/temps, et surtout la clairvoyance qu'apporte la "vue d'en haut". (On se rappelle l'enthousiasme de L.C. à la suite des révélations apportées par le voyage en avion, qui donne du monde un spectacle où "tout prend la précision d'épures", qui restitue en somme la "vision humaine", relaté dans le "Prologue américain" de Précisions.)



Précisions, p:152

"Si je dessine la coupe de la ville moderne, cette coupe n'est pas concave; elle est convexe. Voilà une certitude. Voici d'ailleurs, avec ces divers schémas, beaucoup de certitudes. Ces certitudes font une doctrine. Une doctrine d'urbanisme. Il n'y a pas de doctrine d'urbanisme aujourd'hui? Il faut une doctrine. (.....)

Il suffit de coudre ensemble les vérités acquises."

Celui qui regarde le monde par la fenêtre de son bureau du 60ème étage - et dont on peut penser qu'il est une figure de ce Colbert planificateur, décideur apolitique, hors des contingences du moment (celles qui sont rivées au sol) - le comprend, le classe, peut le mettre en ordre.

On sait en outre que pour L.C., la concurrence est "le nerf fatal de l'action, l'élan à la production"; elle nécessite donc une délégation vers le haut (29). Alors joue l'exemple, le mécanisme de diffusion centrifuge de l'idée: si le centre est bien outillé, s'il fonctionne bien, le reste de la ville, puis de la région, et enfin du pays, suivra:

"pour gagner la partie, il faut aller au plus vite, au plus précis, au plus direct, au plus exact. Il faut être outillé pour "jouer aux affaires".

Celui qui est bien outillé gagnera. La ville qui est bien outillée gagnera. Le pays qui a une capitale bien outillée gagnera." (P p:151)

A l'inverse:

"Si la ville est mal outillée, vous verrez, au fond des provinces, le bûcheron flâner, les poulies ne plus tourner, et la tristesse dans tous les foyers, avec la pauvreté et le découragement."

Et ceci est exactement le phénomène que L.C. observe dans les villes: ce sont des "moteurs grippés". Donc elles s'arrêtent. Et: "Une ville qui s'arrête, c'est un pays qui s'arrête" (U p:87). C'est pour cela qu'il y a urgence, et que l'appel à une "décision virile" de L.C. est à la fois licite et pathétique. L'enjeu est en effet de taille, a dépassé depuis longtemps le seul embellissement du cadre urbain.

Car cet outillage de condensation et de circulation (30) que L.C. veut donner aux villes modernes, s'il est parfaitement rodé, sera l'image, d'une société en bon ordre de marche:

"Mais veuillez bien écouter encore: ceci qui concerne le centre de Paris [le plan Voisin] concerne toute la ville et toutes les villes. C'est par classement et valorisation que se résoudra le problème contemporain. (...) L'affaire doit se développer sur elle-même

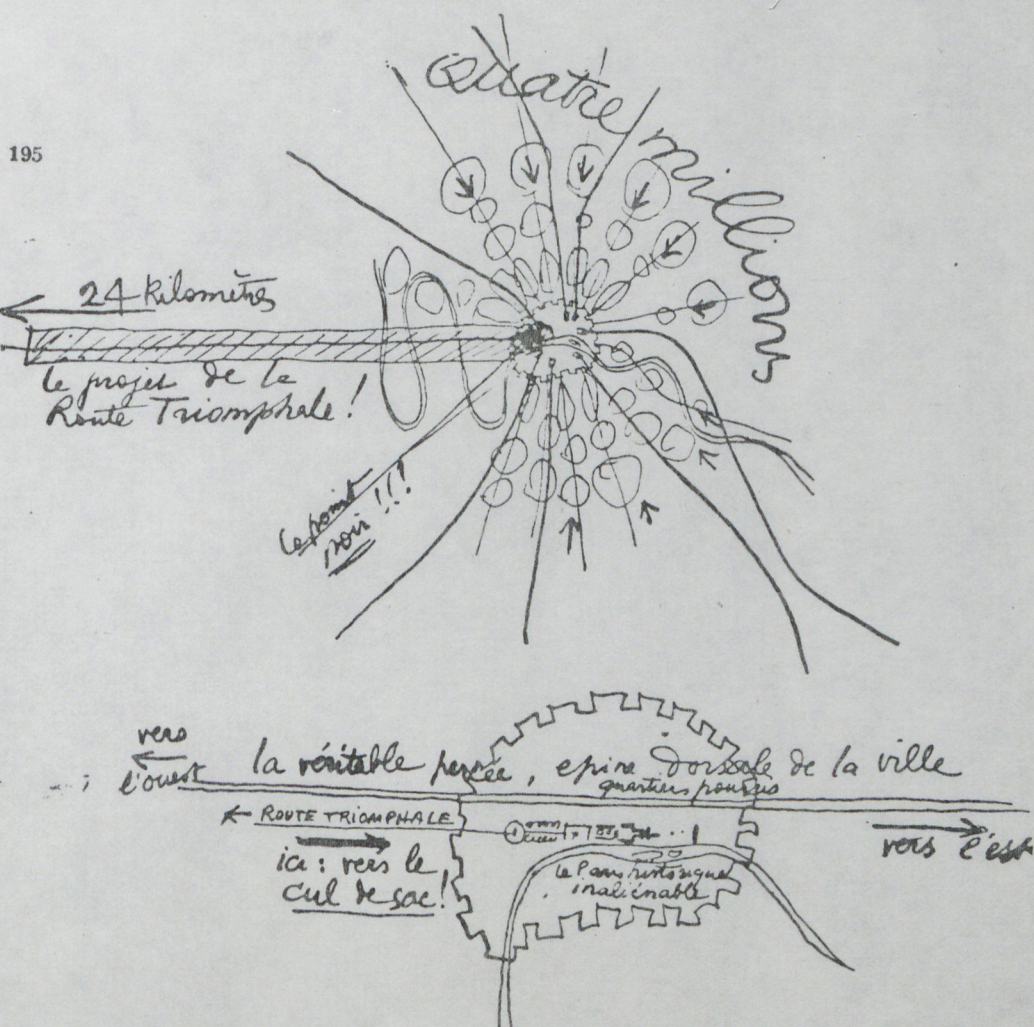
cause, le machinisme; effet désastreux, le machinisme; bases nouvelles d'urbanisme, le machinisme; miracle de la solution: le machinisme." (3I) (P p:186)

Nous voici donc revenus à l'origine du mal, désormais non seulement neutralisé, mais encore transcendé. La boucle se ferme. Mais cette fermeture, signe de cohérence, d'unité, se fait ouverture. Tout "pyramide", tout circule.

L'exemple qui cristallise à merveille ce problème, c'est celui de la grande traversée de Paris:

"La grande traversée est-ouest qui manque totalement aujourd'hui serait un chenal où viendraient se trier, se canaliser la circulation écrasée dans le réseau polygonal actuel. Cette grande traversée nous arrache à un système se refermant sur lui-même et ouvre les deux portes extrêmes vers le dehors."

(U p:27I, à propos du plan Voisin)



Comme ce dessin en atteste, (P p:I94) le paradigme, c'est - pour un temps encore - celui de la machine. Avec la "vraie" percée de Paris, celle que nul obstacle n'arrête, le moteur n'est plus grippé, l'unité (fonctionnelle, mais aussi esthétique, éthique) est retrouvée. Cette unité - qui donc signifie le beau, le bon, le vrai, à ces trois niveaux (au moins) de compréhension du réel - seul le plan peut nous la garantir:

"par une administration autre, il faut conduire, épurer et amplifier l'événement contemporain; dites-nous ce que nous sommes, à quoi nous pouvons servir, pourquoi nous travaillons. Donnez-nous des plans, montrez-nous les plans, expliquez-nous les plans. Rendez-nous solidaires. Parlez-nous. Ne sommes nous pas tous un, dans une organisation sereinement hiérarchisée?

Si vous nous montrez les plans et nous les expliquez, il n'y aura plus ni caste possédante, ni prolétariat sans espoir. Il y aura une société croyante et agissante.

A l'heure actuelle des plus strictes rationalisations, c'est de conscience qu'il s'agit. C'est une conscience qu'il faut éveiller en chacun et sur tous.

C'est une tâche spirituelle.

C'est la plus belle, c'est la seule qui passionne ou puisse passionner tout le monde. C'est la vraie tâche, c'est la raison de vivre.

Satisfaction spirituelle, joie spirituelle, c'est individu et collectivité d'un coup.

Telle est la course. En avant, devant, grand, vivant, total. On galvanise, on exhalte, on suscite les talents, on fait des héros." (VR p:I77)

D'un propos à l'origine opérationnel - faire que la ville fonctionne - on en vient à une éthique du contemporain. S'inscrire dans le temps, c'est aussi faire oeuvre de beauté, d'émotion.

Et de ce sentiment, né d'une mise en ordre (des fonctions, des événements contemporains, des faits visuels, des hommes) on est mené à l'idéologie: vers une politique de l'"Un" - où toutefois chacun est à sa place.

Ce programme en fait "total", qui va le réaliser?

NOTES DE LA DEUXIEME PARTIE

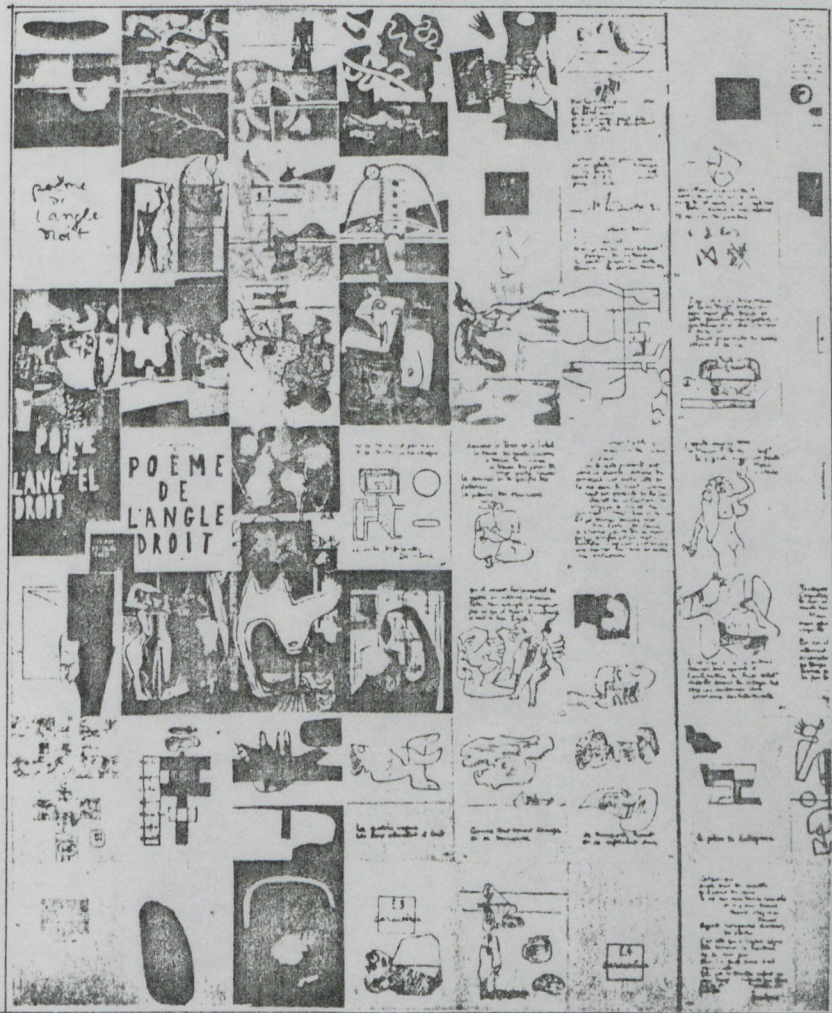
- 1 Cela est surtout vrai pour la période qui constitue notre corpus. Après guerre, on assiste à une manière de territorialisation du propos de L.C..
- 2 Ce premier point marque une ambiguïté du propos de L.C.: si, comme il l'indique par ailleurs, le projet d'"Une ville contemporaine" est théorique, donc sans localisation en un site précis, existant, on voit mal pourquoi est posé un tel postulat, qui ressortit en fait aux soins à apporter aux villes existantes.
- Ici encore, on peut déceler une analogie, chronologique celle là: on doit penser en premier cet espace qui s'est historiquement constitué en premier (le centre des villes coïncidant implicitement chez L.C. avec le centre historique, originel): ce déterminisme viendra justifier l'impossibilité de déplacement.
- 3 in Où en est l'urbanisme en France et à l'étranger?, actes du colloque S.F.U. de Strasbourg, Paris, Eyrolles, 1923, p:247 sq. Le début seulement de la contribution de L.C. (une des plus longues de ces actes: 12 pages) est reprise in U, p:88 à 95, puis in Science et Industrie, n°154, 1926, sous le titre: "Peut-on reconstruire une partie de Paris?"
- Le congrès traitait de 4 questions: législation, plans de villes, hygiène urbaine, l'habitation.
- Il est intéressant de relever que, sur les 18 contributions de la section "Plans de villes" (dont est L.C.), 9 sont des présentations de réalisations, 2 représentent le "lobby" des géomètres, 2 traitent de l'application de la loi de 1919, 2 d'hygiène, 1, d'Auburtin, d'esthétique urbaine, et enfin 1 de l'influence de l'industrie sur le peuplement des villes (mais pas en France). On le voit, dans l'ensemble L.C. n'est guère suivi dans son "élévation" au dessus de la contingence...
- 4 OC I p:III; mais ce thème, qui constitue un authentique "lieu" (au sens rhétorique) corbuséen, traverse aussi bien Urbanisme que La Ville Radieuse et les articles de revues.
- 5 OC I p:III. (Voir aussi document reproduit en annexe, p:32.) L'image poétique en moins, c'est le même argument de faisabilité qui ressort dans l'article: "On demande un Colbert", in Vers un Paris nouveau, n°12 des Cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts, 1928, p:88:
- "Les chiffres valident une telle hypothèse. Réaliser la Cité d'affaires de Paris n'est pas une chimère. C'est, pour l'Etat, gagner des milliards en valorisant le centre de Paris. - S'emparer du centré de Paris dans une opération concertée, c'est faire des milliards."
- 6 Le vocabulaire employé par L.C. atteste de la nature belliqueuse de l'ouvrage; il est souvent question de "combat à livrer", de "s'emparer de", "percer", "trouer", "achever", d'"urgence", de "solution brutale"... Par exemple, OC I p:III:
- ..."abandonner à son sort le centre de Paris, c'est désertier devant l'ennemi."

- 7 La densification, rendue possible par la technique moderne (le gratte-ciel) permet de passer de constructions de 6 à 60 étages. Ainsi l'autofinancement de la cité (par les usagers) est envisageable, par multiplication de la valeur foncière. La rentabilité de l'opération, aux dires de L.C. (voir notamment in U le dernier chapitre: "Chiffres et réalisation") est énorme.
- 8 U p:80 sq.
On sent poindre dans ces lignes la fascination du jeune Jeanne-
ret débarquant de son Neuchatelois natal dans la ville des lu-
mières.
Il nous semble ici que l'attitude de L.C. dans son travail sur
la grande ville actuelle est plus complexe que celle qu'on tend
à lui assigner, qui ne jouerait que sur une dialectique chute/
rédemption. (Voir à nouveau l'ouvrage cité supra note 3 de notre
première partie.)
- 9 U p:I82. (voir aussi reproduction page suivante)
L'image de la fluidité fluviale comme valeur en soi est explicite
dans l'extrait suivant de Précisions (désormais, P) p:I52:
"on circule sous les pilotis des maisons. Les rues n'ont
rien à faire avec les maisons. (...) Ce sont des fleuves
des grands fleuves ramifié (sic) suivant une arithmé-
tique exacte. Leurs raccords sont des raccords de fleu-
ves qui coulent à l'aise, des raccords vastes. Le cours
des fleuves ne doit jamais être encombré, car sa lar-
geur en serait modifiée par endroit et des perturbations
déplorables en résulteraient. Les bateaux de nos fleu-
ves remplis de circulation - les autos en la circons-
tance - doivent aborder dans des ports, dans des darses
en dehors, à gauche et à droite."
- 10 P p:I54. C'est L.C. qui souligne.
- 11 article cité supra note 5, p:8I.
- 12 Voir notamment à ce sujet la contribution de Fr. Cali in L'in-
fluence du Bauhaus.., op cit, p:8I sq: "Le mythe de l'espace
chez les architectes issus du Bauhaus".
- 13 croquis tiré de l'ouvrage d'A. Boll: Habitation moderne et
urbanisme, Paris, éd Dunod, 1942. On peut le lire comme une
mise au propre de dessins de L.C., tels qu'on peut en voir no-
tamment dans P. L'ensemble de ce livre semble d'ailleurs hanté
par le fantôme - jamais nommé pourtant - de L.C..
L'exemplaire qu'en conserve la Fondation Le Corbusier (désormais,
FC) nous livre la clé de cette énigme. En dessous de la dédicace
de l'auteur, "Pour Corbu, sans les idées duquel ce livre n'au-
rait pas existé. Souvenirs de longs mois de collaboration intime.
L.C. note:
"Tu parles!
Ce livre a été dicté mot pour mot par moi à A. Boll en
janvier 1941 à Vichy.
Boll fut chargé de lui enlever le caractère trop Corbu
par changements de mots ici ou là: ma dictée est dans
mes archives."
L'ouvrage est en fait le rapport de la "Commission d'Etude pour
les questions relatives à l'habitation et à la construction",
animée par L.C., Boll et F. de Pierrefeu, auprès de Lehideux.

- 14 C'est encore J. Dreyfus qui relève le caractère "trans-courants" urbanistiques de l'idée positive de communauté, son lien avec la notion d'"intérêt général"; et le fait que chez les "fonctionnalistes" une relation nécessaire est posée entre les relations sociales (qui constituent, paraît-il, un "besoin") et la densité; c'est le "postulat du caractère effecteur de l'espace". D'où, notamment, l'idée de centre comme "creuset de la communauté". voir op cit ch:4, p:90 sq.
- 15 VR p:178.
Il est vrai que, prises au premier degré, ces lignes peuvent faire passer L.C. pour un négateur impénitent de la ville, et sont d'ailleurs souvent convoquées à cet effet.
(Notamment par F. Choay dans son chap. "Pensées sur la ville, arts de la ville" in le tome 4 de l'Histoire de la France urbaine Paris, éd Seuil, 1983.)
Il nous paraît utile de les replacer dans leur contexte:
- immédiat, du texte, qui est éminemment "rhétorique", donc porté aux exagérations conatives.
- de l'époque: le recours à la métaphore médicale, même violente, est un topos du genre du discours sur la ville, et notamment des hygiénistes.
- 16 voir l'analyse de la figure du "planificateur en démiurge" selon L.C. qu'effectue R. Fishman (op cit).
- 17 La dimension morale n'est jamais évacuée du propos de L.C., et elle est à l'oeuvre dans tous les registres de sa production: que l'on songe à la peinture "puriste", à la "loi" du Ripolin, au "fait moral" que constitue le Parthénon, ou ici, au caractère "sain" de la rue droite:
"Il faut avoir le courage de regarder avec admiration les villes rectilignes de l'Amérique. Si l'esthète s'est encore abstenu, le moraliste, par contre, peut s'y attarder plus longtemps qu'il ne paraît d'abord. (...) La rue courbe est l'effet du bon plaisir, de la nonchalance, du relâchement, de la décontraction, de l'animalité.
La droite est une réaction, une action, un agissement, l'effet d'une domination sur soi. Elle est saine et noble."
(U p:10-II)
- 18 On se souvient du mythe d'origine, célébrant la géométrie et la mesure, sur lequel L.C. ouvre le chapitre "Les tracés régulateurs" dans VA. (Voir à ce sujet: J. Rykwert: La maison d'Adam au paradis, Paris, Seuil, 1976; Ière éd New York, 1972)
Voir aussi la polémique qu'engage - fort civilement, les deux hommes s'estiment fort mutuellement - L.C. avec Valéry, à propos du geste instinctuel, premier, de Phèdre: "il me semble que j'ai tracé une ligne de fumée...", narré in Eupalinos ou l'architecte (Ière parution in Architectures, Paris, 1921.). Dans "L'esprit nouveau en architecture" (repris notamment in Almanach, Paris, 1926, p:26), L.C. répond:
"Pour moi, qui ne suis pas philosophe, qui suis simplement un être actif, il me semble que ce geste premier ne peut pas être vague, qu'à la naissance même, au

moment où les yeux s'ouvrent à la lumière, surgit immédiatement une volonté: si l'on m'avait dit de tracer quelque chose sur le mur, il me semble que j'eusse tracé une croix, qui est faite de quatre angles droits, qui est une perfection portant en soi quelque chose de divin et qui est en même temps une prise de possession de mon univers, parce que, dans quatre angles droits, j'ai les deux axes, appui des coordonnées par lesquelles je peux représenter l'espace et le mesurer."

Plus tard, et sur un mode certes plus lyrique, il lui dédiera même son Poème de l'angle droit (Paris, Verve, 1955):



- 19 Tout semble en effet se passer comme si, dans le monde de L.C., toute chose doit être "sur-signifiante", comme saturée de sens à des niveaux très divers, mais qui tous concourent à créer une manière de symphonie synthétique et une. Ainsi, la ligne n'est pas qu'une valeur esthétique; elle dit aussi l'ordre, l'harmonie sociale, le destin individuel. Cette tendance à la "sur-détermination", nous la retrouvons même dans l'écriture, dans les mots qu'emploie L.C.. D'où sans doute la fréquence de ces figures de mots qui toutes visent à abolir l'arbitraire du signe, à créer une (illusoire) relation de nécessité entre signifiant et signifié, bref poursuivent cette quête de l'"Unité" comme valeur en soi.

- 20 C'est au fond exactement la même expérience que celle du Parthénon, relatée, notamment, in Le Voyage d'Orient, Paris, 1966 (écrit en 1911, voir annexe infra); et in VA, chap. "Architecture, pure création de l'esprit":
- "Ici se fixe le plus pur témoignage de la physiologie des sensations et de la spéculation mathématique qui peut s'y rattacher; on est rivé par les sens; on est ravi par l'esprit; on touche l'axe d'harmonie." (p:181)

- 21 L. Hilberseimer insiste pareillement sur la nécessité d'ordonner l'emplacement des tours:
- "La Hochhaus sera utilisée dans la Hochhausstadt dans un sens totalement nouveau. A l'opposé du chaos des grandes villes américaines, dont la structure est déterminée par l'arbitraire, on essaiera ici d'organiser la Hochhausstadt de façon planifiée."

(Grosstadtbauten, Hannovre, 1925, p:28)

En revanche, il oppose son propre projet de ville verticale à Une ville contemporaine et au Plan Voisin, la solution qu'il préconise (superposition de la ville d'habitation sur la ville du travail, donc zonage vertical, et circulations horizontales le long de rues quasiment supprimées) étant la seule à résoudre vraiment le problème de la congestion de la circulation:

"Hilberseimer, au contraire de Le Corbusier, dont la ville, malgré la concentration apparente de la City, est fondamentalement une ville horizontale, une mise en application conséquente de l'idée de cité-satellite, tente l'organisation verticale d'une grande ville."

(Grossstadtarchitektur, Stuttgart, 1927, p:17)

(Citations traduites par C. Mengin, mémoire cité.)

On le voit, on peut être plus royaliste que le roi!

Cette polémique est évoquée dans un article d'A. Blond, "Causeries sur l'urbanisme", in La revue de l'habitation n°106, déc 1929, p:30:

"L'allemand L. Hilberseimer (...) critique le projet de Le Corbusier à cause de la circulation exagérée qui serait provoquée à certaines heures par le flux et le reflux des employés qui se rendent de leur habitation à leur travail et vice-versa."

- 22 Voir à ce sujet la polémique qui oppose L.C. au journaliste Léandre Vincent, in Paris-Journal des 20 juin et 8 juillet 1924. Le second, dans son article "Divagations intempestives, (le romantisme de l'Esprit Nouveau)" - qui fait suite à la conférence de L.C. prononcée à la Sorbonne - fustige son "système" de manipulation du public par l'illustration:

"Il [L.C.] n'agit point par la logique, mais par la suggestion brutale. Il ne prouve pas, il frappe. Il protège par antithèses régulièrement accouplées. L'antithèse est aussi peu que l'analogie une formule philosophique servant à la recherche de la vérité. C'est un argument de rhétorique; le plus émouvant, le plus fait pour éblouir les foules."

On retrouve ici le débat rhétorique/violence, sur lequel on reviendra.

voir notamment le topos de "l'étiage parisien", fixé à R+6, qui traverse tous les débats sur la ville. (Par exemple, le congrès S.F.U. de Strasbourg, Vers un Paris nouveau, (op cit), ou La revue des vivants, n°8, août 1928: autant de mises en situation dans des contextes contradictoires des thèses de L.C.)

Le jeu sur les "personnes" du verbe est ici particulièrement intéressant, significatif de la confusion, toute rhétorique, que L.C. entretient, concernant le statut et le destinataire de son discours:

d'un point de vue tout extérieur, celui du "piéton", on passe à l'hypotypose, "nous", et à l'injonctif: "vous"; pour en arriver au degré zéro de l'actualisation (absence de localisation temporelle, modale, et de toute référence à la subjectivité du locuteur), à l'intemporel par excellence: le mode nominal (ici composé, de plus, par des abstractions morales). De ce type de phrase, E. Benveniste définit le caractère argumentaire: (in ses Problèmes de linguistique générale, t.I, p:165; Paris, Gallimard, 1983; Ière éd. 1966)

"Etant apte à des assertions absolues, la phrase nominale a valeur d'argument, de preuve, de référence. On l'introduit dans le discours pour agir et convaincre, non pour informer. C'est, hors du temps, des personnes, et de la circonstance, une vérité proférée comme telle."

On ne s'étonnera pas de l'usage parfois abusif qu'en fait L.C....

Si, dans Une ville contemporaine, le centre même abrite 400 000 habitants (il est vrai recrutés parmi l'élite des capitaines d'industrie), dès l'année suivante (1923, intervention au congrès de Strasbourg) il est dispensé de famille:

"Le centre de la ville se trouverait donc définitivement expurgé de la vie de famille. Il semble bien, en l'état actuel de la question, que les gratte-ciel ne peuvent abriter la vie de famille; leur organisation intérieure représente un système formidable de circulation et d'organisation dont les frais ne peuvent être supportés que par des affaires;" (U p:94)

Quant à l'habitation dans la Ville Radieuse, elle se fait exclusivement dans les immeubles à redents, situés dans une zone totalement dissociée (même si à proximité) de celle des gratte-ciel de la City.

in Vers le Paris de l'époque machiniste, supplément au bulletin du Redressement Français du 15 février 1928, p:2.

A cette définition programmatique du travail s'ajoutent celles des deux autres "contenants de la vie sociale":

"Habitation signifie espace, air pur, tranquillité;"

"Repos signifie sport, compensation du labeur moderne, - sport chaque jour pour récupération des forces nerveuses."

"Office", 4ème des Documentaires (titre définitif de 1943, remplaçant l'initial Kodak (Paris, Stock, 1924); p:137 de l'édition que nous utilisons: Paris, Poésie/Gallimard, 1985: Du monde entier)
Au moins trois des "acteurs" de ce poème sont typiquement corbu-

séens:

- les "admirables classeurs" rappellent les casiers Ronéo, paradigmes des "objets-membres humains" chantés dans L'art décoratif d'aujourd'hui, ch: "Besoins-types".
- ce milliardaire fait songer à "l'homme moderne" qui "s'ennuie chez lui à mourir", et l'ouvrier, l'intellectuel, l'ingénieur, qui rentrés chez eux le soir, après une journée de travail passée dans un "état d'esprit moderne", retrouvent les vieilles pourritures qui sont [leur] coquille de colimaçon, [leur] logis et qui [les] étreignent de leur contact quotidien, putride et sans utilité, sans rendement". (VA, ch: "Des yeux qui ne voient pas: les avions", p:94; & "Architecture ou révolution" p:235).

- les cours de Bourse:

"A l'heure de la Bourse, chaque matin, chaque fois que le soleil se lève à nouveau, la cote du monde est donnée, et le travail du monde entier est conditionné chaque jour, par la cote de la Bourse.

Il faut donc, entre l'heure de connaissance de la cote et celle de la transmission des ordres qui réajusteront les opérations et permettront les marchés, il faut la rapidité. C'est la course au poteau; le plus vite arrivé, le mieux renseigné, par conséquent le mieux situé, le mieux équipé, est celui qui gagne. Malheur à celui qui somnole." (P p:179)

On retrouve ce même thème in P p:150-151.

- 28 L'image de cette gradation raisonnée selon la verticale fait songer aux vertus du "faire pyramider" classique, notamment de J.F. Blondel que L.C. connaissait bien pour l'avoir longuement étudié, notamment lors de ses séances à la B.N. en 1915.

Un idéal de la transparence ordonnée que L.C. voit dans l'usine Van Nelle de Rotterdam:

"Dedans, voici le poème de la lumière. Le lyrisme de l'impeccable. L'éclat de l'ordre. L'atmosphère de la droiture.

Tout est transparent et chacun voit et est vu, travaillant. (...)

Le maître de l'usine est dans son bureau de verre. On le voit. Et de son bureau il voit l'horizon illuminé de Hollande et très loin, la vie du port.

Il y a l'échelle hiérarchique, fameusement établie et respectée. Ils ont admis pour se gérer en tribu d'abeilles travailleuses: ordre, régularité, ponctualité, justice et bienveillance." (VR p:178)

(Ici la critique de C. Mauclair des "termitières bolchevistes" des modernes prend toute sa saveur! voir le recueil d'articles parus dans le Figaro en 1933, qui font son ouvrage L'architecture va-t-elle mourir? (Paris, 1934).)

La même connotation positive est associée à la verticalisation + condensation - tant (également) sur un plan fonctionnel, qu'esthétique, social, et du respect de la "loi d'évolution urbaine" par un Jean Raymond. Cet ingénieur urbaniste écrit entre 1923 et 34 trois manuels d'urbanisme. Le dernier, Précis d'urbanisme moderne (Paris, Dunod, 1934), quoique situé - à l'instar de ses

autres ouvrages - dans une tendance rationaliste traditionnelle, est explicitement influencé par certaines thèses corbusiennes (par exemple, refus de l'étalement urbain, recours au pilotis, système d'allotissement sans cours à redents...). Ces croquis, p:25 et 97 de l'ouvrage évoqué, illustrent une conception similaire de ville centripète et pyramidale.

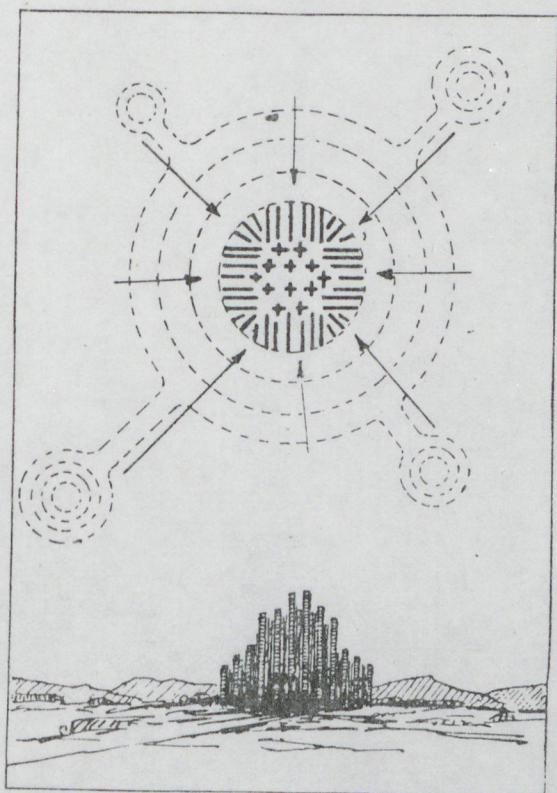


Fig. 14. - Le futur mouvement centripète.

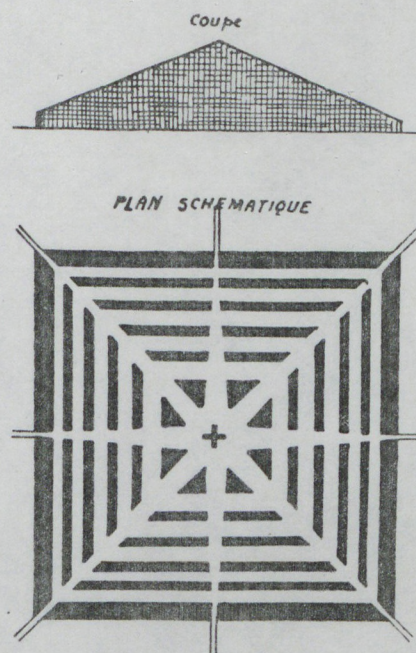


Fig. 58. - La ville de demain.

Il est intéressant de noter que, comme chez d'autres personnalité "officielles" de l'aménagement - Augustin Rey par exemple - c'est par leur aspect hygiéniste que les thèses de L.C. font mouche. Celui-ci, héliophile averti, qui posait comme règle première pour les villes: "l'air, la lumière, l'insolation" (une profession de foi que n'aurait pas reniée L.C.) ne pouvait manquer d'apprécier la saine logique des propositions de L.C., ce qu'il fait au demeurant. A la lecture d'U, il émet cependant deux critiques:

"Un spectacle qui ne manquera pas d'être intéressant sera d'observer le soir la sortie de 10 à 15 de ces constructions gigantesques, soit d'environ 600 000 employés, qui ne sont là que pour la journée, toute une population, et la prise d'assaut des automobiles et autres moyens de transport. Une autre observation s'impose: la disposition cruciforme de ces bâtiments est très ingénieuse au point de vue de la stabilité, également à celui de l'air et de la lumière - mais elle est déplorable en ce qui concerne l'insolation."

(in: La science des plans de ville, Paris, Dunod, 1928 p:475.)

Le premier reproche (qui est le même que celui d'Hilberseimer)

n'ébranle guère notre héros; sans doute l'idéal de concentration unifiante est-il plus fort, comme souvent, que celui de lucidité fonctionnelle.

En revanche, l'argument de l'insolation porte plus: bien que rien ne nous assure qu'il soit une réponse à A. Rey, on ne peut manquer de relever que c'est cette dictature de l'ensoleillement qui est invoquée pour justifier le passage du gratte-ciel cruciforme à une conception qualifiée de "plus vivante": celle du gratte-ciel "en patte de poule", puis en lentille. Plus conforme (aux lois du soleil, de la statique, de la "vie") ce gratte-ciel est donc encore plus "cartésien".

(Voir à ce sujet S. von Moos, Le Corbusier, l'architecte et son mythe, Paris, éd Horizons de France, 1971; Ière éd Frauenfeld (Suisse), 1968), p:164 sq; pour notre part, nous ne discernons l'émergence de ce type qu'en 1933, avec le plan pour Anvers.)

De même, et bien que cela reste implicite, on peut supposer que le nouveau déterminisme de l'"axe héliothermique", qui règle toute l'orientation des redents de la Ville Radieuse, trouve sa source dans les travaux que l'astronome Justin Pidoux expose dans la première partie de La science des plans de ville; et plus particulièrement dans le 3ème chapitre, définissant la notion (nouvelle) de "valeur héliothermique" d'un site (fonction de l'insolation et de la chaleur), de l'"unité héliothermique" en permettant la mesure, enfin du fameux "axe héliothermique".

29

Chez L.C., il y a toujours une foule de raisons, plus ou moins défendables, pour justifier la nécessité d'une décision supérieure, d'un chef unique. Ici, au nom donc de l'efficacité:

"La concurrence est entre diverses puissances présentes; il n'y aura, il ne pourra jamais y avoir qu'une seule puissance, car, le lendemain, même de son avènement, une force rivale surgira.

Donc, un pays, ou une notion de pays, ou une région, ou une cellule administrative, délèguera toujours ses pouvoirs à un centre de commandement." (P p:179)

Il est intéressant de relever que la métaphore biologique, de l'"organisme", joue à la fois comme image "présentative", modèle, et argument d'autorité: c'est nous semble-t-il à cet effet que sont convoqués, en appendice à U, les planches du "livre d'histoire naturelle", en guise de "Confirmations, incitations, admonestations" (p:287 sq; voir illustration page suivante).

Pour "représenter exactement le phénomène de la grande ville" aux congressistes de Strasbourg, c'est bien sûr cette métaphore qui est mise à contribution:

"Elle [la grande ville] est, dans la biologie du pays, l'organe capital; d'elle dépend l'organisation nationale, et les organisations nationales font l'organisation internationale. La grande ville, c'est le coeur, centre agissant du système cardiaque; c'est le cerveau, centre dirigeant du système nerveux, et l'activité des pays, les événements internationaux naissent et proviennent de la grande ville. L'économique, la sociologique, la politique ont leur centre dans la grande ville, et toute modification venue de ce point précis réagit sur les individus perdus au loin des provinces.

L'ordre est dans l'individu, à la clef.
Il multiplie ses effets quand l'individu se multiplie.

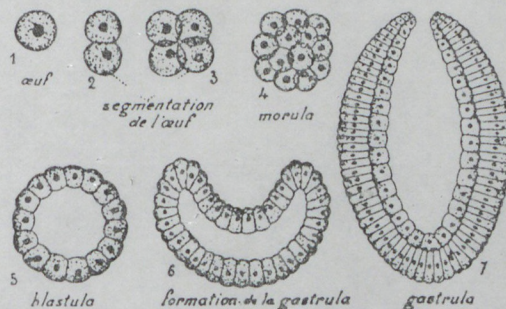
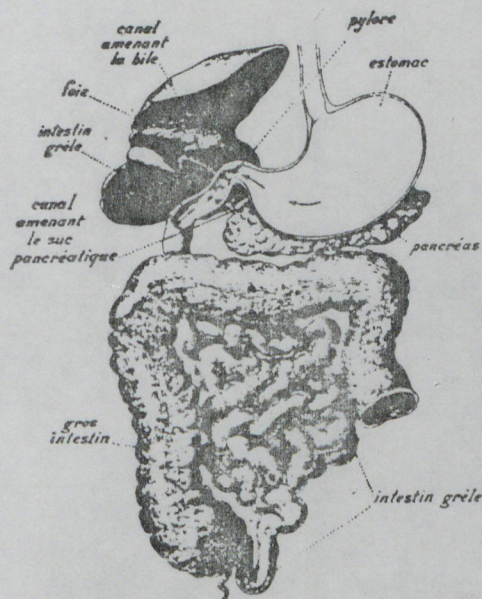


Fig 49 à 55 — Développement d'une Éponge simple à partir de l'œuf, les figures 1 à 3 sont à un plus fort grossissement que les figures 4 à 7 (vu au microscope).



Organes précis, caractérisés. Enchaînement logique des opérations.

(Urbanisme, p:288, 293, et 287)

"Le livre d'histoire naturelle que j'achetai m'apporta les confirmations, les admonestations, les incitations. Tout est rassurant qui est absolument bien viable; tout fonctionne merveilleusement qui est minutieusement étudié. Un ensemble est fait d'infiniment petites parties qui sont parfaites, qui sont elles-mêmes un ensemble, un système réduit à l'essentiel. La cellule conditionne l'ensemble; la cellule doit être un système pur. L'ensemble ne vit que par la cellule. La cellule prend son efficacité du fait qu'elle est admissible dans l'ensembl
(.....)

La vie, la vie! Nous en mesurons l'éclat par une descente profonde dans l'essence des choses."

TROISIEME PARTIE.
RETOUR A LA FORME :
RHETORIQUE D'UNE IDEOLOGIE

Les plans ne sont pas de la politique.

Les plans sont le monument rationnel et lyrique
dressé au centre des contingences.

Les contingences sont le milieu : régions, races,
cultures, topographies, climats.

Ce sont, d'autre part, les ressources apportées
par les techniques modernes. Celles-ci
sont universelles.

Les contingences ne doivent être évaluées qu'en
fonction de l'entité « homme », que par rap-
port à l'homme, que par rapport à nous,
à nous autres :

une biologie
une psychologie.

III.I On demande un Colbert

CET OUVRAGE EST DEDIE

à l'**AUTORITÉ**

PARIS, MAI 1933

A première vue, l'adresse à laquelle L.C. envoie ses travaux n'est pas difficile à établir:

c'est une "AUTORITE", susceptible de lui procurer cette carte blanche indispensable à la pleine réalisation de sa doctrine, qu'il cherche.

Ici, il convient de s'arrêter un instant, et tenter de caractériser cette notion qui - à l'instar de tous les "concepts" clés qui structurent la pensée corbuséenne - est floue, fluctuante, en fait jamais clairement définie.

Ainsi, contrairement aux C.I.A.M. qui, cherchant à préciser les rapports de l'architecture et des Etats, font en cela implicitement confiance à des gouvernements démocratiquement élus - L.C. ne fait jamais allusion à quelque processus d'élection régulièrement menée (qui serait garante d'une représentativité du souhait général du moment - mais également soumise à alternance...). (1) A cet égard, l'opposition du pluriel "les" Etats, au singulier "l'"Autorité (mot qui, en outre, appartient à un registre bien plus abstrait) est significative.

A priori, L.C. ne fait pas confiance au peuple. En effet, dans l'état actuel des choses, les "masses" ne sont pas clairvoyantes, puisqu'elles n'ont pas été éduquées.

Certes, (nous y reviendrons) "la vraie nature" de l'homme est à la base de toute la doctrine corbuséenne. Mais comme celui-ci en a perdu l'intellection, et donc toute possibilité de l'exprimer, c'est au planificateur, secondé par (plus que le secondant) le pouvoir, d'oeuvrer à son bonheur - non pas expressément malgré lui (comme d'aucuns ont voulu le dire), mais en tous cas, dans un premier temps, sans son soutien. (2)

C'est S. von Moos qui approche au plus près, nous semble-t-il, cette figure mythique qui hante L.C. et ses écrits, tout au moins jusqu'à la guerre:

"La seule idée d'une autorité tenant bien en mains le destin du pays lui inspire un sentiment de confiance littéralement émouvant. (...)
Le Corbusier se fait de l'autorité de l'Etat une conception romantico-patriarcale: il la compare à l'autorité d'un père de famille qui sait ce que ses enfants ont à faire." (3)

Cette "autorité" toute mythique, elle est personnifiée, durant la période qui nous occupe ici, par le personnage (réinventé) de Colbert. Celui-ci traverse - image fugitive un instant rêvée - ou occupe - statue du commandeur érigée comme base nécessaire à toute action - presque tous les ouvrages d'alors. (4)

Pour que son rôle ait un sens, cet homme (auquel va, ainsi qu'à Louis XIV et Napoléon, toute la reconnaissance historique de L.C.) - ou plutôt ce surhomme (5) - doit avant tout être maître de ses décisions, du PLAN (qui est le seul vrai despote); cela en dehors de toute contingence politicienne ou événementielle. Ce qui le définit donc en premier, c'est sa stabilité:

"Si des ministres, dans certains ministères bien faciles à désigner, sont naturellement destinés à subir les violences des passions politiques, il apparaît qu'entre tous, avant tous les autres, par dessus tous les autres, le Ministre des Travaux Publics devrait être stable, attachant son homme à son labeur. Ainsi Colbert pût-il concevoir et réaliser dans un esprit de suite le système vital de la France moderne." (6)

Si les sursauts, les hoquets du temps doivent lui être épargnés, il doit en revanche être en pleine résonance avec l'essence de celui-ci:

"Colbert? (...) un homme de sang froid, mais un homme qui croit. - Un homme pétri de son temps!" (7)

Enfin, un autre refrain est attaché à l'évocation de cette figure: celui de l'urgence de sa désignation (et non, bien sûr, de son élection). Parallèlement au chaos, au désordre, à l'absence de plan d'ensemble, l'époque, elle, avance, recti-

ligne, imperturbable, et elle risque de tout emporter:

"ne croyez-vous pas qu'en chaque pays, la prudence commande d'instituer d'urgence un ministère de l'équipement national, avec un ministre à l'abri des sursauts des parlements? Le plus beau ministère de tous les ministères. Je suis, depuis des années, poursuivi par l'ombre de Colbert! Que le pays nous donne un Colbert!" (8)

On retrouve ici le "lieu" de l'urgence, argument conatif par excellence, et qui traverse toute l'oeuvre écrite de L.C., avec force "invites à l'action", "l'heure a maintenant sonné..", "exhortations de l'époque", etc.

Mais cette autorité va vite décevoir L.C.. (Ici, ce sera la réalité des projets repoussés, des appels non écoutés, qui fera évoluer, à son grand dam, la pensée de L.C..) Trop attachée aux soucis du quotidien, incapable de voir loin, parfois même soumise aux vils intérêts d'argent, elle ne s'est pas encore dessillée. De cet aveuglement, de cette dérobade devant l'action, pourtant urgente, elle devra rendre compte en son temps:

"La responsabilité est sur ceux - l'autorité défaillante - qui ont eu peur, qui ont eu peur! Ce sont des lâches qui seront condamnés par le coeur des foules, pour abandon de poste devant l'ennemi.
L'ennemi: la paresse et la peur." (9)

III.2 Appel aux hommes d'Esprit Nouveau: l'élite

Puisque l'autorité fait défaut, il faut se tourner ailleurs; en fait, il faut revenir à un niveau du réel plus immédiatement encore à l'écoute de l'époque: celui des industriels, celui des techniciens, qui dans leur travail quotidien, eux qui sont les "forces vives de la nation", font les oeuvres authentiques d'aujourd'hui.

Ainsi, bien plus tard, lorsque L.C. publie une de ces rétrospectives de son oeuvre qu'il affectionne, Les plans Le Corbusier de Paris: 1956-1922, il effectue une dédicace toute autre que celle de La Ville Radieuse:

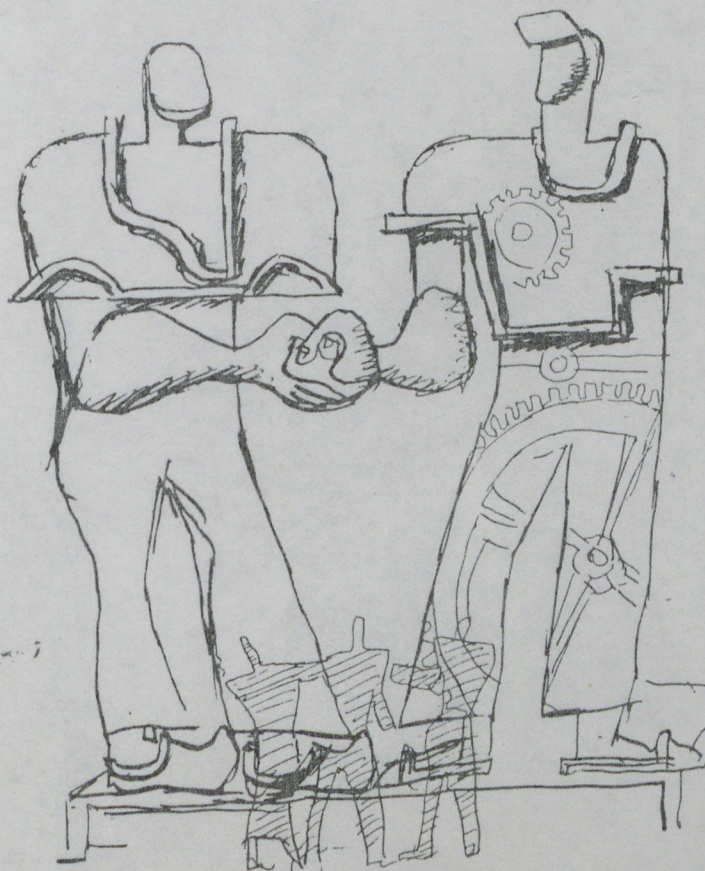
"Dédicace:

Cette méditation sur Paris est dédiée à l'entreprise française puisque celle-ci est à pied d'oeuvre: les gens de la terrasse, du ciment, de l'acier, etc..., - contingent humain, techniques et potentiel et discipline possible.

Et non pas à quelques personnalités de la politique, parce que les personnalités appartiennent au monde de l'instable." (10)

On peut ici se rappeler le vibrant "appel aux industriels" qu'avait théâtralement lancé L.C. à l'occasion du pavillon de l'Esprit Nouveau (II). Bien qu'il s'y agisse seulement d'un plaidoyer pour la fenêtre standard, comme "élément mécanique type de la maison", il est clair que l'intention phatique va plus loin: il s'agit d'associer les vrais acteurs de la civilisation moderne. Après le mythe de l'autorité, nous voici face au mythe du machinisme, et de l'industrie.

Un programme nouveau, qui est aussi une réconciliation, est à mettre en oeuvre: par la série, par le standard, l'industrie doit s'emparer (fraternellement toutefois, comme nous le rappelle l'illustration reproduite ci-dessous) du bâtiment:



LA GRANDE INDUSTRIE S'EMPRE DU BATIMENT

(Répétition inlassable d'un vœu formulé sans cesse depuis quinze années.)

Et puisque nommer n'est jamais un acte insignifiant, certains projets de L.C. seront ainsi dédicacés: hormis les "Quartiers Modernes Frugès" (appellation ici fort légitime, du nom du maître d'ouvrage), il y aura les "maisons Citrohan", le "plan Voisin"...

En remontant plus loin dans le temps, on peut évoquer Ozenfant et Jeanneret qui, définissant dans le premier numéro de leur toute nouvelle revue "le domaine de L'Esprit Nouveau", s'adressent, outre à "un public cultivé", aux:

..."plus actifs créateurs de l'esthétique contemporaine: les individus d'élite qui composent le monde de l'industrie et des affaires et qui vivent par conséquent dans cette atmosphère virile où se créent des oeuvres indéniablement belles."

C'est que les capitaines d'industrie (I2) et les ingénieurs font partie de cette caste supérieure qui peut comprendre L.C.: oeuvrant vraiment dans le présent, dans l'exact, ils sont lucides. Par le calcul, la statistique, la technique, qui sont les outils quotidiens de leurs travaux, ce sont eux qui détiennent, avec modestie, sans emphase, les moyens de réaliser le programme de mise en conformité de la ville avec la réalité contemporaine.

Dans l'usine, l'ingénieur lit ses graphiques. Des courbes lui révèlent la réalité. Le calcul lui permet d'en tirer un parti utile. Tout cela se fait posément, tranquillement, loyalement, naturellement. Et c'est ce qui permet de réaliser les rêves les plus téméraires.



...une intention élevée pour soulever l'hypothèse.

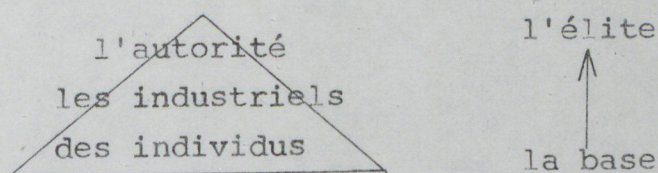
(I3)

Mais souvent cette élite que constituent "les vrais hommes modernes", quoiqu'avertie des nécessités de l'heure, refuse d'entendre le message corbuséen. Elle est trop soumise aux boule-

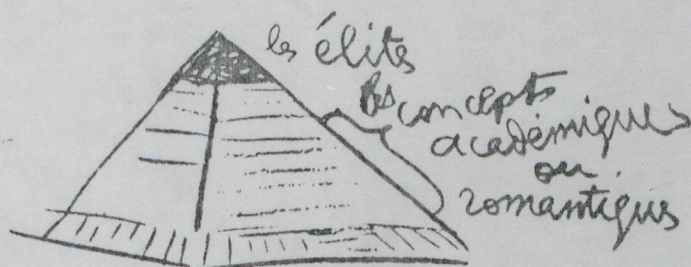
versements du monde du "struggle for life", à la fièvre des cours de la bourse; surtout, elle croit que ces questions, liées à l'art et à la plastique, ou encore au politique, ne sont pas de son ressort.

III.3 La base: l'homme, cet inconnu

C'est alors que L.C. se souvient de la base de cette pyramide qui est la représentation plus ou moins explicite qu'il se fait de la réalité sociale:



Ce schéma que nous établissons fait bien sûr écho à celui qu'il dessine lors de la conférence "Une cellule à l'échelle humaine", prononcée en octobre 29 à Buenos Ayres:



(14)

Car en vertu d'une loi de la statique sur laquelle il est sans doute inutile de revenir, il est clair que dans cette forme pyramidale, c'est la base qui est la plus stable: c'est bien elle qui est le fondement de tout.

A travers cette métaphore pyramidale du social, nous retrouvons ce "pilier du réel", cet invariant universel et intemporel autour de quoi s'organise le système corbuséen: l'homme:

"Ma particularité dans cette affaire, sera de n'avoir jamais voulu quitter le terrain biologique et psychologique: un homme devant moi." (VR p:155)

"L'homme au fond de tout, et en pointe de tout. L'enjeu de la partie: l'homme." (...)

"Passant à travers les brumes, les orages, les inondations, les bouleversements, nous sommes revenus à la valeur pertinente: l'homme. Ayant mesuré à nouveau de quoi il s'agissait, nous avons formulé une doctrine, créé un cadre nouveau, admis de nouvelles méthodes. Une unanimité s'est établie dans le monde sur ce postulat vrai."
(I5)

En effet, si La Ville Radiieuse est dédiée à l'autorité, on ne devrait pas pour autant oublier cette autre sentence qui fonde son propos (et par là en effectue une autre "adresse"), si importante que L.C. y revient nommément par trois fois (p:9, 90 & 94):

"Ces études reposent sur un fondement inaliénable, indiscutable, essentiel, véritable socle de toute tentative d'organisation sociale: la liberté individuelle. Respecter la liberté individuelle, là où l'aménagement de la vie collective risquerait de la sacrifier; réintroduire la liberté individuelle, ici où les conséquences d'une évolution machiniste semblent devoir l'anéantir chaque jour davantage; créer une plus grande liberté individuelle en cette époque riche où les techniques modernes nous apportent des moyens neufs d'une puissance fabuleuse."
(I6)

Ici, tout comme pour "l'autorité", il faut bien convenir que cet "homme" pour qui L.C. travaille, et à qui il s'adresse, reste une notion flottante, ambiguë. En cerner précisément les contours serait une entreprise qui dépasse de loin les limites de ces lignes. Afin toutefois de semer quelques jalons, effectuons deux remarques:

A - L'homme dont parle L.C. est déjà une abstraction, une reconstruction théorique, qui vise à l'unifier, à le "stéréotyper". (Nous employons ici ce terme sans intention péjorative: on connaît chez L.C. la connotation positive que revêt toute unicité: "l'Un" est une valeur en soi, un gage a priori de bonté et de vérité, un pas vers cette "synthèse" universaliste du tout qui sera le secret de ce bonheur auquel oeuvre L.C.. Ensuite, une fois dégagées les caractéristiques constitutives de "l'homme-type", il est plus aisé de travailler pour lui.)

C'est ainsi que traversent, différemment nommés mais immuablement "mêmes", "l'homme nu" de l'ADA, "l'homme-standard" de VA, "l'entité-homme" de la VR, plus tard "le bonhomme homme", le discours ininterrompu de L.C. sur la vie.

Tous répondent aux mêmes standards du coeur comme du corps, tous sont réglés sur l'universelle et incontournable loi de la "journée solaire de 24 heures", à l'affut des mêmes "joies essentielles" apportées par la nature en ordre, tous enfin et surtout ont même "mesure" (voir plus tard le Modulor):

"Tous les hommes ont même organisme, mêmes fonctions.
Tous les hommes ont mêmes besoins." (VA p:108)

"Un homme courant, de série, normal: deux jambes, deux bras, une tête. Un homme qui sent rouge, ou bleu, ou jaune, ou vert; un homme qui rêve à des verticales, ou à des horizontales; un homme qui aime ou qui hait, qui caresse ou qui se bat; un homme qui danse parce qu'il est heureux." (ADA p:33)
(I7)

B - Mais cette entité, il faut bien la "mettre en situation" dans le contexte d'aujourd'hui, celui de la "civilisation machiniste" (I8). Par cette amorce de "retour au social", on pourrait croire un instant que L.C. va recoller au réel, se dégager de cette interprétation humaniste dans laquelle il tend à s'enfermer:

"... l'homme. Sa destinée se déroule harmonieusement dans une progression symphonique: individu, homme et femme, famille, métier (esprit et mains), région saisissable à son entendement. Ainsi se déroule le cycle d'événements harmonisés!" (VR:I82)

Las, nous voici bien vite replongés dans cette rêverie de l'harmonie universelle, dans la reconstruction idéologique, fondée, rappelons-le (voir supra p:10), sur le binôme fondamental "individu-collectivité".

C'est ici que se dessine une réelle équivoque dans le propos corbuséen. Car le pendant immédiat de ce couple "individu/communauté" est cet autre, d'une nature bien différente, morale et idéologique: liberté/ordre; avec, notamment, cette sentence qui a de quoi faire craindre le pire:

"la liberté par l'ordre" (U p:202)

Un tel procédé d'amalgame de notions que le sens commun tend à

à ressentir comme contraires, pour, par une entreprise de re-définition des mots, de "dissociation des notions" (19), transcender cette apparente oxymore en une synthèse lénifiante, participe de ce jeu pervers sur le langage qu'il est convenu d'appeler "langue de bois".

C'est ainsi que L.C. n'hésite pas à définir "l'esclavage moderne" (U p:203; le numéro d'autobus se faisant ici "un exemple parfait de liberté moderne par l'ordre"); ou encore, railler, dans de longues périodes d'antiphrases d'une ironie cinglante qu'on ne lui connaît guère, l'entendement contemporain de "liberté - égalité - fraternité" (voir VR p:II à I4). Bref, ce sont "les Droits de l'homme" mêmes qui sont à re-proclamer (VR p:I2I).

Si l'on suit L.C. sur cette pente dangereuse d'une lecture de son raisonnement, à laquelle nous invitent au demeurant certaines de ses lignes (issues principalement de la VR, la plus clairement ambiguë de ses oeuvres à cet égard), nous retrouvons l'homme à sa place naturelle, qui est de solliciter de l'autorité la mise en ordre: (20)

Le logis sera autre: celui du XX^e siècle. Un nouveau mot: *l'équipement domestique*. deviendra, par les soins des multiples industries, une véritable source de bonheur. car. bonheur. c'est liberté. temps gagné, cessation des sales besognes. Bonheur. c'est encore: méditation. occupation de ces heures gagnées: c'est mille initiatives individuelles. — la liberté même — par lesquelles on se manifeste. soi. Et c'est méditer dans un cadre décent: plus que cela, dans un cadre harmonieux. dans ce luxe qui s'exprime par un mot: *la convenance*.

Les industries construiront la *maison à sec* et l'équiperont. Elles l'équiperont aussi finement. aussi minutieusement. dans l'économie de place. de matière. de circulation, qu'elles l'ont fait pour le paquebot. l'auto ou l'avion. Là. nous possédons les preuves.

Mais, pour construire la *maison à sec*. il faut d'abord urbaniser.

Et pour réaliser le logis de l'époque. il faut définir ses buts. Son but. c'est de répondre à la conscience moderne.

Révolution architecturale? *C'est fait.*

Industrie, moyens techniques de réalisation? Existents.

Urbanisme? L'autorité.

L'habitation machiniste: satisfaire à des besoins latents de la conscience moderne. Postulat philosophique? Nous y voici. C'est la clef de voûte.

Les carences présentes, en tous domaines, ne nous conduisent-elles pas à ce:

Que suis-je? La question ne peut être éludée.

Révision.

Affirmation de l'individu.

Refonte sociale.

Par révolution sanglante? Pas obligatoire.

Par clarté, équilibre, bon sens, idéal, foi et force.

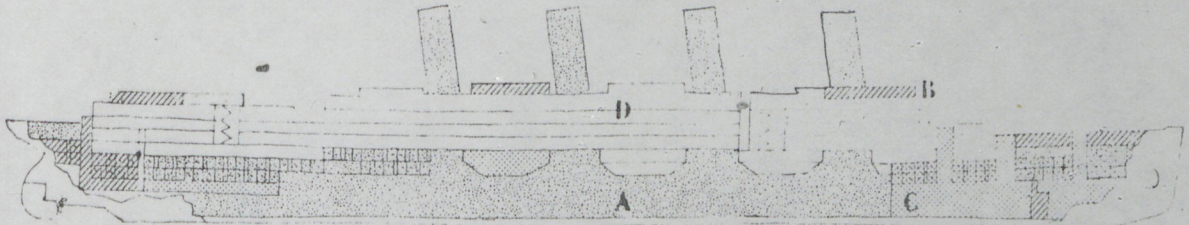
Par du caractère.

Il faudra définir la conscience moderne pour dresser devant nous l'homme pour qui nous devons édifier le logis; pour fixer ses obligations sociales qui permettront de formuler le statut urbain. Pour réclamer de l'autorité, au nom de la conscience moderne qui a déterminé le logis. et fixé la ville, le décret, la loi. l'acte par lesquels seront déclenchés les *grands travaux* et s'édifiera la ville contemporaine.

(VR p:96)

III.4 Ordre & unité: vers le "tout"

Le but, c'est d'atteindre cette "discipline librement consentie" qui sera le clef de voute de toute l'harmonie. Hormis l'image de la pyramide de la sélection naturelle et celle de l'efficacité de la ruche, il y a celle de la Chartreuse d'Enza, et plus encore celle du paquebot: (voir aussi page suivante)



Coupe longitudinale d'un paquebot: Dans cette ville flottante où tout devrait être confusion et désordre, tout, au contraire, fonctionne dans une discipline étonnante. Les quatre services (A, mécaniciens; B, marins; C, ravitaillement; D, Hôtellerie) sont logés clairement. Pourquoi la maison de ville renoncerait-elle à nous donner le confort du navire?

(VR p:II)

Dès lors, le despote éclairé que tous appellent de leur vœu peut être nommé: c'est le PLAN; la dictature sera celle du PLAN. Par lui, les "bénédictions de l'ordre" adviendront:

Chez nous? Coloniser quoi? Rien. Le pays est occupé. Toutefois, l'occuper mieux, le faire fructifier mieux. Faire une discrimination efficace du phénomène de la terre et de celui de l'usine (1). Classer. Etablir un programme. Lire une situation. Prendre des décisions fécondes. Mettre de l'ordre, ramener l'ordre par une vigilance constante, par une action constante, par un souci humanitaire et une fermeté de père de famille et administrer, c'est-à-dire savoir prendre des responsabilités, agir au lieu de croupir, avoir de l'intérêt à la vie au lieu de la vénalité, redresser une situation, allumer une flamme, éclairer une situation, la rendre claire à tous, échafauder un programme d'équilibre en constant mouvement, vitaliser et non pas ossifier, faire naître la foi, la confiance, susciter l'enthousiasme, éveiller l'esprit civique, gouverner.

(VR p:13)

Cette dictature du programme, du plan - dont on a peu à peu perdu l'incarnation, la personnification: seront-ils portés par un Colbert, une élite d'industriels, ou bien des individus de la masse? mais le plan n'en vient-il pas plutôt à avoir une autonomie totale, une existence propre, une finalité intrinsèque? (2I) - semble s'étendre à un domaine de plus en plus vaste, à l'ensemble de cette "activité contemporaine" qui serait d'ailleurs l'enjeu de "l'équipement de la civilisation machiniste":

- L'établissement définitif et implacable du "plan des consommations licites", et l'interdiction "avec une fermeté stoïque", des consommations stériles, ceci afin de proscrire, en cette

466

Discipline librement consentie:

Sur le ... G^{re} Chanzy

Tout le bateau est joyeux Chacun est tranquille, assuré: personne ne proteste ni n'élève la voix.

Pourtant nous sommes tous (en II et III classe) Contraints à des restrictions Mais ces restrictions permettent au bateau de marcher, et par conséquent à nous, de traverser la Méditerranée

Restriction de place: Nous sommes groupés par catégorie. Repas "à la Caserne" (tout le monde est gai): promiscuité

467

dans ma cabine à 4 (Chacun se fait poli et affable)

Des fonctions compliquées et difficiles s'exécutent dans cet espace minimal. - le bateau - au milieu de la mer: marine, hôtellerie? mécanique. 1000 personnes vivant dans un cote à cote serré. (on y est admirablement servi / luxueusement par rapport // à la vie quotidienne (classes moyennes)

Parce que l'espace est si restreint, chacun a admis des classements, Contre lesquels il protesterait au parlement, sur terre. Des horaires, un service en commun etc. discipline implacable - mais souriante. Discipline libre-

468

ment consentie.

Faites un programme (comme celui de traverser la mer) présentez en les projets techniques.

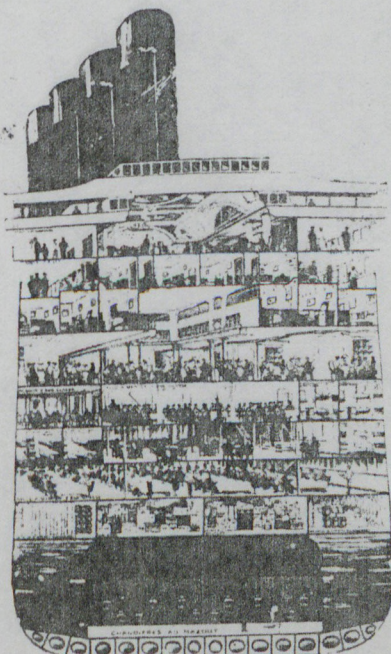
Faites les accepter, et le but étant devant les yeux de chacun, ordre cohésion, action, confiance, force deviennent conséquence fatale et féconde d'une discipline librement consentie.

(j'ai voyagé II classe, parce que le retour du désert convenait mal aux conversations avec des passagers connus allant prendre leurs eaux à Vichy)

Discipline librement consentie
Sur le ... G^{re} Chanzy
Tout le bateau est joyeux
Chacun est tranquille, assuré:
personne ne proteste ni n'élève
la voix.
Pourtant nous sommes tous
(en II et III classe) Contraints
à des restrictions Mais ces
restrictions permettent au
bateau de marcher, et par
conséquent à nous, de traverser
la Méditerranée
Restriction de place: Nous
sommes groupés par catégorie.
Repas "à la Caserne" (tout le
monde est gai): promiscuité

L'eau me attire à 4
(Chacun se fait poli et
affable)
Des fonctions compliquées
et difficiles s'exécutent
dans cet espace minimal -
le bateau - au milieu de
la mer: marine, hôtellerie,
mécanique. 1000 personnes
vivant dans un cote à cote
serré. (on y est admirablement
servi / luxueusement par
rapport // à la vie quotidienne
(classes moyennes)
Parce que l'espace est si
restreint, chacun a admis
des classements, Contre
lesquels il protesterait au
parlement, sur terre.
Des horaires, un service
en commun etc. discipline
implacable - mais souriante.
Discipline libre-

Ment consentie
Faites un programme
(comme celui de traverser
la mer) présentez en les
projets techniques.
Faites les accepter, et
le but étant devant les
yeux de chacun, ordre
cohésion, action, confiance,
force deviennent
conséquence fatale et féconde
d'une discipline librement
consentie.
(j'ai voyagé II classe, parce
que le retour du désert
convenait mal aux
conversations avec des
passagers connus allant
prendre leurs eaux à Vichy)

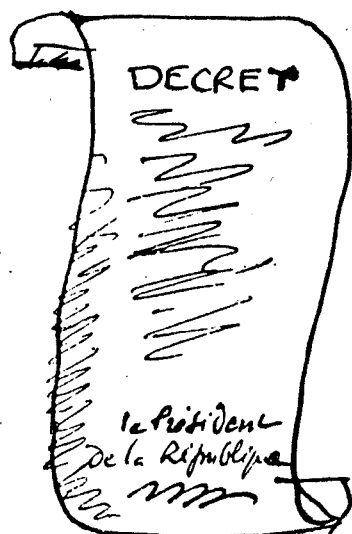


Telle est la coupe d'une maison « sur l'eau »

Le paquebot, paradigme de l'ordre (Derniers feuillets du carnet n°B 7, 1931.) VR p: II8.

période d'urgence, tout gaspillage. (VR p:152, 94, 10, etc.) (22

- La mobilisation de la propriété individuelle. Ici, il suffit, nous dit L.C., d'un simple décret, d'une seule décision:



(P p:183)

Ce vœu apparemment révolutionnaire est en fait un topos des discours urbanistiques, le corollaire nécessaire à toute action (indispensable) d'organisation (23).

C'est aussi, pour L.C., une manière d'actualisation dans l'espace de son idéal de collaboration, de solidarité totale de de l'individu et de la communauté:

"Pour assurer, sur le plan matériel et spirituel, la liberté individuelle et le bénéfice de l'action collective, la société contemporaine doit pouvoir disposer du sol total du pays.

Disposer ne signifie pas anéantir la propriété, ni voler, ni spolier. Cela signifie mettre en valeur les richesses et les ressources de la terre pour le bienfait des hommes. Que les juristes cherchent la formule: Mobiliser n'est pas nationaliser. C'est rendre solidaire."

(VR p:189)

- Le tri, le classement; tout d'abord des fonctions urbaines (jusqu'ici, rien de bien inquiétant; c'est le déjà alors presque classique "zoning"); mais aussi des hommes.

Mais ce processus taxinomique, manie corbuséenne par excellence doit aussi s'exercer sur les habitants de la ville. On se rappelle l'utilité, qu'avancait L.C. en 23, "de se rendre

compte des différentes qualités d'habitants d'une grande ville" Très vite, cette classification se fait programme, et amorce de ce processus d'"apurement des grandes villes" que le chaos actuel rend, dit-on, inéluctable.

Plus tard, dans La Ville Radieuse, L.C. ne craint pas d'aller plus loin encore, et de transposer ce geste salutaire (qu'il prête à Diogène) de rejet de l'inutile ... à l'humain (ou plus précisément, au citoyen):

"Les gars du monde sont venus à Paris: sorties de gare (...) Ils y resteront, ils y feront des enfants; la ville aura bientôt cinq millions d'habitants. Combien de ces millions sont un poids mort dans la ville, une entrave, une noire misère, un échec, un déchet?"

Il y a donc des habitants stériles dans la ville. Il y a trop d'habitants. Il y en a des masses qui s'ennuient à mourir mais qui ne se l'avouent pas, pour ne point désespérer." (VR p:137)

C'est donc au nom de leur bonheur - et en vertu d'une conception de la solidarité pour le moins discutable - que les masses des "inutiles", des "déplacés", sont invités fermement à aller retrouver les joies bucoliques de la campagne et du travail de la terre, qu'elles n'auraient jamais du quitter:

"Aux parasites de la ville: retournez à des activités fécondes et proportionnées à vos destinées. La terre vous attend." (VR p:149)

Ce problème: épuration de la ville, est l'un des plus lourds héritages du machinisme. S'il est d'une difficulté extrême, ce n'est pas une raison pour jouer à l'autruche. La civilisation du chemin de fer a créé un mythe de la ville: une hiérarchie s'est établie sur la base numérique des habitants poussant à l'émulation et à la surenchère. Écarteler ces amas grouillants, regarder dedans, voir dedans, juger et prendre des mesures indispensables: chasser le cauchemar de dedans les villes. « mettre en ordre la maison ».

DÉCISION. -- *Entreprendre l'inventaire des habitants des villes: discrimination, classement, affectations nouvelles, transplantation, intervention. Et exécution de la consigne. La ville s'épure, se resserre, se relève (ville-verte): les banlieues disparaissent: la nature palpite aux flancs propres de la ville: les fonctions humaines s'accomplissent dans leur milieu vrai, citadin pour les uns, campagnard pour les autres.*

Les lignes que nous venons de citer ont de quoi choquer, par leur caractère totalitaire. Ce qui surprend également dans le propos de L.C., c'est sa nature totalisante: en fait, c'est "des occupations quotidiennes de l'homme", à son travail et dans ses loisirs, de "l'occupation du territoire", des villes et des campagnes, et de leur organisation, qu'il veut nous parler. Plus même, il s'agit d'une nécessaire reformulation, pour l'époque moderne, du "Contrat social":

"je m'arrête à ce réajustement des concepts moraux et des concepts sociaux. J'en ai le droit, car je touche à l'homme-individu et à cet homme vivant en société; et ceci est le fondement même de l'architecture et de l'urbanisme." (25)

Dès lors, par un artifice linguistique qui reste implicite - le jeu sur totalisant/totalitaire - la discipline (imposée, consentie, souhaitée? - mais est-ce là la bonne question) devient la conséquence nécessaire (ni mal par lequel il faut passer pour advenir à un meilleur qui la rendra ensuite caduque, ni bien en soi) et inévitable de l'ampleur du problème à résoudre, et de la complexité du fait contemporain:

Qu'intervienne l'autorité. L'autorité patriarcale, celle d'un père s'occupant de ses enfants. Nos grands spécialistes des maladies modernes financières et économiques, occupés à boucher les voies d'eau d'une civilisation qui, dans son aveugle asservissement à l'argent, avait tout honnement passé par-dessus les valeurs humaines fondamentales, ne nous servent à rien. Il faut, à nouveau, se pencher sur des cœurs d'hommes et leur donner la nourriture. Cette nourriture est l'éducation qui provoque l'épanouissement de l'être. Loin de nous les sceptiques et les ricaneurs! Les effets sont jolis de leur matérialisme si raffiné! Chômage, ruine, famine, angoisse et révolution! Il faut construire les lieux de la renaissance de l'être. L'organisation des fonctions collectives de la ville apportera la liberté individuelle. Un homme discipliné dans ses rapports avec l'ensemble. Discipliné et non point asservi comme il l'est aujourd'hui. Un homme seul et libre, heureux parce qu'on a déclenché en lui les puissances intérieures qui n'exigent aucune consommation stérile.

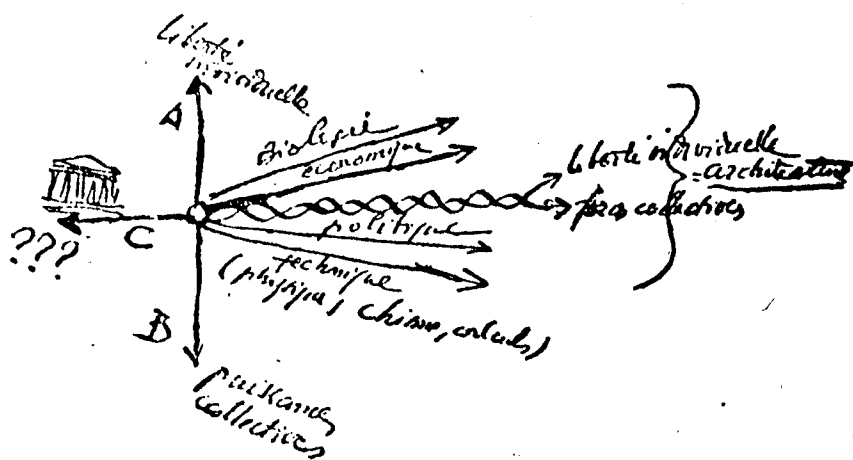
(VR p:I)

C'est aussi grâce à cette discipline - devenue, non sans une certaine perversité, clef de liberté - que va être transcendé cet antagonisme individu/communauté (que L.C. ne peut d'ailleurs penser comme tel; le conflit d'intérêt qu'il évoque se doit d'être apparent, provisoire: un bref instant avant le bonheur de la synthèse), dans la joie essentielle qui est celle de la soli-

darité humaine:

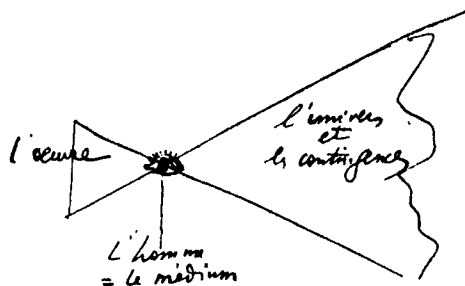
"Cette fois, l'architecture est entraînée vers des destinées synthétiques. Les collaborations nécessaires et suffisantes sont sur les rangs, dirigées en avant. Que les courants jusqu'ici contradictoires s'alignent dans une marche solidaire: la liberté individuelle et les puissances collectives, en une coopération mesurée, équation de l'équilibre."

(26)



III.5 Retour à l'homme

Par là, on va retrouver l'homme intemporel, et son inscription - fusionnelle, extatique - dans le présent (i.e. nature, et esprit moderne): l'oeuvre, moment de la cristallisation, de la concentration, advient:



"Tout passe, par nous, au travers de notre personnalité chaque fois individuelle. Et ce que nous pouvons en déduire, en conclure, ce que notre esprit peut échafauder à son tour en un système qui est le nôtre, qui est la création humaine, c'est l'oeuvre d'art - dans tous les domaines. D'une part, la nature, cône immensément ouvert vers l'infini. Sa pointe nous perce: son contenu se déverse

en nous.

A l'opposé, un autre cône surgit, s'ouvrant à son tour vers un infini: l'oeuvre humaine.

Entre les deux cônes, au point de rencontre, est l'homme. L'homme qui perçoit et l'homme qui révèle: l'homme-medium." (VR p:83)

Si l'homme est le medium de l'oeuvre, de la création - qui est cela vers quoi tend toute l'action de L.C., il en est aussi le destinataire.

Certes, le "dit" même du texte corbuséen nous a un instant éloigné de notre ligne, qui était de suivre les dédicataires de la parole de L.C..

Après avoir dû mesurer l'aspect parfois totalitaire, mais plus encore "immaîtrisé", équivoque, de ce discours, nous voici une fois de plus ramenés à l'homme, ultime destin du travail de L.C.. Mais aussi planche de salut, chance de réalisation de celui-ci: car face à une autorité qui ne veille pas et se distrait dans les contingences politiciennes, face à une industrie qui fait trop souvent la sourde oreille, il reste une certitude, une écoute, un écho, un reflet: un homme debout, là. C'est lui qu'il faut réveiller, enseigner: pour en faire un disciple, un témoin:

"La vie peut renaître avec les plans, vie en potentiel.

Il faut retrouver l'homme. Il faut retrouver la ligne droite épousant l'axe des lois fondamentales: biologie, nature, cosmos. Ligne droite infléchissable comme l'horizon de la mer.

L'homme de métier, aussi, infléchissable comme l'horizon de la mer, doit être un outil de mesure pouvant servir de niveau, de repère au sein du fluctuant et de la mobilité. Son rôle social est là. Ce rôle le désigne pour être clairvoyant. Ses disciples ont installé l'orthogonal dans son esprit." (27)

Car malgré toute la méfiance que l'opinion populaire peut lui inspirer, L.C. sait bien que c'est elle qui pourra juger une "autorité défaillante", et que par elle pourra être porté son projet:

"L'architecte devient l'un des responsables du bonheur ou du malheur humains. Mais de ces certitudes, à qui fallait-il en faire part?

A l'opinion, à l'autorité.

L'opinion n'est pas si rébarbative qu'on veut le croire. L'opinion accepte avec beaucoup plus d'enthousiasme qu'on l'imagine tout ce qui est raisonnable [sic], tout ce qui est généreux et beau; mais l'opinion est étourdie par les clameurs ou les ronronnements des innombrables propositions intéressées qui l'assiègent. Chacun embouche des trompettes éclatantes, chacun proclame des principes désintéressés [sic], chacun apporte le bonheur! Sous tant de générosité, se tapissent ceux qui désirent purement et simplement faire des affaires. (...)

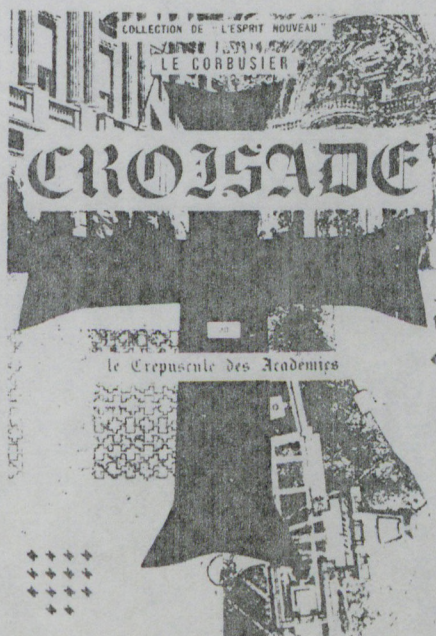
(.....)

Nos échecs de ces années sont autant de victoires. L'opinion est saisie, secouée et prend parti. L'autorité chancellera à cause des plans refusés. (...) Les plans refusés sont autant d'accusateurs publics; ils sont étalés devant l'opinion, et l'opinion jugera l'autorité d'après les plans soumis et d'après les plans refusés...

(28)

Ici, nous retrouvons ce grand public des non-initiés, celui "des yeux qui ne voient pas", à dessiller et à enseigner - à convaincre plus qu'à contraindre - auquel L.C. destinait, en 1923, Vers une architecture: (29)

"Ce livre n'est pas destiné qu'aux professionnels. Il est plutôt fait pour le grand public. Les professionnels de l'architecture sont paralysés par les codes séculaires qui ordonnent leur travail. Ce n'est pas des professionnels que viendra le salut: l'idée impérative, le programme, viendra de la masse."



En guise de conclusion: une voix dans la ville Une voix vers la ville

Maintenant, nous pouvons mieux comprendre la fièvre médiatique qui s'est emparée de notre héraut: la multiplication des conférences, le semis de déclarations au fil de toutes sortes de revues, la participation à toutes les manifestations, expositions possibles, enfin le déferlement d'ouvrages, sont autant d'outils de mise en présence, de vecteurs d'occupation de la scène contemporaine.

Le ton même des écrits de L.C. fait écho à cet apostolat: si leur forme en est si variée, leurs registres aussi divers, leur style (les illustrations en participant) autant conatif, c'est que l'aménagement du monde moderne passe, pour lui, par la voie prophétique, poétique et rhétorique; donc par l'apostrophe de "l'auditoire universel" (30).

Ainsi L.C. retrouve-t-il paradoxalement - lui dont on a vu les propos s'entacher volontiers d'élitisme et de totalitarisme - l'outil par excellence de la démocratie (31): la rhétorique; qui pose, en vue de l'action, une alternative à la contrainte: la discussion, la recherche d'un accord.

Ici, c'est donc, plus même qu'à la lettre du message prononcé, à la forme qu'il emprunte que nous attachons du sens: une manière de prendre acte de cet acte corbuséen de la parole, patiemment travaillé, inlassablement répété.

S'il parle, c'est que son idéal urbain ne sera pas imposé. Il le fera porter par le peuple (ne serait-ce que fantasmatiquement) Et c'est pour cela qu'il s'adresse à lui - et non pas seulement aux édiles ou aux techniciens, à l'instar des ouvrages "sérieux", des manuels, des revues spécialisées du moment.

C'est vers "l'homme" que Le Corbusier tend sa "main ouverte" devenue célèbre. En un autre geste éminemment rhétorique, c'est à lui qu'il veut parler.

NOTES DE LA TROISIEME PARTIE

- 1 Une notion de "l'intérêt général qui n'en reste pas moins floue.. (Voir toujours à ce sujet J. Dreyfus, op cit; cf supra, p:29, note I3 de notre première partie.)
- 2 Car il ne fait bien sûr aucun doute qu'une fois le processus de renouveau engagé, une fois l'expérience tentée, tous seront immédiatement conquis; - en un mot, ils comprendront: une promenade dans la Ville Radieuse aura raison des plus aveugles comme des plus sceptiques, et le spectacle des gratte-ciel en ordre sera une révélation pour le citoyen moyen, tout comme le furent pour L.C. les paquebots, les avions...
- 3 op cit p:200.
En cela, il rejoindrait, toujours selon von Moos, un Fourier. (Voir notamment l'article de P. Serenyi: "Le Corbusier, Fourier and the Monastery of Ema", datant de 67, et repris dans le recueil cité.)
La réserve qu'émet à ce sujet (l'influence supposée du socialisme utopique sur le courant progressiste) M. Tafuri (op cit p:43) nous paraît fort pertinente.
Comme exemple typique de l'amalgame bien public/plan/autorité, citons cet extrait de Quand les cathédrales étaient blanches (Ière éd. Paris, Plon, 1937; éd utilisée Paris, Denoël Gonthier, 1977), p:222:
"Si la mesure est reconnue d'utilité publique - plus que cela: de salut public - l'autorité peut présider à la métamorphose et faire le bien et la richesse de tous sur la base du bon plan. Mais il faut le bon plan, le plan totalitaire et symphonique, qui répond aux besoins collectifs et assure le bonheur individuel: re-formation cellulaire des villes américaines. Ici est le rôle tout puissant et bienfaisant de l'autorité: l'autorité, père de famille."
(On retrouve ici un catalogue assez complet de la thématique idéologique corbuséenne, sur laquelle on reviendra.)
- 4 Citons, à titre de recensement qui n'est peut-être pas encore totalement exhaustif:
Urbanisme: p:250, 254...
Science & Industrie n°154: p:4
Almanach..: p:237 (à propos du ministre de Monzie!)
Vers le Paris de l'époque machiniste: p:13
Vers un Paris nouveau, article intitulé "On demande un Colbert", p:78, 89
Une maison, un palais: p:228
Précisions: p:187
Croisade: p:21
La Ville Radieuse: p:99, 120...
Quand les cathédrales étaient blanches: p:25...
- 5 Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ce savoureux morceau d'anthologie qu'écrit, sans peur du ridicule,

L.C. dans la VR p:120, à propos d'une réverie statuaire, à l'humour douteux:

(1) Je n'ai point d'affection particulière pour les monuments commémoratifs en bronze. Toutefois j'envisage ici une « belle composition »: Louis XIV donne la main à Napoléon I^{er} qui donne l'autre à Napoléon III. Derrière en demi-teinte, Colbert et Haussman, se tendant également la main, sourient du sourire que donne la satisfaction de la tâche accomplie. Ces héros sont nus, avec des cuirasses, signe qu'ils sont considérés comme des surhommes. Ce groupe dressé au milieu de palmes, est supporté par un socle magistral qui le relie directement au sol... et à ses réalités. Le socle (toujours en bronze, façon colonne Vendôme, mais en plein relief) est constitué par divers modèles d'autos et d'autobus: les taxis Renault et Citroën, les voitures Voisin, Peugeot et Panhard, etc.; ces véhicules sont conduits par les techniciens sus-nommés (en bronze): c'est à leur honneur et à leur hommage. Aux quatre angles, les armoiries de la ville de Paris dominant un cartouche sur lequel est gravé: « La ville de l'époque machiniste reconnaissante, aux édiles du lointain passé pré-machiniste qui lui ont permis de subsister. »

Ce groupe monumental ornerait un quartier populaire: le Marais, Grenelle ou les Gobelins.

J'oublie de dire que de leur main restée libre, Louis XIV, Napoléon I^{er} et III élèvent au-dessus de leur tête un grand écriteau portant ses mots: « AVOIR DU SOUFFLE, CRÉ NOM! »

6 Science & industrie, septembre 1926, p:3-4.

Même idée in "On demande un Colbert", op cit p:79:

"Quelques ministères, bien faciles à désigner, peuvent sans danger pour leur département subir les vicissitudes brutales de la passion politique; il apparaît qu'entre tous, avant tous les autres, par dessus tous les autres, le Ministère des Travaux publics devrait être stable, attachant un homme à son labeur, comme Colbert le fut."

7 in Une maison, un palais, p:228.

8 P, p:187. C'est L.C. qui souligne.

9 VR p:87.

Voici ce que, au contraire, l'autorité aurait dû faire: (ibid. p:104):

Gouvernement. AUTORITÉ. patriarche. père de la famille. sage de la tribu toi qui sais. — toi qui devrais savoir. — as-tu conscience de la signification du legis? Tu gouvernes quoi. tu administres quoi? Des conséquences. des effets. des choses déjà vécues. des déchets. La CAUSE? Ce qui est à la base de l'équilibre humain? Sais-tu, t'occupes-tu de savoir ce que cette base doit être aujourd'hui et ce qu'il ne faut plus tolérer aujourd'hui? Tout ton effort est sur ceci: procurer du travail. (Et tu laisses les masses fabriquer n'importe quoi. pour leur malheur.) Puissance tutélaire. tu devras apprendre à voir clair. Aujourd'hui, tu devrais t'écrier: « Il est temps que je descende au fond de la question. »

10 Les plans Le Corbusier de Paris 1956-1922, Paris, éd de Minuit, 1956, p:4.

11 Il reprend cet "appel" dans Almanach, p:102-103, et dans OC I, p:77.

12 ... par delà les seuls moyens financiers dont ils disposent; L.C. n'est au fond pas si vénal... et sa fascination dépasse le seul intérêt, prenant parfois des accents quasi mystiques.

3 VR p:III.

Il est amusant de relever que les fenêtres du bureau de cet ingénieur modèle ouvrent sur le monde extérieur, bucolique et rieur... de ses graphiques!

4 P p:96.

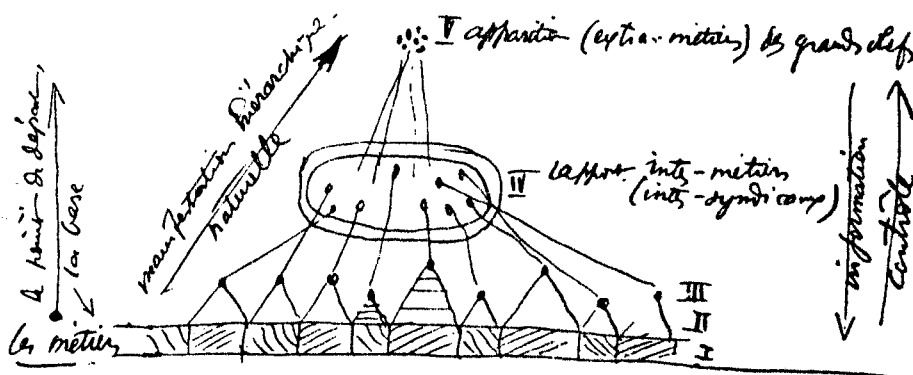
L.C. commente ici son projet de "maison Loucheur":

"Eh bien, ne nous illusionnons pas! Les ouvriers, dont j'aime souvent l'esprit clairvoyant, auront horreur de nos maisons; ils les appelleront des "boîtes". Et pour l'instant, nous réalisons ces "maisons à bon marché" de la loi Loucheur en combinant plusieurs ossatures pour des personnes de l'aristocratie et pour des intellectuels. On ne peut pas brûler les étapes: voyez plutôt cette pyramide par laquelle j'exprime le phénomène hiérarchique de la société; on n'y changera rien malgré toutes les révolutions. La base de la pyramide, le bon peuple, est, pour l'instant, emmitouflée dans le romantisme le plus caractérisé; sa notion de qualité est établie sur les formes du luxe des générations d'avant 1900. C'est pour lui qu'on fabrique encore des énormes buffets Henri II et les armoires à glaces gigantesques. Ces mastodontes du vieux temps ne peuvent même pas entrer par les portes de nos maisons. Voilà une cellule à l'échelle humaine qui attend encore ses destinataires." (P p:95-97)

... où l'on voit l'élitisme naturel de L.C. se mâtiner d'une certaine lucidité.

On songe aussi ici, bien sûr, à la "pyramide des hiérarchies naturelles" (nous soulignons) qu'érige L.C. en se fondant sur le processus de sélection ("éternelle lutte féconde de l'effort créatif") au sein des rôles de jugement permanent porté sur les chefs par la base se veut garant de la compétence parfaite de l'autorité; dès lors:

"Elle conduit le pays à ses destinées. C'est à travers ses oeuvres que se manifeste la philosophie d'une civilisation : la ligne de conduite." (VR p:I92-I93)



15 VR p:182. Voir à ce sujet supra, notre première partie, p:17 sq.

16 VR p:90.

En exergue à la "Réponse à Moscou" qui est censée fonder la démarche de La Ville Radieuse, L.C. aurait inscrit:

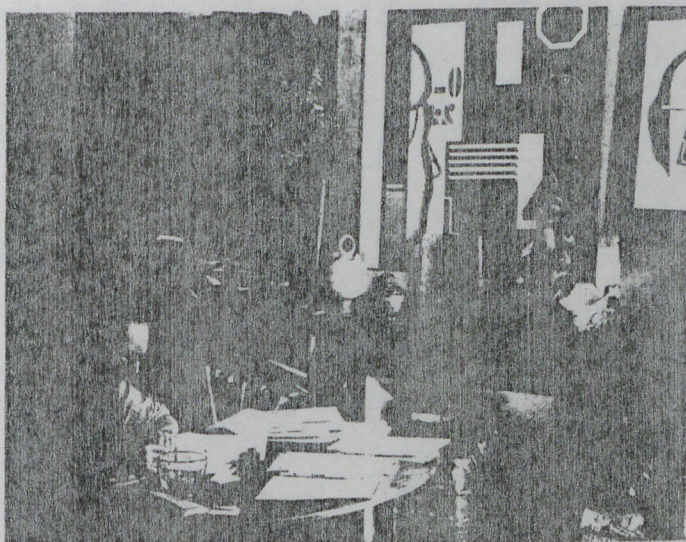
"Je place comme pierre angulaire de toute urbanisation moderne, le respect sacré de la liberté individuelle."

Voulant préciser cette "bravade", L.C. parle en fait de l'intimité nécessaire à la création de l'oeuvre (encore un moment de la verticale!):

"J'ai besoin à certains moments, de solitude. Et plus que cela, j'ai besoin d'action solitaire, de me dresser seul debout, vertical sur l'effort de ma pensée, de respirer, de ne pas discuter, d'agir, d'affirmer. De ne point discuter maintenant, mais seulement après, lorsque j'aurai pensé, mesuré, formulé et affirmé.

Alors que la marée monte!" (VR p:9)

Ce soliloque fécond, c'est aussi celui de l'écriture, par quoi se cristallise la pensée:



la porte refermée...

17 On comprend par la suite l'indignation horrifiée des Mauclair, Senger ou Umbdenstock... Mais aussi celles des Mumford ou Francastel, qui n'ont sans doute pas mesuré la part de provocation, et plus encore de poétique et de plastique, que revêtent ces déclarations.

Remarquons ici que les outils stylistiques convoqués inconsciemment par L.C. servent son propos d'universalisation, d'extension maximale:

Ainsi dans la première phrase, le degré zéro d'actualisation des compléments, par l'absence de tout article.

Dans la seconde, le recours à la phrase nominale (voir supra p:), et plus encore l'emploi des verbes d'état avec des attributs seuls et impropres (concrets), ou des verbes transitifs sous

une forme absolue, sans complément.

- 18 ... qu'il s'agit d'équiper. A cet égard, le nom de la nouvelle collection dont s'occupe L.C. aux éditions de l'architecture d'aujourd'hui (dans laquelle paraîtra également l'ouvrage: Des canons, des munitions? Merci! Des logis, S.V.P., faisant suite, en 38, au pavillon des temps nouveaux présenté à l'exposition de 37) est significatif: "collection de l'équipement de la civilisation machiniste"; de plus, La Ville Radiieuse reçoit, pour sous-titre: "éléments d'une doctrine d'urbanisme pour l'équipement de la civilisation machiniste".
- 19 Nous faisons ici allusion à cette technique argumentative, typiquement rhétorique, qui repose le plus souvent sur le couple "apparence-réalité"; voir Ch. Perelman, op cit, paragraphes 89 à 96, p:550 sq.
- 20 Il devient ainsi l'artisan de sa propre aliénation. Mais L.C., quant à lui, n'y voit qu'une légitime et "naturelle" aspiration aux bienfaits de la vie communautaire, de la discipline "librement consentie", un retour aux "joies essentielles", à la solidarité complète dans une entreprise de collaboration totale.
- 21 On peut rappeler ici l'ambiguïté que nous évoquions supra (voir p:21-22), de ce statut du plan.
L'extrait suivant, VR p:154, est ici limpide:

Le despote n'est pas un homme. Le despote, c'est le *Plan*. Le plan *juste, vrai, exact*, qui apporte la solution, le problème ayant été posé, posé dans son ensemble, dans son harmonie indispensable. Le Plan a été établi en dehors des fièvres de la mairie ou de la préfecture, des cris des électeurs ou des cris des victimes. Il a été établi sereinement, lucidement. Il n'a tenu compte que des vérités humaines. Il a fait fi des réglementations en cours, des usages, des moyens existants. Il ne s'est pas occupé s'il pouvait être exécuté suivant la constitution en vigueur. *Œuvre biologique destinée aux humains et réalisable par les techniques modernes.*

Eh bien, ce plan est un despote, un tyran, un tribun. Tout seul, il plaidera, répondra aux controverses, tiendra tête aux intérêts particuliers, passera par-dessus les usages, renversera les réglementations inefficaces et il suscitera son autorité. L'autorité suivra le plan: elle ne le précèdera pas. Tel plan, telles nécessités de réalisation: autorité adéquate au service du plan.

Le plan est une émanation de la société moderne, une réponse à ses besoins, une nécessité urgente. C'est une œuvre de la technique.

Réclamez l'organisation du Plan. C'est lui, votre despote.

DÉCISION. — *Sans s'occuper de ce qui est, de ce qu'en autorise la législation ou le goût présent ou les routines, que tous ceux qui ont une idée collaborent au plan. Et renoncer à chercher le monsieur qui sera le bon despote.*

- 22 On songe ici à la "croisade du lait de chaux et de Diogène", (ADA, p:138).

Diogène, autre figure mythique fétiche de l'univers corbuséen, le Solon du gaspillage, du décor, de l'inutile, qui nous montre, il est vrai sur un mode quelque peu sibyllin, la voie nécessaire de l'apurement:

"Désigner le superflu et le jeter loin.

Le superflu est ce qui ne sert à rien.

Tout ce qui émeut sert. Tout ce qui obstrue est de

trop. Qu'est-ce qui n'est pas superflu? L'essentiel."

(ADA p:168)

(Du moins sommes nous heureux d'apprendre que l'art authentique, qu'il s'agirait au demeurant de définir, est définitivement sauvé...)

- 23 C'est le diktat de la mobilisation du sol - qui n'est plus scandaleux, révolutionnaire, que pour le lobby des propriétaires (mais il s'agit, dit-on, du premier parti de France...). Il s'agit en effet d'un topos du discours urbanistique (tout comme l'exigence d'organisation), et on peut considérer que, d'une certaine manière, la reconstruction, avec les syndicats de remembrement, l'entérinera.

Il n'est donc pas si surprenant que, même dans une publication "de droite" comme celle du Redressement Français, L.C. fasse figurer cette mobilisation (avec compensations...) parmi les principes de ce "statut qu'il faut donner au pays".

Dans ce texte, les négociations ne s'annoncent guère souples:

"Il y a donc lieu de promulguer des principes fondamentaux d'urbanisme modernes. Si téméraires soient-ils, si révolutionnaires paraissent-ils, notre tâche est de les découvrir et de les imposer à l'opinion."

(Vers le Paris de l'époque machiniste, p:13.)

Curieusement, dans le contexte qu'on considère comme plus "révolutionnaire" des CIAM, L.C. peut afficher une position infiniment plus nuancée, à l'écoute de l'autre, démocratique en quelque sorte:

"Or, ici, nous avons à faire la preuve (et à la faire admettre en bonne place), qu'aucun urbanisme moderne ne peut intervenir sans le regroupement du sol. (...)

Quand un égoïsme individuel se met en travers du bonheur collectif, sous la protection du code, le code doit être changé. Car le malheur collectif entraîne la déchéance individuelle. (...)

Je répète: par nos démonstrations techniques irréfutables, nous devons faire la preuve de la nécessité du regroupement du sol, seul chemin conduisant à l'urbanisation et par conséquent à la satisfaction des plus impérieux besoins de la Société contemporaine. (J'ai bien insisté sur ceci: respect de la liberté individuelle.)

in "Le parcellement du sol des villes, rapport de L.C. au CIAM 3 de Bruxelles, 1930, d'après Rationelle Bebaugsweisen 3, reprint Neudeln, 1979, p:56.

L'ensemble de cette communication de L.C. questionne le rapport dialectique que doivent entretenir l'opinion (individus, collectivité), les techniciens, et l'autorité.

On peut se reporter ici aux analyses qu'effectue J.P. Epron sur les mécanismes du manifeste doctrinal en général, et plus particulièrement sur les stratégies mises en oeuvre par le "mouvement moderne", in L'architecture et la règle, Bruxelles, 1981, plus particulièrement le 5ème chapitre, p:229 sq.

- 24 Bien que, nous l'avons annoncé, notre propos ne soit pas de rentrer dans une démarche d'appréciation "morale" des thèses de L.C., nous ne pouvons laisser passer ces lignes sans commentaires

En effet, si souvent nous avons considéré certaines déclarations pour le moins abruptes de L.C. comme "excusables", parce que conjoncturelles et éminemment rhétoriques, il semble qu'ici nulle édulcoration n'est possible: l'histoire a pu nous indiquer par la suite où pouvaient mener de telles élucubrations.

Dans le cas présent, l'analyse de Francastel (que nous avons par ailleurs jugée comme souvent maladroite), évoquant notamment "l'univers concentrationnaire" de L.C. (op cit p:34), ne semble que trop justifiée.

Jusqu'ici, le fantasme de l'ordre nous est apparu chez L.C. comme avant tout plastique, expression d'un idéal esthétique - donc supposé sans conséquence politique, sans risque de dangereuse dérive idéologique; mais de ces lignes (extraites de la revue ouvertement fascisante Plans - peut-être faut-il plaider les mauvaises influences?), force nous est de relever le caractère résolument totalitaire. D'autant que leur style "blanc", leur ton parfaitement dégagé et neutre, n'invitent pas à les considérer comme de la pure rhétorique...

Tout au plus peut-on dire que des déclarations "odieuses" comme celle-ci sont très rares, et qu'on peut leur opposer d'autres propos, ici authentiquement libertaires, là strictement démocratiques... On peut sans doute moins accuser L.C. de totalitarisme que d'absence de toute conscience politique.

- 25 P, p:29.

Il conviendrait de re-situer tous ces propos "totalisants" dans le contexte de l'entre-deux-guerres, qui semble affectionner les discours d'une telle nature, et en générer des pléthores.

- 26 in Quand les cathédrales étaient blanches, chap. 5 (significativement intitulé "Nécessité des plans et entreprises communautaires"), point I: "Méditation sur Ford", p:193, & 191.

On retrouve ici encore cette (perverse) dialectique vraie/fausse liberté de l'individu / bonheur social, via l'urbanisme: un mécanisme certes récurrent de la pensée sociale de L.C., mais qui pour autant ne la contient pas (tant celle-ci, confuse, fluctuante, équivoque, échappe à toute tentative de "mise en système" - à la différence de la "manière de penser" en général, quant à elle beaucoup plus structurée, et dont nous avons essayé de rendre compte dans la première partie de cette étude (voir supra p:16 à 24).) Et il est vrai que parler de "pensée sociale" à propos de L.C. peut faire figure de paradoxe.

"L'espoir dans l'époque présente: Un postulat fondamental impliquant pour nous des recherches techniques

extrêmement délicates, détermine la forme d'agrégation sociale dont s'inspireront nos propositions urbanistiques et architecturales. Ce postulat: le respect de la liberté individuelle. Plus précisément, en vérité, la restitution d'une liberté perdue, la rupture d'avec un véritable esclavage. L'architecture et l'urbanisme peuvent combler cette aspiration profondément humaine.

La société moderne, plus que la précédente, est préparée aux disciplines collectives. Ces disciplines sont bien-faisantes quand elles sont dans le sens de la liberté individuelle. Si elles devaient lui imposer une entrave, quelconque, elles seraient détestables et devraient être rejetées."

VR p:37; texte à peu près identique à celui du rapport au CIAM 3. (Quelques lignes plus haut, L.C. enjoignait solennellement ses confrères du congrès de ne surtout pas se mêler, ni de politique, ni de sociologie, ni d'économie: belle figure de préterition!)

Ici, si les intentions de L.C. sont on ne peut plus "bonnes", manquent les critères de définition de cette fameuse liberté et d'appréciation de son respect, ainsi que l'indication des modalités envisagées pour cette hasardeuse gestion des (nous dit-on conciliables) contraires.

27 Mise au point, p:60-61.

28 OC 2, "Introduction", p:12, puis 14.

29 p:3 d'une plaquette publicitaire rédigée par L.C. pour les éditions Crès lors de la 1ère édition de VA. (Voir infra, annexe, p:26.)

30 Pour cette notion, qui est toujours pour une part reconstruction de l'orateur, voir Ch. Perelman, op cit p:36 sq. Les caractéristiques qui lui sont attachées semblent bien correspondre à celles de ce public auquel L.C. s'adresse; notamment, par le recours à une argumentation visant à la conviction de l'unanimité, sur des questions de droit plus que de fait, et avec une validité se voulant intemporelle et absolue.

31 La rhétorique, art de convaincre l'autre par le discours, suppose en effet le dialogue, et surtout que l'accord de l'autre est nécessaire. Elle peut toutefois glisser vers l'abus de pouvoir, par l'habileté de certains procédés; il convient alors de distinguer aussi éducation et propagande, et plus encore argumentation et violence (Voir sur cette question l'article de G. Haarscher: "La rhétorique de la raison pratique: réflexions sur l'argumentation et la violence", in Revue internationale de philosophie n°127-128, 1979 p:III sq.

TABLE

INTRODUCTION	I
notes de l'introduction	5
PREMIERE PARTIE: <u>CADRE POUR UN DISCOURS</u>	6
I.1 Architecture et urbanisme - Urbanisme et architecture	6
I.2 Un projet utopique?	10
I.3 Le chemin d'une pensée	16
notes de la première partie	25
DEUXIEME PARTIE:	
<u>ESTHETIQUE / IDEOLOGIE: LA CONCENTRATION AU CENTRE</u>	33
II.1 Le centre inamovible	34
II.2 Circuler	36
II.3 S'élever	40
II.4 Mettre en ordre	46
II.5 Le spectacle de la ville	49
II.6 Traité du bon fonctionnement	51
notes de la deuxième partie	57
TROISIEME PARTIE:	
<u>RETOUR A LA FORME: RHETORIQUE D'UNE IDEOLOGIE</u>	69
III.1 On demande un Colbert	69
III.2 Appel aux hommes d'Esprit Nouveau: l'élite	71
III.3 La base: l'homme, cet inconnu	74
III.4 Ordre et unité: vers le "tout"	78
III.5 Retour à l'homme	83
EN GUISE DE CONCLUSION:	
UNE VOIX DANS LA VILLE UNE VOIX VERS LA VILLE	86
notes de la troisième partie	87